This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

EDWARD LORRAINE WALGER
ΕL
πάντα ῥεῖ

848
H49

John C Hadley
from his
affectionate
Mother.
Maria G Hadley.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVETIUS.

TOME I.

A Paris chez Aug.te de St Aubin, Graveur du Roi, rue des Mathurins
on trouve chez lui le même Portrait in 4.o qui a servi d'original à celui-ci

UNIV. OF MICH.

ŒUVRES

COMPLETTES

Thomas Melville Jr. to

DE

M. HELVETIUS.

Allan Melville

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée sur les Manuscrits de l'Auteur, avec sa Vie & son Portrait.

DE L'ESPRIT.

.....Unde animi constet natura videndum;
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. *Lib. I.*

TOME PREMIER.

A LÖNDRES.

M. DCC. LXXX.

Born, 1715
Died, 1771

CLOVER BC

Edward Lorraine Nobles
Book plate

PRÉFACE.

L'amour des hommes & de la vérité m'a fait compoſer cet ouvrage. Qu'ils ſe connoiſſent, qu'ils aient des idées nettes de la morale! ils ſeront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être ſuſpectes; ſi j'euſſe donné ce Livre de mon vivant, je me ſerois expoſé à la perſécution, & n'aurois accumulé ſur moi ni richeſſes, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'*Eſprit*, c'eſt qu'ils m'ont paru les ſeuls raiſonnables, les ſeuls, depuis la publication de mon livre, que les hommes éclairés aient aſſez généralement adoptés.

Ces principes ſe trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet ouvrage que dans celui de l'*Eſprit*. La compoſition de ce Livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui ſe ſont trouvées

moins étroitement liées à mon ſujet, ſont en notes, tranſportées à la fin de chaque Section. Les ſeules que j'ai conſervées dans le texte ſont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter, ſans en allonger & en retarder la marche.

La Section ſeconde eſt la plus chargée de ces notes : c'eſt celle dont les principes plus conteſtés, exigeoit l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet ouvrage au public, j'obſerverai qu'un écrit lui paroît mépriſable, ou parce que l'Auteur ne ſe donne pas la peine néceſſaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'eſprit, ou parce qu'enfin il n'eſt pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard ; ce n'eſt plus maintenant que dans les livres défendus qu'on trouve la vérité : on ment dans les autres ; la plupart des Auteurs ſont dans leurs écrits ce que les gens du monde ſont dans la converſation : uniquement occupés d'y plai-

re, peu leur importe que ce ſoit par des menſonges ou par des vérités.

Tout Ecrivain qui deſire la faveur des puiſſants & l'eſtime du moment, en doit adopter les idées : il doit avoir l'eſprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres, & n'écrire que d'après eux : de-là le peu d'originalité de la plupart des compoſitions. Les livres originaux ſont ſemés, çà & là, dans la nuit des temps, comme les ſoleils dans les déſerts de l'eſpace pour en éclairer l'obſcurité. Ces livres font époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, & c'eſt de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne ſerai point le panégyriſte de cet ouvrage : mais j'aſſurerai le public que toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aye cru vrai, & rien écrit que je n'aye penſé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés : je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme, auprès de laquelle il n'eſt ni groſſier, ni

flatteur. C'eſt à la vérité que j'ai conſacré mon premier reſpect; & ce reſpect donnera ſans doute quelque prix à cet écrit; l'amour du vrai eſt la diſpoſition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'expoſer clairement mes idées; je n'ai point, en compoſant cet ouvrage, deſiré la faveur des Grands; ſi ce livre eſt mauvais, c'eſt parce que je ſuis *ſot*, & non parce que je ſuis *frippon*; peu d'autres peuvent ſe rendre ce témoignage.

Cette compoſition paroîtra hardie à des hommes timides. Il eſt dans chaque nation des moments où le mot *prudent* eſt ſynonyme de *vil*, où l'on ne cite comme ſagement penſé, que l'ouvrage ſervilement écrit.

C'étoit ſous un faux nom que je voulois donner ce livre au public; c'étoit, ſelon moi, l'unique moyen d'échapper à la perſécution, ſans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le temps employé à la compoſition de l'ouvrage, les maux & le gouvernement de mes concitoyens

ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remede, eſt devenue incurable : j'ai perdu l'eſpoir de leur être utile, & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce livre.

Ma patrie a reçu enfin le joug du deſpotiſme ; elle ne produira donc plus d'Ecrivains célebres. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette (*) nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté ; c'eſt par la conſomption qu'elle périra ; la conquête eſt le ſeul remede à ſes malheurs, & c'eſt le haſard & les circonſtances qui décident de l'efficacité d'un tel remede.

Dans chaque nation il eſt des moments où les citoyens incertains du parti qu'ils

(*) Il faut faire attention que l'Auteur écrivoit cette préface un an avant ſa mort, dans l'époque de beaucoup de changements dans la monarchie.

doivent prendre, & ſuſpendus entre un bon & un mauvais gouvernement, éprouvent la ſoif de l'inſtruction, où les eſprits, ſi je l'oſe dire, préparés & ameublis, peuvent être facilement pénétrés de la roſée de la vérité. Qu'en ce moment un bon ouvrage paroiſſe, il peut opérer d'heureuſes réformes : mais cet inſtant paſſé, les citoyens inſenſibles à la gloire, ſont par la forme de leur gouvernement invinciblement entraînés vers l'ignorance & l'abrutiſſement. Alors les eſprits ſont la terre endurcie ; l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais ſans la féconder. Tel eſt l'état de la France.

On y fera, de jour en jour, moins de cas des lumieres, parce qu'elles y ſeront, de jour en jour, moins utiles ; parce qu'elles éclaireront les François ſur le malheur du deſpotiſme, ſans leur procurer le moyen de s'y ſouſtraire.

Le bonheur, comme les ſciences, eſt, dit-on, voyageur ſur la terre. C'eſt vers le nord qu'il dirige maintenant ſa courſe ;

de grands princes y appellent le génie, & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le midi & le ſeptentrion de l'Europe. Le ciel du ſud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la ſuperſtition & d'un deſpotiſme aſiatique; le ciel du nord chaque jour s'éclaire, & ſe purifie. Les Catherines II, les Fréderics, veulent ſe rendre chers à l'humanité; ils ſentent le prix de la vérité : ils encouragent à la dire; ils eſtiment juſqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'eſt à de tels ſouverains que je dédie cet ouvrage : c'eſt par eux que l'univers doit être éclairé.

Les ſoleils du midi s'éteignent, & les aurores du nord brillent du plus vif éclat. C'eſt du ſeptentrion que partent maintenant les rayons qui pénétrent juſqu'en Autriche; tout s'y prépare pour un grand changement. Le ſoin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts, & de diſcipliner ſes armées, prouve qu'il veut être l'amour de ſes ſujets, qu'il veut les rendre heureux au dedans &

reſpectables au dehors. Son eſtime pour le roi de Pruſſe préſagea, dès ſa plus tendre jeuneſſe, ce qu'il ſeroit un jour. On n'a d'eſtime ſentie que pour ſes ſemblables.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

M. HELVETIUS.

CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS naquit à Paris au mois de Janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius & de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut perſécutée du temps de la réforme, & s'établit en Hollande, où pluſieurs d'entre eux ont poſſédé des emplois honorables. Le biſaïeul de M. Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des ſervices qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illuſtre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu ſous le nom du médecin Hollandois, & nous lui devons

l'ipécacuanha ; il avoit appris l'uſage de cette racine d'un de ſes parents, gouverneur de Batavia ; il s'en ſervit avec beaucoup de ſuccès à Paris & dans nos armées. Louis XIV, dont les graces étoient ſi ſouvent ce que doivent être les graces des rois, c'eſt-à-dire, des récompenſes, lui donna des lettres de nobleſſe, & la charge d'inſpecteur général des hôpitaux. Il mourut à Paris, en 1727, regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ſes fils, héritier de ſes talents, cultiva, comme lui, la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore, lorſqu'il ſauva le roi regnant d'une maladie dangereuſe dont ce prince fut attaqué à l'âge de ſept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine, & mérita la confiance & les bontés de cette princeſſe. Il fut, à Verſailles, l'ami de toutes les maiſons dont il étoit le médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, & alloit voir aſſidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimoit beaucoup ſa femme, qui étoit belle & attachée à ſon mari, comme à tous ſes devoirs. Ils aimerent tendrement leur fils, & s'occuperent également de ſon éducation & du ſoin de rendre ſon enfance heureuſe ;

il n'avoit pas cinq ans lorſqu'ils le confierent à M. Lambert, homme ſage & ſenſible, qui vit encore & pleure ſon éleve.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fit entreprendre au diſciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il eſt vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de fées & des livres où regnoit le merveilleux. Mais il leur aſſocia bientôt La Fontaine, & même Deſpréaux, dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au college, lorſqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changerent ſon caractere. Il étoit fort timide; il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut ſuſpendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au ſervice, & ne reſpiroit que la guerre.

D'abord le deſpotiſme de ſes régents, leur ton menaçant & la contrainte le revolterent; les occupations minutieuſes dont on le ſurchargeoit le dégoûterent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, ſon régent, s'apperçut que cet écolier étoit très-ſenſible aux

éloges, & en louant ſes premiers efforts il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au college. Le P. Porée trouvant dans celles d'Helvetius plus d'idées & d'images que dans celles de ſes autres diſciples, de ce moment il lui donna une éducation particuliere. Il liſoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faiſoit remarquer les beautés & les défauts. Ce pere n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellents principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modele. Il avoit ſur-tout le talent de connoître la meſure d'eſprit & le caractere de ſes éleves, & la France lui doit plus d'un grand homme, dont il a deviné & hâté le génie.

La premiere jouiſſance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de ſon college, voulut réuſſir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord déteſté la danſe & l'eſcrime: il excella depuis dans ces deux arts. Il a même danſé à l'opéra ſous le nom & le maſque de Javillier, & a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne

prit jamais le caractere de l'envie. Il aimoit ſes jeunes rivaux ; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de ſa diſcrétion dans ces petits complots que la ſévérité des maîtres & le beſoin du plaiſir rendent ſi communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au college, lorſqu'il connut le livre de l'Entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ſes idées. Il devint un zélé diſciple de Locke, mais diſciple, comme Ariſtote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de ſon maître.

Il porta dans l'étude du Droit l'eſprit philoſophique que Locke lui avoit inſpiré. Il cherchoit dès-lors les rapports des loix avec la nature & le bonheur des hommes.

Son pere, dont la fortune étoit médiocre, & qui avoit encouru la diſgrace du cardinal de Fleuri par ſon attachement à M. le duc, le deſtinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir, & lui laiſſer le temps de faire uſage de ſes talents. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, ſon oncle maternel, & directeur des fermes à Caën. Là Helvetius fut occupé des lettres & de la philoſophie plus que de la finance ; & plus oc-

cupé des femmes que des lettres & de la philoſophie. Il apprit cependant en peu de temps, & preſque ſans y ſonger, tout ce que doit ſavoir un financier.

Il avoit 23 ans, lorſque la reine, qui aimoit M. & Mme. Helvetius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place; mais M. Orri lui donna bientôt la place entiere. C'étoit lui donner 100000 écus de rente. Ses parents emprunterent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, & ils exigerent de leur fils qu'il prendroit ſur les produits de ſa place les rentes & même le rembourſement de ces fonds.

Il avoit deux paſſions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il ſut jouir avec ſageſſe. Il deſtina d'abord les deux tiers de ſes revenus au rembourſement de ſes fonds. Le reſte fut conſacré aux dépenſes que ſon âge & la nobleſſe de ſon cœur lui rendoient néceſſaires.

Il avoit cherché, au ſortir de l'enfance, à ſe lier avec les hommes célebres dans les

lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ſes Romans tant d'eſprit, de ſentiment & de verbiage, étoit ſouvent agréable dans la converſation. Il méritoit des amis par la délicateſſe de ſon ame & la pureté de ſes mœurs. M. Helvetius lui fit une penſion de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur, & devenoit aigre dans la diſpute. Il n'étoit pas celui des amis de M. Helvetius pour lequel celui-ci avoit le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une penſion, il fut celui de ſes amis pour lequel il eut le plus d'attentions & d'égards.

Le fils de Saurin, de l'académie des ſciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation. Mais il étoit connu des gens de lettres comme un eſprit étendu, juſte & profond, qui avoit des connoiſſances variées, de la vertu & du goût. Il n'avoit alors, pour ſubſiſter, qu'une place qui ne convenoit point à ſon caractère. Il reçut de M. Helvetius une penſion de mille écus, qui lui valut l'indépendance, le loiſir de cultiver les lettres, & le plaiſir de ſentir & de publier qu'il devoit ſon bonheur à ſon ami. Ce digne ami, lorſque M. Saurin vou-

lut se marier, l'obligea d'accepter les fonds de la pension qu'il lui faisoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer & le secourir. Quelque soin qu'il ait pris de cacher ses bienfaits, nous pourrions présenter une liste d'hommes connus qu'il a obligés ; mais nous croirions manquer à sa mémoire, si nous osions nommer ceux qui ont eu la foiblesse de rougir de ses secours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ses lumieres, sa philosophie saine, la sagesse de sa conduite, la variété de ses talents, l'enjouement de son esprit, la facilité de son commerce, le rendoient agréable à plusieurs sortes de sociétés. Son indifférence même étoit utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être pas ses ennemis, le voyoient avec plaisir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, & celui d'avoir vu ce siecle brillant dont notre siecle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendoit plus intéressantes encore par la maniere de les placer. Ses contes & ses plaisanteries faisoient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poëtes, les philosophes aimoient sa conversation.

M. Helvetius faiſoit ſa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un diſciple qui venoit propoſer ſes doutes avec modeſtie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & des Locke. Ce qu'il apprit ſurtout de Fontenelle, c'eſt le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ſes idées.

Monteſquieu n'étoit alors que l'auteur des Lettres Perſanes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la converſation, M. Helvetius avoit apperçu le guide des légiſlateurs. Monteſquieu devina auſſi quel homme ſeroit un jour ſon ami. Je ne ſais, diſoit-il, ſi Helvetius connoît ſa ſupériorité; mais pour moi, je ſens que c'eſt un homme au deſſus des autres.

La Henriade, poëme épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'hiſtoire de Charles XII, ſi ſupérieure à toutes les hiſtoires écrites en France, des pieces fugitives qui faiſoient oublier cette foule de riens agréables, ſi communs dans le ſiecle de Louis XIV, une philoſophie lumineuſe répandue ſur pluſieurs genres, beaucoup de génie, pluſieurs ſortes de mérite, attiroient

ſur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Perſonne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne ſe rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens, qui dans leurs lectures cherchent, de bonne foi, du plaiſir ou des modeles, étoient ſes admirateurs. Le reſte à peu près compoſoit le nombre de ſes ennemis. Son amour pour les lettres, ſon art de louer, dont il n'a fait que trop d'uſage, ſa politeſſe, ſon envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. M. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ſes ſecrets les plus chers, c'eſt-à-dire, le deſſein & les deux premiers chants de ſon poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit conſultés juſqu'à ce moment, & un ami zélé pour ſa gloire.

On voit par pluſieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie de M. Helvetius. » Votre premiere épitre, lui dit-il, eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au deſſus de votre âge, & plus encore de nos lâches écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui ſe reſ-

ferrent ſous le compas d'un cenſeur royal, envieux ou timide. Miſérables oiſeaux à qui on rogne les aîles, qui veulent s'élever, & tombent en ſe caſſant les jambes. Vous avez un génie mâle ; & j'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir «.

Dans d'autres occaſions, M. de Voltaire donne à M. Helvetius des conſeils excellents, & que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

» Je vous dirai, en faveur des progrès qu'un ſi bel art peut faire entre vos mains : Craignez en atteignant le grand de ſauter au giganteſque. N'offrez que des images vraies ; ſervez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite regle infaillible ? La voici : Quand une penſée eſt juſte & noble, il faut voir ſi la maniere dont vous l'exprimez en vers, ſeroit belle en proſe, & ſi votre vers, dépouillé de la rime & de la céſure, vous paroît alors chargé d'un mot ſuperflu, s'il y a dans la conſtruction le moindre défaut ; ſi une conjonction eſt oubliée ; enfin, ſi le mot le plus propre n'eſt pas mis à ſa place, concluez que votre diamant n'eſt pas

bien enchaſſé. Soyez sûr que des vers qui auront un de ces défauts, ne ſe feront pas relire ; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit «.

Dans une autre lettre, M. de Voltaire reprend M. Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. » Je conviens, dit-il, avec vous qu'il n'eſt pas un poëte ſublime ; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raiſon en vers harmonieux & pleins d'images. Il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes expreſſions ; il ne s'éleve guere, mais il ne tombe pas ; & d'ailleurs ſes ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe ; vous voyez tout en grand. Votre pinceau eſt fort & hardi ; la nature vous a mieux doué que Deſpréaux : mais vos talents, quelque grands qu'ils ſoient, ne ſeront rien ſans les ſiens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Deſpréaux a ſi bien connu & ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette ſuite d'idées, ces liaiſons, cet art aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit du génie.

Envoyez-moi, mon cher ami, quelque choſe d'auſſi bien travaillé que vous imaginez noblement «.

Quelques hommes d'eſprit, mais dont les idées n'étoient pas fort étendues, diſoient ſouvent à M. Helvetius que la métaphyſique, & en général la philoſophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le raſſuroit.

» Soyez perſuadé, lui diſoit-il, que la ſublime philoſophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle eſt quelquefois poétique dans la proſe du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? c'étoit un poëte manqué, & vous êtes né poëte «.

M. de Voltaire avoit raiſon. Eſt-ce que Lucréce chez les Romains, & Pope chez les Anglois, n'ont pas fait deux poëmes philoſophiques, & pourtant admirables?

Des hommes peu éclairés, & quelques amis, peut-être jaloux, répétoient à M. Helvetius qu'il devoit ſon temps à d'autres études qu'à celles de la poéſie & de la philoſophie. » Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes les

connoiſſances, de tous les arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnaſſe de vos talents. Ils vous honoreront ſans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre? Cette beſogne ſe fait comme on regle la dépenſe de ſa maiſon & le livre de ſon maître-d'hôtel. Quoi! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penſer? Eh! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers Romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus «.

Atticus continua. Il eſt d'uſage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils ſont chargés de s'inſtruire des différentes branches des revenus, de veiller ſur les commis, & de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, M. Helvetius viſita ſucceſſivement la Champagne, les deux Bourgognes, & le Bordelois; & nulle part il ne ſe fit une loi de donner toujours raiſon aux prépoſés de la ferme, & toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiſcations; & ſou-

vent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame ; mais depuis, M. Helvetius ne fit de belles actions qu'à ſes propres dépens, & les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être ſouvent l'orateur du peuple auprès de ſa compagnie & du miniſtre. On venoit d'employer dans les ſalines de Lorraine & de Franche-Comté, une machine appellée *graduation*, qui diminuoit la conſommation du bois, mais auſſi la qualité du ſel. M. Helvetius propoſa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du ſel. Il eſt aiſé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorſqu'on venoit d'y établir un nouveau droit ſur les vins, qui déſoloit la ville & la province. Il écrivit à ſa compagnie contre le nouveau droit, & fut indigné des réponſes qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à pluſieurs bourgeois de Bordeaux : » Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous aſſembler au

nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne ſont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête, & nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez, & on vous rendra juſtice «.

Heureuſement, ce conſeil de jeune homme ne fut pas ſuivi. Mais de retour à Paris, M. Helvetius appuya ſi bien les plaintes des Bordelois, qu'il obtint la ſuppreſſion de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des ſubalternes ; il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il propoſoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; & c'eſt ainſi qu'il ſe rendoit utile, à la fois, à la ferme & à la nation. Ces ſervices ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits eſprits ; & il leur propoſoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge & par la finance ; & il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il ſoulageoit, le commerce des gens de lettres, ſes études & ſes maîtreſſes, lui faiſoient à peine ſupporter les inconvéniens de ſon état. Son pere qui avoit fait de lui un fermier-général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit rembourſé ſes fonds ;

& malgré ce qu'il dépensoit en plaisirs & en bonnes œuvres, il se trouvoit encore des sommes considérables. Il acheta des terres, & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux lettres & à la philosophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre, ne rendroit pas malheureuse.

Chez Mme. de Graffigni, si connue par le joli roman des Lettres Péruviennes, il vit Mlle. de Ligniville, & fut frappé de sa beauté & des agrémens de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connoître. Il la voyoit souvent, sans lui parler de ses desseins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'observation, il vit que Mlle. de Ligniville avoit l'ame élevée sans orgueil, qu'elle supportoit sa mauvaise fortune avec dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la simplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers sa retraite, & lui en fit la proposition, qui fut acceptée. Mais avant de se marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

M. Helvetius, par complaisance pour son pere, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour

que pour la finance. Il fut très-ſenſible aux bontés de la reine. Cette princeſſe aimoit les gens d'eſprit, & traita bien M. Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ſes lumieres & ſes vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de ſervice, & lui laiſſoit l'emploi de ſon temps.

Il ſe maria enfin au mois de Juillet 1751, & partit ſur le champ pour ſa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux ſecrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général; mais il leur étoit néceſſaire. L'un d'eux, nommé Baudot, étoit chagrin, cauſtique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. Helvetius dans ſon enfance, il ſe permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaiſirs de ce Baudot étoit de diſcuter avec ſon maître la conduite, l'eſprit, le caractere, les ouvrages de ce maître indulgent. La diſcuſſion ne finiſſoit jamais que par la plus violente ſatyre. M. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois en le quittant, il diſoit à Madame Helvetius: » Mais eſt-il poſſible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot? Non ſans doute;

mais enfin j'en ai un peu : & qui eſt-ce qui m'en parleroit, ſi je ne garde pas Baudot » ?

Il n'étoit occupé dans ſes terres que de ſes ouvrages, du bonheur de ſes vaſſaux, & de Madame Helvetius. Il pouvoit dire, comme mylord Bolinbroke dans une de ſes lettres à Swift : » Je n'ai plus que pour ma femme l'amour que j'avois autrefois pour tout ſon ſexe «.

Il avoit ceſſé depuis deux ans de travailler à ſon poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches ſur l'homme. Dès ſes premieres méditations, il avoit entrevu des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, & le conduiſirent à d'autres ; & il étoit livré entiérement à la philoſophie, lorſqu'en 1755 il perdit ſon pere. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce médecin illuſtre. Il connoiſſoit parfaitement ſon fils, c'eſt-à-dire, qu'il avoit de grandes lumieres, & qu'il étoit ſans préjugés. Il vit avec plaiſir ce fils ſacrifier une grande fortune à l'eſpérance de la gloire. M. Helvetius regretta beaucoup un ſi excellent pere. Il refuſa de recueillir ſa ſucceſſion, qu'il vouloit laiſſer entiérement à ſa mere. Après de longues conteſtations, il obtint qu'elle la

conſerveroit. La mort de ſon pere étoit le premier malheur qui juſqu'alors eût troublé ſa vie heureuſe, & ſuſpendu ſes occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force, & enfin, en 1758, il donna le livre de l'*Eſprit*, dont je vais faire l'analyſe.

L'auteur commence par examiner ce qu'on entend par le mot *Eſprit*. Il eſt tantôt la faculté de penſer, & tantôt la maſſe d'idées & de connoiſſances raſſemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquiérent par l'impreſſion des objets extérieurs ſur nos ſens; elles ſe conſervent par la mémoire, qui n'eſt que la premiere impreſſion continuée, mais affoiblie. Ce don d'acquérir des idées par les ſens, & de les conſerver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoiſſances bornées, & nous laiſſeroit ſans art, ſans mœurs & ſans police, ſi la nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux; c'eſt à nos mains flexibles que nous devons notre induſtrie; & ſans cette induſtrie, occupés dans les forêts du ſoin de nous défendre, & de diſputer notre ſubſiſtance, à peine aurions-nous formé quelques ſociétés foibles ou barbares.

Les objets dont les ſens nous tranſmettent les idées ont des rapports avec nous & entre eux. L'eſprit humain s'éleve à la connoiſſance de ces rapports : voilà ſa puiſſance & ſes bornes. L'appercevance de ces rapports eſt ce qu'on appelle *jugement*.

Juger, c'eſt ſentir.

La couleur que je nomme *rouge* agit ſur mes yeux différemment de la couleur que je nomme *jaune*. L'idée de cette différence eſt un jugement ; ce jugement eſt une ſenſation compoſée de ſenſations, reçues dans le moment, ou conſervées dans la mémoire. Les notions même de force, de puiſſance, de juſtice, de vertu, &c, quand on les analyſe, ſe réduiſent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout, dans l'homme, ſe réduit donc à ſentir.

L'homme eſt ſujet aux erreurs. Elles ont trois cauſes : les paſſions, l'ignorance & l'abus des mots.

Les paſſions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets ſous une ſeule face. Le prince ambitieux fixe ſon attention ſur l'éclat de la victoire & ſur la pompe du

triomphe. Il oublie les inconſtances de la fortune & les malheurs de la guerre.

La crainte préſente des fantômes, & ne laiſſe point d'entrée à la vérité. L'amour eſt fertile en illuſions : » Vous ne m'aimez plus, diſoit Mademoiſelle de Caumont à Poncet; vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez «.

L'ignorance eſt la cauſe des erreurs dans les queſtions difficiles. C'eſt faute de connoiſſances que la queſtion du luxe a été ſi long-temps agitée, ſans être éclaircie. De grands hommes en ont fait l'apologie ; d'autres, la ſatyre.

Sur l'abus des mots, troiſieme cauſe de nos erreurs. M. Helvetius renvoie à Locke, & ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au philoſophe Anglois. Il fait voir que les ſens faux donnés aux mots *eſpace*, *matiere*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les ſources de beaucoup d'erreurs en métaphyſique & en morale. La *matiere* n'eſt que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*eſpace* n'eſt que le néant ou le vuide ; conſidéré avec les corps, il n'eſt que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'abſence des bornes.

L'*amour-propre* eſt un ſentiment gravé en nous par la nature, & qui devient vertueux ou vicieux, ſelon la différence des goûts, des paſſions, des circonſtances. La *liberté* de l'homme conſiſte dans l'exercice volontaire de ſes facultés.

Paſſons au ſecond diſcours.

L'eſprit a plus ou moins l'eſtime du public, ſelon que les idées ſont neuves, utiles & agréables. Ce ne ſont pas leur nombre, leur étendue qui emportent notre eſtime, c'eſt le rapport qu'elles ont avec notre bonheur qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainſi c'eſt la reconnoiſſance ou la vengeance qui louent, ou qui mépriſent.

Les idées les plus eſtimables ſont celles qui flattent nos penchants. Le premier des livres pour Charles XII, c'eſt la vie d'Alexandre; pour une femme ſenſible, c'eſt le poëte qui peint l'amour. C'eſt notre intérêt qui nous fait adopter ou rejetter l'opinion des autres.

Il eſt vrai qu'il y a ſur la terre un petit nombre de philoſophes conduits par l'amour du vrai, qui eſtiment de préférence les idées lumineuſes; mais ces philoſophes ſont en ſi petit nombre, qu'il ne faut pas les compter. Le reſte du genre-humain n'eſtime que les idées

qui flattent ſon opinion, ou ſon intérêt. Un ſot n'a que de ſots amis. Auguſte, Louis XIV, le grand Condé vivoient avec les gens d'eſprit. Sous un monarque ſtupide, diſoit la reine Chriſtine, toute ſa cour l'eſt, ou le devient.

Lorſque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage eſt établie, nous les louons ſouvent ſans les eſtimer. Nous n'avons pas pour eux une eſtime ſentie, mais une eſtime ſur parole. Telle eſt l'eſtime générale pour Homere, que tout le monde loue, & qui n'eſt lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de ſoi la plus haute idée, & n'eſtime dans les autres que ſon image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir & le ſybarite, la prude & la coquette ſe mépriſent. Le philoſophe qui vivra avec des jeunes gens ſera l'imbécille, le ridicule de la ſociété. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant croient chacun ſincérement que leur ſorte d'eſprit eſt la plus eſtimable.

Ainſi la grande ſociété, la nation ſe diviſe en petites ſociétés, qui, ſelon leurs occupations, leur rang, leur état, eſtiment la ſorte d'eſprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on eſtime ſur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils ſoient, pour la plupart, frivoles, ineptes, ignorants.

Si les petites ſociétés n'eſtiment que l'eſprit qui eſt plus près de leur eſprit, le public n'accorde ſon eſtime qu'à l'eſprit qui eſt utile au public.

En conſéquence de cette vérité, l'eſprit qui réuſſit dans les ſociétés particulieres, réuſſit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage ſont honneur à la nation, & ne réuſſiſſent pas dans les ſociétés particulieres.

Si le public ne rend aucun honneur à l'eſprit médiocre, c'eſt qu'il n'eſt jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonſtances, des eſprits médiocres, devenus généraux ou miniſtres, ſont honorés, c'eſt qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie Italienne les mêmes talents qu'à la comédie Françoiſe.

Après la mort des hommes en place & des artiſtes, ceux-ci ſont les plus honorés, parce que la poſtérité jouit de leurs travaux, & que les autres ne ſont utiles qu'à leur ſiecle.

Certains eſprits célebres dans quelques

pays & quelques ſiecles, ne le ſont point dans d'autres ſiecles & dans d'autres lieux. Les ſophiſtes, les théologiens, ſi illuſtres autrefois, recueillent le mépris des ſiecles éclairés. Les farces de Scarron reuſſiſſoient avant que l'on eût vu Moliere.

Il y a pourtant des idées qui plaiſent dans tous les lieux & dans tous les temps: les unes ſont inſtructives; les autres ſont agréables. Il y en a des unes, & des autres dans Homere, Virgile, Corneille, le Taſſe, Milton, qui ne ſe ſont point bornés à peindre une nation ou un ſiecle, mais l'humanité. Il eſt peu d'hommes aſſez mal organiſés pour être inſenſibles aux tableaux des grands objets & à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaiſirs des ſens, & ſur-tout ceux de l'amour, ſont également du goût de tous les peuples. Les philoſophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'eſtime de tous les ſiecles; & dans tous les ſiecles, on aime les poëtes qui ont fait aimer la vertu. Mais qu'eſt-ce que la vertu?

Dans les ſociétés particulieres, on donne ce nom aux actions utiles à ces ſociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des

loix un parent coupable, paſſe pour vertueux.

Le miniſtre qui refuſe ſes amis, ſes parents, les courtiſans, pour leur préférer l'homme de mérite & le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile & malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fauſſeté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les tréſors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ſes favoris, à ſa maîtreſſe des emplois importants au bonheur de l'état.

Comment donc ſavoir ſi on eſt vertueux ? Dirige-t-on toutes ſes actions au bien du plus grand nombre ? on eſt vertueux. Oui, la vertu n'eſt que l'habitude de diriger ſes actions au bien général. C'eſt en la conſidérant ſous ce point de vue qu'on peut s'en former des idées nettes & préciſes, que les moraliſtes n'ont point eues juſqu'à préſent.

Les uns, à la tête deſquels eſt Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, ſelon eux, eſt l'amour de l'ordre, de l'harmonie, du beau eſſentiel. Les autres, à la tête deſquels eſt Montaigne, pré-

tendent que les loix de la vertu ſont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuſe au Nord, eſt ſouvent vertueuſe au Midi. Les premiers pour n'avoir point conſulté l'hiſtoire, errent dans un dédale de mots. Les ſeconds, pour n'avoir point médité ſur l'hiſtoire, ont penſé que le caprice décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'eſt donc que le deſir du bonheur général. Les actions vertueuſes ſont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus ſtupides, dans leurs coutumes les plus ſingulieres, ont en vue leur bonheur; & ſi dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroiſſent coupables, c'eſt que dans ces pays ces actions ſont utiles. Le vol fait avec adreſſe étoit honoré à Sparte; parce que dans cette république toute militaire, & où il n'y avoit point l'eſprit de propriété, la vigilance & l'adreſſe étoient des qualités utiles. En Chine, où la population eſt exceſſive, il eſt permis au pere d'expoſer ou de tuer ſes enfants. Cette loi, ſi cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, &, par conſéquent, eſt utile. Enfin,

c'eſt par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuſes.

Mais dans tous les pays on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui; mais c'eſt qu'on eſt perſuadé que ces actions produiſent un bien, ſoit pour ce monde, ſoit pour l'autre: & j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé, dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que ſur la préférence donnée à des ſociétés particulieres ſur la ſociété générale: ce qui ſeul les rend vicieuſes.

Quel bien font au monde & à la patrie les auſtérités des momes & des faquirs? De quelle utilité peut être la folie des Indiens, qui ſe font dévorer par les crocodiles?

Il eſt des crimes de préjugé, comme il eſt des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuiſent à perſonne. Quel mal fait le Bramine qui épouſe une vierge, & l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poiſſon.

Les vertus de préjugé ſont quelquefois

des habitudes atroces ; comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfants, pour en compoſer une pâte, qui, ſelon les prêtres, les rend invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'ait pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuiſibles à la ſociété, & plus d'eſtime pour les pratiques minutieuſes & indifférentes, que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles & des vertus de préjugé, il ſuit qu'il y a chez les peuples deux eſpeces de corruption, l'une politique & l'autre religieuſe. Celle-ci peut n'être pas criminelle, quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talents, de véritables vertus.

La corruption politique prépare, au contraire, la chûte des empires. Le peuple en eſt infecté, lorſque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption ſe joint quelquefois à l'autre. Alors les moraliſtes ignorants les confondent, mais elles ſont ſouvent ſéparées. La corruption religieuſe n'eſt ſouvent que l'amour du plaiſir, & inſpirée par la nature qu'elle ſatisfait, ſans la dégrader. La corrup-

tion politique eſt l'effet du gouvernement.

C'eſt dans la législation & dans l'adminiſtration des empires qu'il faut chercher la cauſe des vices & des vertus des hommes.

Les déclamations des moraliſtes ne ſont que ſatisfaire leur vanité, & ne produiſent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos ſentiments, & nos ſentiments ſont l'effet de la nature ou des loix.

Il faut moins cenſurer le luxe, qui peut être néceſſaire à un grand état; & la galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, & des vertus politiques, que l'inſtitution qui fait de l'homme un lâche, un eſclave, un frippon ou un ſot.

Il eſt des moraliſtes hypocrites. Ce ſont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, & qui ſe déchaînent contre quelques excès dans la jouiſſance des plaiſirs.

D'après les principes poſés ci-deſſus, on peut faire un catéchiſme dont les préceptes ſeront clairs, vrais & invariables. Le peuple qui en ſeroit inſtruit ne ſeroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le législateur plus éclairé ne

donneroit que des loix utiles, & les loix seroient respectées.

L'inexécution des loix prouve toujours l'ineptie du législateur. La récompense, la punition, la gloire, l'infamie sont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, & créer des hommes illustres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les législateurs ont deux moyens; l'un d'unir les intérêts particuliers à l'intérêt général: l'autre de hâter les progrès de l'esprit. Mais pour hâter ces progrès, il faut savoir si l'esprit est un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'est le sujet du troisieme discours.

Tous les hommes ont des sens assez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets; ils ont les mêmes besoins, & ils auroient la même mémoire, s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organisés sont capables d'attention. Tous apprennent leur langue; tous apprennent à lire, & conçoivent au moins les premieres propositions d'Euclide. Cela suffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire

des

des efforts d'attention ; & pour faire ces efforts, il faut avoir des paſſions.

Ce ſont les paſſions qui fécondent l'eſprit, & l'élevent aux grandes idées. Ce ſont elles qui ont formé & conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, &c. &c. Ce ſont elles qui ont inſpiré les vaſtes projets, les moyens extraordinaires, les mots ſublimes qui ſont les ſaillies des ames fortement paſſionnées.

On devient ſtupide dans l'abſence des paſſions.

Les princes montrent quelquefois de l'eſprit pour s'élever au deſpotiſme. Leurs deſirs ſont-ils remplis ? ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe, & ils s'abrutiſſent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes ſont-ils ſuſceptibles du même degré de paſſion ?

L'origine des paſſions eſt dans la ſenſibilité phyſique, dans l'amour du plaiſir, & la crainte de la douleur, qui remue également tous les hommes.

L'avare, en ſe privant de tout, ſe propoſe de s'aſſurer les moyens de jouir des plaiſirs, & de ſe dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la pourſuite des gran-

deurs. L'amour de la gloire & de la vertu n'eſt que le deſir de jouir des avantages que la gloire & la vertu procurent.

Tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire & la vertu; tous ont donc la puiſſance de s'élever aux plus grandes idées, & de faire de grandes choſes. Les hommes nés égaux deviennent différents par les loix & par l'éducation, qui doit préparer à l'obéiſſance & au reſpect pour les loix. L'éducation eſt trop négligée; mais pour ſavoir bien ce qu'elle peut faire ſur les eſprits, il eſt important de fixer d'une maniere préciſe les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'eſprit. C'eſt ce que nous allons voir dans le quatrieme Diſcours.

Le nom de génie n'eſt donné qu'aux eſprits inventeurs. Leur invention porte ſur les détails ou ſur le fond des choſes. C'eſt le travail excité par les paſſions, & ſur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, & fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaiſons. Les objets dont il eſt entouré, les circonſtances où il eſt placé déterminent & bornent le génie.

L'imagination eſt l'invention des images, comme l'eſprit eſt l'invention des idées ; elle brille dans les deſcriptions, les tableaux. Les peintures ſont ou grandes, ou voluptueuſes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie. L'auteur qui en eſt privé, eſt toujours en-deçà ou au delà de la nature. Celui qui n'a que de l'eſprit s'éloigne toujours de la ſimplicité.

L'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées nouvelles, qui n'ont pas aſſez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainſi Machiavel & Monteſquieu ſont des génies ; la Rochefoucaut & la Bruyére ſont des hommes d'eſprit.

Le talent eſt l'aptitude à un ſeul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'eſprit eſt fin, quand il apperçoit de petits objets, & donne à deviner.

L'eſprit eſt fort, quand il produit des idées propres à faire de fortes impreſſions.

Il eſt lumineux, quand il rend clairement des idées abſtraites.

Il eſt étendu, lorſqu'il ſaiſit un enſemble, & voit des rapports éloignés.

Il eſt pénétrant, profond, lorſqu'il voit tout dans les objets.

Le bel eſprit tient plus au choix des mots & des tours, qu'au choix des idées.

L'eſprit du ſiecle, l'eſprit du monde eſt frivole, & porte ſur de petits objets : s'il s'occupe un moment des grands hommes & des ouvrages célebres ; il cherche à les rabaiſſer. C'eſt le dieu de la raillerie, qui conſidere, avec un ris malin & un œil moqueur, le Panthéon, l'égliſe de St. Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'eſprit ſont les effets de la force ou de la vivacité des paſſions. Le bon ſens eſt l'effet de leur modération. Il ſe borne preſque à l'eſprit de conduite.

Mais il eſt, dit-on, des peuples qui paroiſſent inſenſibles aux paſſions de la vertu & de la gloire. Eſt-ce la faute du climat, eſt-ce celle du gouvernement ?

Dans leurs républiques, Horatius Coclès & Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces républiques, les hommes peu paſſionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les républiques ſe corrompent, quand les honneurs & les plaiſirs ſont attachés à

la tyrannie, à la puiſſance. Les mêmes hommes qui auroient été des Scipions & des Camilles, ſeront des Marius & des Catilina.

La conſidération eſt une gloire diminuée. Lorſqu'elle eſt attachée au crédit, elle fait des flatteurs & des intrigants. L'argent eſt-il plus honoré que la vertu? On voit aux Cincinnatus, aux Catons, ſuccéder les Craſſus & les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux ſont également l'effet du plaiſir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un deſir ſecret d'être deſpote; parce que chaque homme a du plus au moins le deſir de faire ſervir les autres à ſon bonheur.

Il ne faut pas toujours des talents & du courage pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune & des vices. Le prince commence par diviſer les ordres des citoyens, par répandre une ſorte d'anarchie, pour faire deſirer à une partie de la nation l'abaiſſement de l'autre. Il fait enſuite briller le glaive de la puiſſance, met les vertus au rang des crimes, multiplie les délateurs, veut étouf-

fer les lumieres, & proscrit également les Sénéques & les Traséas.

Mais les despotes donnent à la soldatesque, qui leur est toujours dévouée, le sentiment de sa force, & finissent par être ses victimes.

L'histoire des empereurs de Rome & de Constantinople, des sultans des Turcs, des Czars, &c. sont une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de leze-majesté est donc l'homme qui conseille à son prince de porter à l'excès & de faire trop sentir son autorité.

Les despotes, maîtres absolus des peuples qui n'osent les censurer, n'ont plus d'intérêt de s'instruire. Leurs ministres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de justice, ni d'administration, aucune idée de vertu. Ainsi l'avilissement des peuples entretient l'ignorance & l'ineptie des princes & des ministres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. Dans ces pays où la puissance est partagée entre le peuple, les grands, les rois, la nécessité où se trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'ob-

jets importants, la liberté qu'ils ont de tout penſer & de tout dire, donnent aux ames de la force & de l'élévation.

Une petite ville de Grece a produit plus de belles actions & de grands hommes, que tous les riches & vaſtes empires de l'Orient.

La force des paſſions eſt proportionnée aux récompenſes qu'on leur propoſe. Les monceaux d'or du Mexique & du Pérou, en exaltant l'avarice des Eſpagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les diſciples de Mahomet & d'Odin, dans l'eſpérance de poſſéder des Houris ou les Valkiries, ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres menent à la conſidération ou à la fortune, elles ſont cultivées avec ſuccès.

Le bon ſens, qui eſt l'effet des paſſions foibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout eſt dans l'ordre, il remplit aſſez bien les grandes places. Faut-il réformer des abus? Il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inſpiré par les paſſions fortes qui fonde ou répare la conſtitution des empires.

Le goût eſt la connoiſſance de ce qui

doit plaire à tous les hommes, ou au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette derniere ſorte par l'habitude de comparer des jugements. On acquiert le goût de la premiere ſorte, qui eſt le vrai goût, par la connoiſſance profonde de l'humanité.

Pour réuſſir dans les arts, les ſciences & les affaires, il faut d'abord être perſuadé qu'on n'excelle pas dans pluſieurs genres très-différents. Newton n'eſt pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres.

Il eſt pluſieurs talents excluſifs. Il y a même certaines qualités, & même, ſi je l'oſe dire, certaines vertus particulieres, exclues par certains talents. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On vante la modération d'un philoſophe, & on ſe plaint de ſon peu de ſenſibilité, ſans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de ſon ame le talent de l'obſervation. On veut que l'homme de génie ſoit toujours ſage, & on oublie que le génie eſt l'effet des paſſions rarement compatibles avec la ſageſſe.

On peut connoître ſi on eſt né pour les

grandes choſes, à trois ſignes certains : 1°. Si on aime aſſez la gloire pour lui ſacrifier toutes les autres paſſions : 2°. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages conſacrés par les ſuffrages de tous les ſiecles : 3°. Si on aime véritablement les grands hommes de ſon temps. Après avoir donné ces idées ſur les différentes ſortes de talents, l'auteur finit, comme il avoit promis, par nous parler de la ſcience de l'éducation, qui eſt la connoiſſance des moyens propres à former des corps robuſtes, des eſprits éclairés, des ames vertueuſes. Ces moyens dépendent abſolument des légiſlateurs. Sous un mauvais gouvernement, la nature & l'éducation ne peuvent rendre les hommes, ni éclairés, ni vertueux ; parce qu'ils veulent toujours leur bonheur, & que ſous les tyrans les lumieres & la vertu ne conduiſent point au bonheur.

Voilà un extait fidele du livre de l'*Eſprit*. Il ne s'eſt point fait d'ouvrage où l'homme ſoit vu plus en grand, & mieux obſervé dans les détails. On a dit de Deſcartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire de M. Helvetius, qu'il l'a connu. Il eſt le pre-

mier qui ait fondé la morale ſur la baſe inébranlable de l'intérêt perſonnel. Il eſt celui des philoſophes qui a le plus diſſipé ces nuages, ces faux ſyſtêmes qui nous déguiſent à nous-mêmes, & nous donnent de fauſſes idées de la vertu. Son livre eſt la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes ſociétés. Perſonne n'a mieux fait ſentir ſur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvénients de toute conſtitution politique, où les avantages du petit nombre ſont préférés au bonheur du grand nombre. » Athéniens, diſoit Solon, vous ſerez ſi convaincus qu'il eſt de votre intérêt de ſuivre mes loix, que vous ne ſerez pas tentés de les enfreindre «.

Voilà ce que doivent dire tous les légiſlateurs, & ce que leur preſcrit M. Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au deſſus de bien d'autres : c'eſt celui du ſtyle, qui eſt par-tout clair & noble. Lorſque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abſtraite, il n'eſt que ſimple & précis. A-t-il accoutumé votre eſprit à ces idées neuves ? ſon ſtyle prend de la majeſté, de la force & des graces. A-t-il à vous préſen-

ter une de ces vérités qui intéreſſent plus particuliérement les hommes? il la pare des richeſſes de ſon imagination; & cette imagination, toujours ſoumiſe à la philoſophie, l'embellit, ſans l'égarer. Elle ne ſert qu'à rendre les vérités plus ſenſibles, &, pour ainſi dire, plus palpables. C'eſt dans la même vue qu'il répand dans ſon livre tant de contes plaiſants ou intéreſſants. Ces contes ſont des apologues; &, s'il les a un peu prodigués, il faut ſe reſſouvenir qu'il écrivoit en France, & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorſque cet ouvrage parut à Paris, les vrais philoſophes l'eſtimerent, les petits moraliſtes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlerent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent, & avec raiſon. Une femme célebre par la ſolidité & les agréments de ſon eſprit, diſoit de M. Helvetius: » C'eſt un homme qui a dit le ſecret de tout le monde «.

Les théologiens préparerent un plan de perſécution, qu'ils firent précéder par des critiques abſurdes. On diſoit dans le *Journal chrétien* & dans des mandements emphatiques: » que le pernicieux livre de l'*Eſprit*,

étoit une vapeur ſortie de l'abyme ; que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la vertu à force ouverte, un ſerpent qui tendoit des embûches ; qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes, ſans reſpect pour Origène, qui a dit expreſſément que l'homme opére par la raiſon, & la bête par l'inſtinct ; que l'auteur a tort de parler de législation, attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut ſavoir là-deſſus ; qu'il n'y a rien dans les livres ſacrés, ni dans les SS. Peres de ce qui eſt contenu dans le livre de l'*Eſprit* ; que l'amour de la gloire & l'amour de la patrie doivent être condamnés comme paſſions, parce que toutes les paſſions ſont les fruits du péché «.

D'autres théologiens auſſi lumineux, diſoient : » que la philoſophie des encyclopédiſtes & de M. Helvetius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la poſtérité, & que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit, d'âge en âge, le bon grain ſemé dans le champ du pere de famille.

M. Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité ; il ne penſa pas même à répondre à des accuſations ſi vagues & ſi abſurdes. Comment l'auroit-il fait ? Comment prouver, dit Paſcal, qu'on n'eſt pas

une porte d'enfer ? Il eut quelque inquiétude, lorſqu'il fut menacé d'une cenſure de la Sorbonne. Il la vit paroître, & ne la trouva que ridicule. Une ſuite de quelques-unes des propoſitions condamnées par cette faculté, juſtifiera bien le mépris de M. Helvetius.

» La ſenſibilité phyſique produit nos idées, ou ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les ſens «.

» Le deſir de notre bonheur ſuffit pour nous conduire à la vertu «.

» C'eſt par de bonnes loix qu'on rend les hommes vertueux «.

» La douleur & le plaiſir font penſer & agir les hommes «.

» Il faut traiter la morale comme les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique expérimentale «.

» C'eſt à la différente maniere dont le deſir du bonheur ſe modifie, qu'on doit ſes vices & ſes vertus «.

» Les hommes ne ſont point méchants, mais ſoumis à leurs intérêts «.

» Les actions vertueuſes ſont les actions utiles au public «.

» De tous les plaiſirs des ſens l'amour eſt le plus vif «.

» Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier & l'intérêt général «.

» Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, &c, &c «.

Peu de temps après que cette censure eut paru, quelques prêtres, & le nommé Neuville, jésuite, prêcherent à Paris & à la cour contre le livre de l'*Esprit*.

La haine des moliniſtes & des janſeniſtes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accuſoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; & pour s'en juſtifier, les uns & les autres ſe piquoient d'un grand zele contre les philoſophes. Les janſeniſtes avoient plus de crédit dans le parlement, & les moliniſtes à Verſailles. Les janſeniſtes vouloient faire brûler l'auteur du livre, & les jéſuites vouloient ſe faire honneur à la cour de le perſécuter.

Il faut leur rendre juſtice : pluſieurs d'entr'eux étoient amis de M. Helvetius, autant que des jéſuites peuvent être amis. Il avoit menagé leur ordre; & dans ſon ouvrage, où il ſe moquoit de tant de prédicateurs & de docteurs, il n'avoit pas cité un ſeul jé-

ſuite. Ces peres lui en ſavoient gré ; & d'abord ils parlerent de ſon livre avec modération, ils lui donnerent même quelques éloges ; mais les janſeniſtes s'étant déclarés les perſécuteurs de M. Helvetius, les jéſuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier eccléſiaſtique ſe déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit plus ſe taire avec bienſéance. Enfin le parlement étoit près de ſévir ; les jéſuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux, ami depuis 20 ans de M. Helvetius (& cette qualité m'empêchera de le nommer), imagina qu'il feroit un honneur infini à lui & à ſon ordre, s'il pouvoit faire rétracter un philoſophe. Il ourdit une intrigue contre ſon ami & ſon bienfaiteur, & la ſuivit avec l'activité & la perfidie affectueuſe d'un prêtre de cour.

Il propoſa d'abord à M. Helvetius de ſigner une petite rétractation, qui devoit, diſoit-il, lui ramener les bontés de la reine, & le préſerver des fureurs janſeniſtes. Le philoſophe Helvetius conſentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans ſa préface, » que ſi, contre ſon attente, quelques-uns de ſes principes n'étoient pas con-

formes à l'intérêt du genre-humain, il déclaroit d'avance qu'il les désavouoit, & que, sans garantir la vérité d'aucune de ses maximes, il ne garantissoit que la droiture & la pureté de ses intentions «.

Le jésuite se fit d'abord valoir d'avoir obtenu une espece de rétractation ; mais il en vouloit une plus précise, plus détaillée, & sur-tout humiliante. Il inspiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il montroit à M. Helvetius la nécessité de s'y résoudre, & n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à l'épouse de M. Helvetius pour l'effrayer ; mais il trouvoit une femme courageuse, déterminée à passer avec son mari & ses enfants dans les pays étrangers. Il réussit mieux auprès de la mere du philosophe. Elle fut persuadée que son fils devoit à la reine les démarches que cette princesse lui demandoit. Elle insista, & déchira long-temps le cœur de M. Helvetius, sans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans son livre avec une bienséance & une reserve qui devoient le mettre à l'abri de la censure. Et de plus il s'étoit soumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit eu un censeur royal, dont il avoit respecté les jugements. Comment

pouvoit

pouvoit-il être coupable ? Quand même son livre auroit été répréhensible, on ne pouvoit s'en prendre qu'au censeur ; & c'est ce qu'on fit craindre à M. Helvetius. Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'il alloit être la cause de la disgrace, peut-être même de la perte d'un homme estimable ; &, pour le sauver, il signa ce qu'on voulut.

Ainsi, pour avoir démontré que l'unique maniere de rendre les hommes vertueux & heureux, étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général, M. Helvetius fut traité comme Galilée le fut, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en se relevant : *E però si muove.* La postérité a été de son avis ; & plus elle s'éclairera, & plus elle pensera comme M. Helvetius.

On croit bien que sa soumission n'appaisa pas les prêtres. Il reçut ordre de se défaire de sa charge, & M. Tercier, son censeur, fut destitué de sa place de premier commis aux affaires étrangeres. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jésuites. Les jansenistes vouloient aller plus loin. Le parlement, qui assurément entendoit peu le livre de l'*Esprit*, alloit poursuivre M. Tercier & M. Helve-

tius, lorſqu'un arrêt du conſeil, qui ſe bornoit à ſupprimer le livre, ſauva l'auteur & le cenſeur.

Tandis qu'une ſecte de théologiens ſe ménageoit le plaiſir d'humilier un grand homme, & qu'une autre ſe flattoit de l'eſpérance de le faire brûler, les journaliſtes de France mêlerent leur voix à celle de ces tigres. Ils traiterent le livre de l'*Eſprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'éleve au deſſus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées, & le ſont encore par des hommes de bonne foi, & qui n'ont de commun avec les journaliſtes que de ne pas entendre M. Helvetius.

On l'accuſa de n'avoir rien dit que les anciens n'euſſent dit avant lui. Sans doute pluſieurs des vérités qui ſe trouvent dans ſon livre, ſe trouvent chez les anciens. Mais là, elles ſont éparſes, iſolées, ſans qu'on ait apperçu les rapports qui ſont entre elles. Dans M. Helvetius, au contraire, elles ſont liées; elles s'appuyent, & forment le ſyſtême de l'homme.

Cette vérité, *toutes nos idées nous viennent des ſens*, ſe trouve dans Ariſtote & dans Épicure; mais ce n'eſt que dans Locke qu'elle eſt développée, démontrée, & qu'elle fonde

la connoiſſance de l'eſprit humain ; par conſéquent c'eſt à Locke qu'elle appartient.

Ce qui eſt vice au Nord, eſt vertu au Midi, eſt dans Montagne comme dans Helvetius ; mais dans Montagne cette vérité eſt donnée comme un phénomene dont on ignore la cauſe. Dans le livre de l'*Eſprit* la cauſe en eſt aſſignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les proferent comme de ſimples aſſertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités, & les rendent plus fécondes.

On accuſa M. Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Monteſquieu ; & ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention ou de capacité, n'a pas ſaiſi l'enſemble du livre de l'*Eſprit*, ou de l'eſprit des Loix. La chaîne des idées échappe dans M. de Monteſquieu, parce qu'il eſt obligé d'omettre ſouvent les idées intermédiaires ; mais cette chaîne n'exiſte pas moins. Elle échappe dans M. Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'eſprit frappé de pluſieurs détails, perd de vue la ſuite des idées prin-

cipales ; mais cette ſuite n'eſt pas moins dans l'ouvrage.

On oſa dire que M. Helvetius anéantiſſoit toutes les vertus, parce qu'il faiſoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions : mais qu'eſt-ce que M. Helvetius entend par le mot d'intérêt ? L'amour du plaiſir, l'averſion de la douleur. A quoi ſe réduit donc ce qu'il dit ? A cette vérité éternelle, que, ſoit dans la vertu, ſoit dans les plaiſirs, le deſir de notre bonheur eſt toujours notre mobile.

On l'accuſa auſſi de favoriſer la corruption des mœurs & le libertinage, parce qu'il parle de l'enthouſiaſme de vertu & de gloire, que l'amour des femmes a ſouvent inſpiré chez les Spartiates, chez les Samnites & chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes de M. Helvetius, que ſi le libertinage regnoit chez un peuple, les femmes y ſeroient trop peu eſtimées, pour que le deſir de leur plaire devînt un mobile puiſſant, & que quand les plaiſirs ſont communs ou faciles, on ne les achete ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme M. Helvetius de parler froidement des vertus privées, & ſeulement utiles à de petites ſociétés. Ce n'eſt pas qu'il ne

ſentît l'eſtime qui leur eſt due, il les poſſédoit toutes. Mais elles ſont moins ſon objet que les vertus qui contribuent au bonheur & à la gloire des nations; & quand ces grandes vertus ſont une fois établies par de bonnes loix, les autres en deviennent la ſuite néceſſaire.

Ce que le commun des lecteurs a le moins pardonné à M. Helvetius, c'eſt d'avoir prétendu que tous les hommes naiſſoient avec la même diſpoſition à l'eſprit, & qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation & le travail ne puſſent élever au rang de génie. Selon lui, c'eſt l'éducation ſeule qui diſtingue les hommes. La nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la conſtitution phyſique; il ſuppoſe que l'organe intérieur qui reçoit les ſenſations, eſt le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces ſenſations de la même maniere, qu'il opere dans tous avec la même facilité, & qu'enfin les circonſtances ſeules & l'éducation ont fait Newton géometre, Homere poëte, Raphael peintre, & tel critique un ſot. Il employe toutes ſes forces pour établir cette opinion; & il faut convenir que juſqu'à

préſent, il ne l'a pas perſuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il réſulte l'évidence d'une très-grande vérité : c'eſt qu'en général, pour étendre & former nos talents, nos qualités, nous comptons trop ſur la nature, & pas aſſez ſur l'éducation. Cette maxime de Loke, que nous naiſſons les diſciples des objets qui nous environnent, eſt miſe dans tout ſon jour par M. Helvetius. Il faut dire encore que ſi chaque homme n'eſt pas né avec les mêmes diſpoſitions qu'un autre, les hommes conſidérés en maſſe, ſont réputés égaux. Le légiſlateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés; & ſes loix, comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choiſir perſonne pour inſpirer à lui ſeul la vertu ou le génie. C'eſt au philoſophe qui obſerve les hommes dans le détail, à voir les différences que la nature a miſes entre eux. Mais ces différences s'anéantiſſent aux yeux du légiſlateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce ſiecle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquiſition; mais que cette con-

damnation ſollicitée par le clergé de France, n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré, & réimprimé. Pluſieurs hommes revêtus des premieres dignités de l'égliſe, & entre autres, le cardinal Paſſionnei, s'empreſſerent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaiſir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal, que nous ne nommons point, parce qu'il vit encore, lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome la ſottiſe & la méchanceté des prêtres François.* Tous les journaux d'Italie le comblerent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre : *Queſta è un opra che all'umanità apporterà infallibilmente un gran-vantaggio.* Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deé rallegrarsi, eſſendo ſicuro della gratitudine, & della ſtima che per lui avranno i veri dotti, e quelli che ben comprendono le di lui grande idée.*

Le ſuccès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit pluſieurs éditions dans la premiere année. En Ecoſſe MM. Hume & Robertſon en parlerent comme d'un ouvrage ſupérieur. Pluſieurs poëtes Anglois le célébrerent. Il n'eut de critiques dans cette iſle éclairée que celles

d'un petit nombre de partisans que s'y conserve la philosophie de Platon, embellie & rendue spécieuse par Milord Shaffterburi.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre de M. Helvetius. Le fameux Gottschetd mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit, que si le livre de l'*Esprit* a été condamné en France & dans un pays qui croit à l'infaillibilité du Pape, il doit réussir chez les protestants & dans les pays où les hommes ont conservé leurs droits. » Il ajoute, que l'auteur vient de détruire plusieurs préjugés funestes à sa patrie, & qu'il éclaire le monde sur les principes de la morale & de la législation «.

Son livre fut lu avec avidité dans toutes les cours d'Allemagne, & il fut reçu avec les mêmes transports en Suede, & jusqu'en Russie. La reine de Suede disoit à un homme qu'elle honoroit de sa confiance: » Que je voudrois m'entretenir avec M. Helvetius ! je voudrois au moins qu'il fut le plaisir qu'il me donne. Ecrivez lui de ma part combien je l'admire «.

L'ambassadeur de France à Pétersbourg lui écrivoit. » J'ai trouvé en arrivant l'es-

prit Ruſſe auſſi occupé du vôtre que tout le reſte de l'Europe. Et c'eſt avec un grand plaiſir que je me charge d'être l'interprete des gens éclairés de cette nation. Je prends la liberté de m'étendre avec eux ſur vos qualités. Comme citoyen & comme miniſtre, je dois connoître & faire connoître tout ce qui honore ma patrie «.

Le petit nombre de François dont les ſuffrages méritent d'être comptés, citoient le livre de l'*Eſprit* avec éloge dans leurs ouvrages, & le défendoient avec chaleur dans la converſation. M. de Voltaire donnoit à M. Helvetius les témoignages les plus flatteurs de ſon eſtime:

Vos vers ſemblent écrits par la main d'Apollon:
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoiſſance;
Votre livre eſt dicté par la ſaine raiſon.
Partez vite, & quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un aſyle; il le conſole, il le ſoutient, il l'encourage. Il lui ſouhaite & lui propoſe de vivre dans une entiere indépendance, où il puiſſe faire uſage de ſon amour pour la vérité, de ſon éloquence & de ſon génie. Il écrit en même temps à d'autres perſonnes qu'il eſt le partiſan le plus zélé de M. Helvetius; que

notre nation eſt bien ridicule, & que ſi-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde eſt alarmé, comme ſi les Anglois faiſoient une deſcente. Il ajoute qu'en Angleterre le livre de l'*Eſprit* n'auroit fait à ſon auteur que des diſciples & des amis; parce qu'au lieu d'hypocrites & de petits importants, les Anglois n'ont que des philoſophes qui nous inſtruiſent, & des marins qui nous donnent ſur les oreilles. Il invite ſur-tout ſes compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penſer, & leur profond mépris pour les fadaiſes de l'école. Il aſſure que depuis long-temps il n'a pas vu un ſeul honnête homme qui, ſur les choſes eſſentielles, ne penſât comme M. Helvetius.

Tant de ſuffrages illuſtres, les éditions du livre de l'*Eſprit* qui ſe ſuccédoient rapidement, ſon ſuccès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvoit ſe rendre d'avoir fait un livre utile au genre-humain, les ſignes éclatants de la reconnoiſſance univerſelle, le doux ſentiment de ſa gloire, guérirent bientôt les bleſſures qu'avoient faites à M. Helvetius la cabale & l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il paſſoit la plus grande partie de l'année à ſa terre de Voré. Bon mari & bon pere, content de ſa femme & de ſes enfants, il y goûtoit tous les plaiſirs de la vie domeſtique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le ſentir. Une femme du monde diſoit en parlant d'eux : » Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfants «.

M. Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre ſource de bonheur. A peine avoit-il été poſſeſſeur de ſa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à ſon caractere de bienfaiſance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vaſſeconcelle. Il ne poſſédoit qu'un petit bien chargé de redevances au ſeigneur ; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. M. Helvetius, en achetant la terre, achetoit auſſi les droits ſur les ſommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau ſeigneur, ne manquerent pas d'exiger, avec rigueur, tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorſqu'on lui annonça M. de

Vaſſeconcelle. Celui-ci dit à M. Helvetius que l'état de ſes affaires ne lui avoit pas permis depuis pluſieurs années de payer ce qu'il devoit au ſeigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état, dans ce moment, de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante, & les arrérages d'une année. Il ajouta que ſi on en exigeoit davantage, & ſi on continuoit les procédures, on le ruineroit ſans reſſource : » Je ſais, lui dit le philoſophe, que vous êtes un galant homme, & que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter «. Il lui donne une quittance générale. M. de Vaſſeconcelle ſe jette à ſes genoux en s'écriant : » Ah ! Monſieur, vous ſauvez la vie à ma femme & à cinq enfants «. M. Helvetius le releve en l'embraſſant ; lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre, & lui fait accepter une penſion de 1000 livres pour élever ſes enfants.

D'autres gentilhommes ou voiſins, ou vaſſaux de M. Helvetius, eurent recours à lui dans leurs beſoins ; pluſieurs furent prévenus. Ceux qui pendant la guerre avoient

une troupe à rétablir, ou un équipage à faire ; ceux qui avoient des enfants à élever, un bien en déſordre, pouvoient compter ſur le ſeigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette claſſe ; qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Étang, qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'*ils* ont reçu de M. Helvetius.

Si ſes fermiers eſſuyoient quelque perte, ſi l'année n'étoit pas féconde, il leur faiſoit d'abord des remiſes, & ſouvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ſes terres un chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une pharmacie bien fournie de tout, & dont les remedes étoient diſtribués à tous ceux qui en avoient beſoin. Dès qu'un payſan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à ſon état. M. Helvetius alloit le voir ſouvent, il le conſoloit, il avoit ſoin qu'il fût bien ſervi ; quelquefois il le ſervoit lui-même. Il avoit une maniere aſſez sûre de terminer les procès ; il payoit d'abord le prix de la choſe conteſtée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de payſans qui montroient des mœurs & de la bonté ; il étoit flatté d'avoir pour

conque tireroit ſur ſes terres, & de le déſarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un payſan qui chaſſoit, lui ôtent ſon fuſil, & le conduiſent en priſon, dont il ne ſortit qu'après avoir payé l'amende. M. Helvetius informé de cette aventure, va trouver le payſan, mais en ſecret, dans la crainte d'eſſuyer les reproches de Madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit ſe paſſer entre eux, il lui paye le prix de ſon fuſil, & lui rend la ſomme à laquelle l'amende & les frais pouvoient ſe monter. Madame Helvetius de ſon côté n'étoit pas tranquille. Elle diſoit à ſes enfants: » Je ſuis la cauſe que ce pauvre homme eſt ruiné : c'eſt moi qui ai excité votre pere à faire punir les braconniers «. Elle ſe fait conduire chez celui qui lui faiſoit tant de pitié, elle demande à quoi ſe monte la ſomme de l'amende & des frais, & le prix du fuſil. Elle paye le tout, & le payſan reçut l'argent ſans manquer au ſecret qu'il avoit promis à M. Helvetius.

La même année, à ſon retour à Paris, il lui arriva une petite aventure, qui prouve que ſa philoſophie & ſa bonté ne le quit-

toient

toient jamais. Son carroſſe fut arrêté dans une rue par une charette chargée de bois, & qui pouvoit ſe détourner aiſément, & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. M. Helvetius impatienté, traita de coquin le conducteur de la charette. » Vous avez raiſon, lui dit le payſan, je ſuis un coquin & vous un honnête homme; car je ſuis à pied, & vous êtes en carroſſe. Mon ami, lui dit M. Helvetius, je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer «. Il lui donna ſix francs, & le fit aider par ſes gens à ranger la charette.

Après avoir paſſé ſept ou huit mois dans ſes terres, il ramenoit ſa famille à Paris, & y vivoit dans une aſſez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumieres & par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la ſemaine aux ſimples connoiſſances. Ce jour-là, ſa maiſon étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation & de beaucoup d'étrangers, princes, miniſtres, philoſophes, grands ſeigneurs, littérateurs, étoient empreſſés de connoître M. Helvetius.

Un genre de vie si délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, & connoître cette nation célebre, à qui l'Europe doit tant de lumieres. Il vouloit voir l'effet des bonnes loix & d'une administration vigilante. Il partit pour Londres au mois de Mars 1764; il fut reçu du roi, des hommes en place, des savants, comme devoit l'être un homme illustre, que sa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes; il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitants de Londres.

En traversant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un postillon mal-adroit le renversa; les glaces de la chaise furent brisées, & le postillon qui avoit été fort froissé, jettoit des cris. M. Helvetius que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise, les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques payſans, qui étoient accourus pour les secourir, remarquerent ce trait d'humanité, & le firent re-

marquer à d'autres. Dans le moment. M. Helvetius fut environné de tous les habitants du bourg. Tous s'empreſſoient de lui offrir leur maiſon, leurs chevaux, des vivres, enfin des ſecours de toute eſpece. Pluſieurs, & même des plus riches, vouloient lui ſervir de poſtillon.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfants. Ce qu'on appelle en France l'eſprit de ſociété leur eſt preſque inconnu; mais ils jouiſſent beaucoup des douceurs de la vie domeſtique. L'eſprit de ſociété raſſemble à Paris des hommes qui ont le beſoin des amuſements frivoles. L'eſprit de ſociété raſſemble les Anglois pour s'occuper des intérêts & de la proſpérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les diſſipations, parce qu'ils ont des jouiſſances ſolides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus ſouvent le ſigne de la folie que l'expreſſion du bonheur; mais on y voit l'aiſance & un ſage emploi du temps. On voit un peuple ſérieux, occupé & content. M. Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée & ſouffrante, répandit des larmes.

Il céda l'année ſuivante aux inſtances du

roi de Pruſſe, & de pluſieurs princes, qui depuis long-temps l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on ſavoit qu'il pouvoit ſe déterminer à voyager, les inſtances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit preſſé de ſe rendre à Berlin, & de voir un grand homme. Le roi de Pruſſe voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la ſienne. Il l'entretint ſouvent, & prit pour ſa perſonne & ſon caractere l'eſtime qu'il avoit pour ſon eſprit. Il fut accueilli avec la même conſidération chez pluſieurs princes d'Allemagne, & ſur-tout à Gotha.

Il remarquoit, en général, dans toutes ces cours & dans la nobleſſe Allemande de la philoſophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il réſulte de cet eſprit que ſous le joug de pluſieurs princes, dont la plupart ſont deſpotiques, le peuple n'eſt point miſérable. M. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore perſécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant ſi la perſécution s'étoit renouvellée contre lui, l'Angleterre eſt le pays qu'il auroit choiſi pour aſyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit diſſous l'ordre des jéſuites. Cette ſociété d'intrigants, cette cabale éternelle, à laquelle ſe rallioient tous les ambitieux ſans mérite, cette ſociété funeſte aux mœurs & aux progrès des lumieres, n'avoit point été proſcrite par des philoſophes. Ils auroient détruit l'ordre, mais ils auroient bien traité les individus. Les parlements, pour la plupart janſeniſtes, avoient traité l'ordre comme ils le devoient, & les individus avec barbarie.

M. Helvetius avoit appris que ce jéſuite qui avoit abuſé de ſa confiance, & trahi ſon amitié, ce jéſuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine, & animé contre lui les tartufes de la cour, étoit confiné dans un village, où il ſouffroit dans ſa vieilleſſe la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante louis. » Portez-les, lui dit-il, au pere ***; mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offenſé, & il ſeroit humilié de recevoir mes ſecours «.

M. Helvetius, dans ſa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*Eſprit*.

Il avoit d'abord travaillé à les juſtifier, à répondre aux critiques. Mais l'ouvrage fut à peine fini, que les critiques étoient oubliées. Renonçant à ce projet, il aima mieux ſuivre ſes premieres idées, & former un plan général d'éducation. C'eſt le ſujet de ſon livre de l'*Homme*, dont il a donné lui-même cette analyſe.

Après avoir, dans l'expoſition de cet ouvrage, dit un mot de ſon importance, de l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de l'éducation : enfin, de la ſéchereſſe de ce ſujet, & de la difficulté de le traiter, il examine, ſection I.

» Si l'éducation néceſſairement différente » des divers hommes, n'eſt pas la cauſe de » cette inégalité des eſprits juſqu'à préſent » attribuée à l'inégale perfection des or- » ganes «.

L'auteur demande, à cet effet, à quel âge commence l'éducation de l'homme, & quels ſont ſes inſtituteurs.

Il voit que l'homme eſt diſciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les poſitions où le haſard le place, enfin de tous les accidents qui lui arrivent.

Que ces objets, ces poſitions & ces

accidents ne ſont exactement les mêmes pour perſonne, & qu'ainſi nul ne reçoit les mêmes inſtructions.

Que dans la ſuppoſition impoſſible où les hommes euſſent les mêmes objets ſous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame ſe trouve dans la même ſituation, ces objets, en conſéquence, n'exciteroient point en eux les mêmes idées, & qu'ainſi la prétendue uniformité d'inſtruction reçue, ſoit dans les colleges, ſoit dans la maiſon paternelle, eſt une de ces ſuppoſitions dont l'impoſſibilité eſt prouvée, & par le fait, & par l'influence qu'un haſard indépendant des maîtres a, & aura toujours ſur l'éducation de l'enfance & de l'adoleſcence.

D'après ces données, il conſidere l'extrême étendue du pouvoir du haſard, & examine

Si les hommes illuſtres ne lui doivent pas ſouvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, &, par conſéquent, leurs talents & leurs ſuccès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la ſcience de l'éducation, ſans reſſerrer les bornes de l'empire du haſard.

Si les contradictions actuelles apperçues entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ce même hasard.

Si ces contradictions dont il donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le système religieux & le système du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins destructives de la félicité nationale, & les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels sont ces principes.

S'il est possible qu'un prince éclairé les établisse.

Si, parmi les fausses religions, il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés, &, par conséquent, à la perfection de la science de l'éducation.

Si, d'après ces divers examens & dans la supposition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation ne devroit pas en produire une dans leurs idées & leurs talents. D'où il suit que l'inégalité actuelle des esprits ne peut être regardée dans les

hommes communément bien organisés, comme une preuve démonstrative de leur inégale aptitude à en avoir.

Il examine, section II.

» Si tous les hommes communément bien » organisés, n'auroient pas une égale apti- » tude à l'esprit «.

Il convient d'abord que toutes nos idées nous viennent par les sens; qu'en conséquence on a dû regarder l'esprit comme un pur effet, ou de la finesse plus ou moins grande des cinq sens, ou d'une cause occulte ou non déterminée, à laquelle on a vaguement donné le nom d'organisation:

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, se faire une idée nette du mot *Esprit*, le distinguer de l'ame; & cette distinction faite, observer:

Sur quels objets l'esprit agit:

Comment il agit:

Si toutes ses opérations ne se réduiroient pas à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entre eux & avec nous, & si, par conséquent, tous les jugements portés sur les

objets phyſiques, ne ſeroient pas de pures ſenſations.

S'il n'en ſeroit pas de même des jugements portés ſur les idées auxquelles on donne les noms d'abſtraites, de collectives, &c.

Si, dans tous les cas, juger & comparer ſeroit autre choſe que *voir alternativement*, c'eſt-à-dire, *ſentir*.

Si l'on peut éprouver l'impreſſion des objets, ſans cependant les comparer entre eux.

Si leur comparaiſon ne ſuppoſe point intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne ſeroit pas la cauſe unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaiſirs, enfin de notre ſociabilité.

Sur quoi il obſerve que cet intérêt prend, en derniere analyſe, ſa ſource dans la ſenſibilité phyſique : que cette ſenſibilité, par conſéquent, eſt le ſeul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'eſt point de motif raiſonnable pour rejetter cette opinion.

Que cette opinion, une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit néceſſaire-

ment regarder l'inégalité des eſprits, comme l'effet :

Ou de l'inégale étendue de la mémoire :

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq ſens :

Que dans le fait, ce n'eſt ni la grande mémoire, ni l'extrême fineſſe des ſens qui produit & doit produire le grand eſprit.

Qu'à l'égard de la fineſſe des ſens, les hommes communément bien organiſés, ne different que dans la nuance de leurs ſenſations.

Que cette légere différence ne change point le rapport de leurs ſenſations entre elles ; que cette différence, par conſéquent, n'a nulle influence ſur leur eſprit, qui n'eſt & ne peut être que la connoiſſance des vrais rapports des objets entre eux.

Cauſe de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence eſt l'effet de la ſignification incertaine & vague de certains mots ; tels ſont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu.

Que les mots préciſément définis, & leur

définition consignée dans un dictionnaire, toutes les propositions de morale, politique, & métaphysique deviennent aussi susceptibles de démonstrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les esprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conséquences.

Qu'il est impossible, puisque les objets se présentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant ces objets entre eux, les hommes (soit dans le monde physique, comme le prouve la géométrie; soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se prouve, & par la ressemblance des contes des fées, des contes philosophiques, des contes religieux de tous les pays, & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les ministres des fausses religions, pour accroître & conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits, il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant

en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, l'Auteur la démontre encore dans la même section par un autre enchaînement de propositions. Il fait voir que les plus sublimes idées une fois simplifiées sont de l'aveu de tous les philosophes réductibles à cette proposition claire, *le blanc est blanc : le noir est noir.*

Que toute vérité de cette espece est à la portée de tous les esprits ; qu'il n'en est donc aucune, quelque grande & générale qu'elle soit, qui, nettement présentée & dégagée de l'obscurité des mots, ne puisse être également saisie de tous les hommes communément bien organisés. Or, pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités, c'est avoir une égale aptitude à l'esprit. Telle est la conclusion de la seconde section.

L'objet de la troisieme section est la recherche des causes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des esprits.

Ces causes se réduisent à deux.

L'une eſt le deſir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre, la diverſité des poſitions où le haſard les place : diverſité de laquelle réſulte celle de leur inſtruction & de leurs idées. Pour faire ſentir que c'eſt à ces deux cauſes ſeules qu'on doit rapporter, & la différence, & l'inégalité des eſprits. L'auteur prouve que la plupart de nos découvertes ſont des dons du haſard.

Que les mêmes dons ne ſont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'eſt pas ſi inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'eſt moins le haſard qui nous manque, que nous, qui manquons au haſard.

Qu'à la vérité, tous les hommes communément bien organiſés ont également d'eſprit en puiſſance; mais que cette puiſſance eſt morte en eux, lorſqu'elle n'eſt point miſe en action par une paſſion telle que l'amour de l'eſtime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles paſſions l'attention propre à féconder les idées que le haſard leur offre.

Que ſans paſſions, leur eſprit peut, ſi

l'on veut, être regardé comme une machine parfaite; mais dont le mouvement eſt ſuſpendu juſqu'à ce que les paſſions le lui rendent.

D'où l'on doit conclure que l'inégalité des eſprits eſt dans les hommes le produit, & du haſard, & de l'inégale vivacité de leurs paſſions. Mais de telles paſſions ſeroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'eſt ce que M. Helvetius examine dans la ſection quatrieme.

Il y démontre:

Que les hommes communément bien organiſés ſont ſuſceptibles du même degré de paſſion.

Que leur force inégale eſt toujours en eux l'effet de la différence des poſitions où le haſard les place.

Que le caractere original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premieres habitudes; que l'homme naît ſans idées, ſans paſſions, & ſans autres beſoins que ceux de la faim & de la ſoif, par conſéquent, ſans caractere: qu'il en change ſouvent, ſans changer d'organiſation; que ces changemens indépendants de la fineſſe plus ou moins grande de

ſes ſens, s'operent d'après des changements ſurvenus dans ſa poſition & ſes idées.

Que la diverſité des caracteres dépend uniquement de la maniere différente dont ſe modifie dans les hommes le ſentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce ſentiment, effet néceſſaire de la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce deſir y engendre l'envie, l'amour des richeſſes, de la gloire, de la conſidération, de la juſtice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices dont les noms divers ne déſignent que les diverſes applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, l'on montre dans une courte généalogie des paſſions, que ſi l'amour du pouvoir n'eſt qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique, & ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont ſenſibles, tous, par conſéquent, ſont ſuſceptibles de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous? ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré

gré de force que le ſentiment de l'amour de lui-même ; c'eſt que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités ; c'eſt que l'eſprit humain, en conſéquence, eſt ſuſceptible de perfectibilité, & qu'enfin, dans les hommes communément bien organiſés, l'inégalité des talents ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation ; dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

Dans la ſection 5, l'auteur ſe propoſe de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui, ſur cette queſtion, adoptent des principes différents des ſiens, & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits.

Nul n'a ſur cette matiere mieux écrit que M. Rouſſeau. Mais toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'eſprit & le caractere, comme l'effet de la diverſité des tempéraments, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ſes contradictions, à ce ſujet, il réſulte ;

Que la vertu, l'humanité, l'esprit & les talents sont des acquisitions.

Que la bonté n'est point le partage de l'homme au berceau.

Que les besoins physiques sont en lui des semences de cruauté.

Que l'humanité, par conséquent, est toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rousseau, d'après ses premieres contradictions, tombe sans cesse dans de nouvelles; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'instruction publique de quelques idées de M. Rousseau.

Que d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & la premiere jeunesse sans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence; qu'ils sont nuls.

Des éloges donnés par M. Rousseau à l'ignorance; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiste.

Que les lumieres n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs; que M. Rousseau lui-même ne le croit pas.

Des cauſes de la décadence des empires: qu'entre ces cauſes l'on ne peut citer la perfection des arts & des ſciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un empire deſpotique.

Dans la ſection 6, M. Helvetius conſidere les divers maux produits par l'ignorance.

Il prouve que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe.

Qu'elle n'aſſure point la fidélité des ſujets.

Qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes.

En citant celle du luxe en exemple;

Il prouve qu'on ne peut réſoudre cette queſtion ſans comparer une infinité d'objets entre eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *luxe*; ſans examiner enſuite:

Si le luxe ne ſeroit pas utile & néceſſaire; s'il ſuppoſe toujours intempérance dans une nation.

De la cauſe du luxe: ſi le luxe ne ſeroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accuſe d'être l'auteur.

Si, pour connoître la vraie cauſe du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des

ſociétés, y ſuivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Obſerver ſi cette multiplication ne produit point entre eux diviſion d'intérêt, & cette diviſion une repartition trop inégale des richeſſes nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent & par ſon introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occaſionne.

Des cauſes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels ſont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du deſir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où, ſemblables aux mers, les richeſſes abandonnent certaines contrées.

De l'état où ſe trouve alors une nation.

Du ſtupide engourdiſſement qui y remplace la perte des richeſſes.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent conſidéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occaſionne l'amour de l'argent.

Si, dans l'état actuel de l'Europe, le magiſtrat éclairé doit deſirer le trop prompt affoibliſſement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'eſt point dans le luxe, mais dans ſa cauſe productrice qu'on doit chercher le principe deſtructeur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des queſtions de cette eſpece.

Si, dans de telles queſtions, les jugements précipités de l'ignorance, n'entraînent pas ſouvent une nation aux plus grands malheurs.

Si, conſéquemment à ce que je viens de dire, l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance, & généralement à tous ceux qui s'oppoſant aux progrès de l'eſprit humain, nuiſent à la perfection de la légiſlation, par conſéquent, au bonheur public, uniquement dépendant de la bonté des loix.

On voit dans la section 7, que c'eſt l'excellence des loix, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Du peu d'influence des religions ſur les vertus & la félicité des nations.

De l'eſprit religieux, deſtructif de l'eſprit législatif.

Qu'une religion vraiment utile forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agiſſent point conſéquemment à leur croyance, mais à leur avantage perſonnel.

Que plus de conſéquence dans leurs eſprits rendroit la religion papiſte plus nuiſible.

Qu'en général les principes ſpéculatifs ont peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils n'obéiſſent qu'aux loix de leur pays, & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la législation, que le gouvernement des jéſuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inspirés par les passions de la gloire, de l'ambition & du fanatisme.

Du moyen de distinguer l'espece de passion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jésuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle secte en France pouvoit s'opposer à leurs entreprises.

Que le jansenisme seul pouvoit détruire les jésuites.

Que sans les jésuites on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la législation.

Que pour la porter à sa perfection, il faut, ou comme un Saint Benoît, avoir un ordre religieux; ou, comme un Romulus & un Pen, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre position, le génie législatif, contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain essor, ni dicter les loix parfaites, dont l'établissement procureroit aux nations le plus grand bonheur possible.

Que pour résoudre le problême de la félicité publique, il faudroit, préliminairement,

connoître ce qui constitue essentiellement le bonheur de l'homme.

La 8e. section fait connoître en quoi consiste le bonheur de l'individu, &, par conséquent, la félicité nationale nécessairement composée de toutes les félicités particulieres.

Que pour résoudre ce problême politique, il faut examiner si, dans toute espece de conditions, les hommes peuvent être également heureux; c'est-à-dire, remplir d'une maniere également agréable tous les instants de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi est à peu près le même dans toutes les professions.

Que si les empires ne sont peuplés que d'infortunés, c'est l'effet de l'imperfection des loix & du partage trop inégal des richesses.

Qu'on peut donner plus d'aisance aux citoyens; que cette aisance modéreroit en eux le desir trop excessif des richesses.

Des divers motifs qui, maintenant, justifient ces desirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puissants est la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui eſt plus commune & plus cruelle qu'on n'imagine.

De l'influence de l'ennui ſur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernements.

De la religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remede à l'ennui.

Que le ſeul remede à ce mal ſont des ſenſations vives & diſtinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poéſie, & tous ces arts d'agréments dont l'objet eſt d'exciter de ces ſortes de ſenſations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agréments; de leur impreſſion ſur l'opulent oiſif: qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.

Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés, parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.

Que les plaiſirs paſſifs ſont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conſéquence, c'eſt au riche que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.

Qu'il voudroit toujours être mû ſans ſe donner la peine de ſe remuer.

Qu'il eſt ſans motif pour s'arracher à une oiſiveté à laquelle une fortune médiocre ſouſtrait néceſſairement les autres hommes.

De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſe dans notre mémoire ; que cette aſſociation eſt un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, ſans être également riches & puiſſants, les citoyens ſeroient & pourroient même ſe croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des ſociétés, mais comme un accident occaſionné par l'imperfection de leur législation.

Il eſt traité, dans la ſection neuvieme, de la poſſibilité d'indiquer un bon plan de législation.

Des obſtacles que l'ignorance met à ſa publication.

Du ridicule qu'elle jette ſur toute idée nouvelle, & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes loix.

Des premieres questions à se faire à ce sujet.

Des récompenses, de quelque espece qu'elles soient, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompront jamais les mœurs.

Du luxe de plaisirs. Que tout plaisir décerné par la reconnoissance publique fait chérir la vertu, fait respecter les loix dont le renversement, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais l'effet de l'inconstance de l'esprit humain.

Des vraies causes des changements arrivés dans les loix des peuples.

Que ces changements prennent leur source dans l'imperfection de ces mêmes loix, dans la négligence des administrateurs qui ne savent ni contenir l'ambition des nations voisines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la sagesse des réglements, & qui d'ailleurs élevés dans des préjugés nuisibles, favorisent l'ignorance des vérités dont la révélation assureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'est jamais funeste qu'à celui qui la dit.

Que ſa connoiſſance utile aux nations n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette aſſertion eſt la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.

Des gouvernements.

Que dans aucun, le bonheur du prince n'eſt, comme on le croit, attaché au malheur des peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir.

Que privées de cette liberté, les nations croupiſſent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le législateur, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais forcé de ſacrifier le bonheur de la génération préſente à celui de la génération future.

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général, plus indifférents pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fauſſe, ſelon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au beſoin

la vérité des démonſtrations géométriques.

Qu'il leur fait eſtimer en eux la cruauté qu'ils déteſtent dans les autres.

Qu'il leur fait reſpecter le crime.

Qu'il fait les ſaints.

Qu'il prouve aux Grands la ſupériorité de leur eſpece ſur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux parlements la conformité de la morale des jéſuites & du papiſme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime : » Ne fais pas à autrui ce que tu ne » voudrois pas qu'on te fît «.

Qu'il dérobe à la connoiſſance du prêtre honnête homme, & les maux produits par le catholiciſme, & les projets d'une ſecte, intolérante parce qu'elle eſt ambitieuſe, & régicide parce qu'elle eſt intolérante.

Des moyens employés par l'égliſe pour s'aſſervir les nations.

Du temps où l'égliſe catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'égliſe prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.

Que le tolérantiſme ſeul peut la contenir; peut, en éclairant les eſprits, aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractere eſt ſuſceptible de toutes les formes que lui donnent les loix, le gouvernement, & ſur-tout l'éducation publique.

Il s'agit, dans la ſection dixieme, de la puiſſance de l'éducation : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de cette ſcience.

De la facilité avec laquelle, ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes ſont comme les particuliers, le produit de leur inſtruction.

Qu'on ne peut attendre de grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'inſtruction publique ſur la domeſtique.

Idée générale ſur l'éducation phyſique de l'homme.

Dans quel moment & quelle poſition l'homme eſt ſuſceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du prêtre, premier obſtacle.

Imperfection de la plupart des gouvernements, ſecond obſtacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en ſuppoſe une dans les loix & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite, & les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.

Le but de l'auteur, dans ſa concluſion, c'eſt de prouver l'analogie de ſes opinions avec celles de Locke.

De faire ſentir toute l'importance & l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.

De répondre au reproche de matérialiſme & d'impiété.

De montrer toute l'abſurdité de telles accuſations, & l'impoſſibilité pour tout moraliſte éclairé, d'échapper à cet égard aux cenſures eccléſiaſtiques.

Cet ouvrage eſt la ſuite du livre de l'Eſprit. C'eſt le même fond d'idées vraies, avec de plus grands développements peut-être, avec plus de profondeur dans les principes & d'étendue dans les conſéquences. Son deſſein n'étant pas de le publier de ſon vivant, il n'eut pas le temps de donner à ſa compoſition le même ſoin, ni le même degré de perfection qu'à ſon livre de l'Eſprit. La violence de la perſécution avoit beaucoup diminué de ſon amour pour la gloire. Le ſeul deſir d'être utile après lui, l'animoit encore. Sa belle ame étoit ſenſiblement touchée du bien que doivent produire un jour ſes écrits; mais il ne vouloit plus rien donner au public.

Il voyoit la philoſophie perſécutée par des cabales puiſſantes, ſe former peu de diſciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé; mais il n'en étoit pas étonné: » La vérité, diſoit-il, qui ne peut jamais nuire au genre humain, ni même à aucune de ces gran-

grandes ſociétés qu'on appelle les nations, eſt ſouvent oppoſée aux intérêts de ce petit nombre d'hommes qui ſont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui ſont tous remplis de ce qu'on appelle l'eſprit de corps. Ils tendent ſans ceſſe à uſurper les uns ſur les autres, & tous ſur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les aînés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment ſera reçu de ces corps un philoſophe qui viendra leur dire : Avant tout, ſoyez citoyens, voilà vos fonctions; rempliſſez-les avec zele. Voilà vos droits, conſervez-les ſans les étendre. Là, des miniſtres d'un eſprit borné & d'un caractere altier, incapables de voir les abus qui ſe ſont introduits, & ceux qui tiennent à la conſtitution de l'état, ſont conduits par la routine, & la ſuivent; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? C'eſt ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philoſophie vient leur montrer. Ils ont des fantaiſies, des projets pour leurs favoris, leurs parents. Croyez-vous qu'ils puiſſent entendre dire ſans impatience, qu'ils ne doivent avoir en vue que le bien de l'état ? Qu'ont-ils à deſirer ? De ne point

éprouver de contradiction. Et pour cela, que faut-il faire ? Oter à l'autorité toutes ſes bornes, dût-on lui ôter toute ſa ſolidité. Mais ces abus que les miniſtres reſpectent ou tolerent, à qui ſont-ils nuiſibles ? A la patrie, qui n'eſt qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles ? Aux Grands. Jugez ce que ces Grands penſeront d'une ſecte d'hommes qui leur propoſent d'être modérés & juſtes. Le Prince, les Grands ſont environnés de prêtres, qui, dans les ſiecles d'ignorance, régnoient ſur les princes & ſur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils ne ſeront plus reſpectés, & on les verra comme des hommes ridicules, ou ſouvent dangereux. Peut-on leur ſavoir mauvais gré de l'eſpece de rage avec laquelle ils déchirent la philoſophie. Doit-on s'étonner qu'ils ſoient bien reçus dans les cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puiſſance ; ils nous charge de l'apprendre aux peuples. Au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes loix, à donner l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, & laiſſez-nous faire : cela eſt plus aiſé.

Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, & celle des courtiſans ;

ces gens-là laiſſeront-ils établir en paix que leurs fortunes ne ſont pas toujours légitimes, & qu'ils en font un uſage odieux ? Pourront-ils conſentir qu'on les faſſe rougir de ces mêmes richeſſes, qui ſont l'aliment de leur orgueil ? Vous voyez que la philoſophie doit être pourſuivie dans les palais & juſques dans les cabanes, par les claſſes de la ſociété, qui, du moins, pour un moment, déterminent l'opinion ; & devant qui la philoſophie a-t-elle à ſe défendre ? Quels ſont ſes juges ? Des ſots. Mais, me direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres eſtimables qui, ſans être au nombre des philoſophes, adoptent leurs principes, s'en parent & les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'eſprit ſont les rivaux humiliés des hommes de génie, & les déteſtent. Vous auriez compté plus d'un bel-eſprit dans les détracteurs de Deſcartes & de Corneille, & plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Monteſquieu, de Buffon & de Fontenelle. La philoſophie réduit le bel-eſprit, les petits talents à leur juſte valeur ; & ils ont intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles & corrompus, qui s'élevent

contre toute liberté de penſer. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philoſophie y eſt honorée & heureuſe ? C'eſt qu'en Angleterre, l'intérêt général & l'intérêt particulier ne ſont point oppoſés ; c'eſt qu'il y regne l'amour de l'ordre & de la patrie. Si l'honneur véritable, ſi l'eſprit de citoyen, ſi les vraies vertus renaiſſoient jamais chez les nations où la philoſophie eſt perſécutée, elle y auroit de la conſidération. Si ces nations, au contraire, tombent ſous le deſpotiſme, &, par conſéquent, ſe corrompent de plus en plus, la philoſophie y ſera proſcrite pour jamais «.

C'eſt d'après ces idées que M. Helvetius étoit revenu à ſon premier talent, & qu'il ne s'occupoit plus que de ſon poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laiſſé ſans en faire uſage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le quatrieme chant, & par une épître, qu'il a compoſée l'été dernier. Il comptoit travailler encore pluſieurs années à cet ouvrage, & le donner lorſque ſes amis & lui-même en ſeroient contents. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté !

On remarqua au commencement de 1771, quelques changements dans ſon humeur &

dans ses goûts. On ne lui trouvoit pas la sérénité ordinaire. Il aimoit moins les conversations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit; il n'alloit presque plus à la chasse. Ce changement n'alarmoit pas sa famille & ses amis. On étoit bien loin de le regarder comme un signe de décadence. On l'attribuoit à des causes morales. Ces dernieres années ont été l'époque des malheurs publics, auxquels M. Helvetius fut fort sensible. Le désordre des finances, & le changement dans la constitution de l'état répandirent une consternation générale. Un grand nombre de suicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, sont de tristes preuves de cette consternation. Des maux physiques l'augmentoient encore Les récoltes n'étoient point abondantes. Tant que la disette a duré, les aumônes de Monsieur Helvetius n'ont pas permis à ses vassaux d'en souffrir. Dans ces années malheureuses, il a prolongé son séjour à sa campagne, qui lui devenoit plus chere par le besoin qu'elle avoit de lui. Et, d'ailleurs, le spectacle d'une misere qu'il ne pouvoit soulager, lui rendoit triste le séjour de Paris. Il y faisoit cependant de grands biens.

Tous les jours on introduiſoit chez lui, avec beaucoup de myſtere, quelques nouveaux objets de ſa généroſité. Souvent, en leur préſence, il diſoit à ſon valet de chambre: » Chevalier, je vous défends de parler de » ce que vous voyez, même après ma » mort «.

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ſes libéralités ſur d'aſſez mauvais ſujets; & on lui en faiſoit des reproches. » Si j'étois roi, diſoit-il, je les corrigerois; mais je ne ſuis que riche, & ils ſont pauvres; je dois les ſecourir «.

Sa bonne conſtitution & une ſanté rarement altérée, ſembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il ſentoit qu'il perdoit ſes forces. Une attaque de goutte qui ſe portoit à la tête & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoiſſance, & bientôt la vie.

Le 26 Décembre 1771, il fut enlevé à ſa famille, à ſes amis, aux infortunés, & à la philoſophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature auſſi-bien que M. Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la ſanté & le génie. Dans ſa jeuneſſe, il étoit très-bien fait. Ses traits

étoient nobles & réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans ſon caractere, c'eſt-à-dire, la douceur & la bienveillance. Il avoit l'ame courageuſe, & naturellement révoltée contre l'injuſtice & l'oppreſſion.

Perſonne n'a dû être plus convaincu que lui que, pour réuſſir à tout, il ne faut que vouloir fortement. Il avoit été bon danſeur, habile à l'eſcrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poëte, grand philoſophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais ſans paſſion, & entraîné par les ſens; il n'avoit pas dans l'amitié de préférence excluſive. Il y portoit plus de procédés que de tendreſſe. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient ſenſible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu néceſſaires. Sa converſation étoit ſouvent celle d'un homme rempli de ſes idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit aſſez la diſpute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penſer ceux qu'il en croyoit capables; il diſoit qu'il alloit avec eux *à la chaſſe des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des

autres ; & il ſe paroit ſi peu de ſa ſupériorité, que pluſieurs hommes d'eſprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps ſans la deviner. Il craignoit le commerce des Grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec paſſion, & c'eſt la ſeule paſſion qu'il ait éprouvée ; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inſpiré ſes bienfaits. Perſonne ne les a cachés avec plus de ſoin. Il n'auroit pas donné à ſes plaiſirs un temps qu'il deſtinoit à l'étude ; & dans ſa jeuneſſe même, lorſqu'il étoit retiré dans ſon cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.

PRÉFACE
DE L'ESPRIT.

L'Objet que je me propoſe d'examiner dans cet ouvrage, eſt intéreſſant ; il eſt même neuf. L'on n'a, juſqu'à préſent, conſidéré l'eſprit que ſous quelques-unes de ſes faces. Les grands écrivains n'ont jetté qu'un coup-d'œil rapide ſur cette matiere ; & c'eſt ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoiſſance de l'eſprit, lorſqu'on prend ce mot dans toute ſon étendue, eſt ſi étroitement liée à la connoiſſance du cœur & des paſſions de l'homme, qu'il était impoſſible d'écrire ſur ce ſujet, ſans avoir, du moins, à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernements, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis ſur cette matiere, ſont, je penſe, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'eſt par les faits que j'ai remonté aux cauſes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique expérimentale. Je ne me ſuis livré à cette idée que par la perſuaſion où je ſuis que toute morale, dont les principes ſont utiles au public, eſt néceſſairement conforme à la morale de la religion, qui n'eſt que la perfection de la morale humaine. Au reſte, ſi je m'étois trompé, & ſi, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce ſeroit une erreur de mon eſprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les déſavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon lecteur, c'eſt de m'entendre avant que de me condamner; c'eſt de ſuivre l'enchaînement qui lie enſemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'eſt pas l'effet d'une ſotte confiance; j'ai trop ſou-

vent trouvé mauvais le ſoir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumieres.

Peut-être ai-je traité un ſujet au deſſus de mes forces : mais, quel homme ſe connoît aſſez lui-même pour n'en pas trop préſumer? Je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne l'obtiens pas, je ſerai plus affligé que ſurpris : il ne ſuffit point, en ce genre, de deſirer pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs mêmes des motifs de conſolation. Si les hommes, *comme le dit M. de Fontenelle*, ne peuvent, en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuiſé toutes les ſottiſes imaginables ; *mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par*

mon naufrage. Que de ſottiſes, *ajoute M. de Fontenelle*, ne dirions-nous pas maintenant, ſi les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainſi dire, enlevées !

Je le répete donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque aſſuré qu'on ſoit de ſes intentions, les cris de l'envie ſont ſi favorablement écoutés, & ſes fréquentes déclamations ſont ſi propres à ſéduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainſi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, ſouvent calomnieuſes, ont jetté les hommes de génie, ſemble déjà préſager le retour des ſiecles d'ignorance. Ce n'eſt, en tout genre, que dans la médiocrité de ſes talents qu'on trouve un aſyle contre les pourſuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection ; & cette protection, je me la ſuis vraiſemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le deſir de bleſſer au-

cun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces Discours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeller, en les condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répetent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation

ſans lumieres, lorſqu'elle ceſſe d'être ſauvage & féroce, eſt une nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la ſcience militaire des Romains, qui triompha des Gaules.

Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel inſtant; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiecles & à toutes les nations.

Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines: il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains moments: mais ce n'eſt qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſants & ſouvent même mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entiérement de l'univers. Auſſi le public éclairé, qui ſeul en connoît tout le prix, la demande ſans ceſſe: il ne craint

point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus, eſt cette élévation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire; & que les erreurs même ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli; & les vérités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiecles.

De

DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

ON dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit* : chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot, & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit*, & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser, (& l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme) ou on le considere comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans

cette derniere ſignification, il faut connoître quelles ſont les cauſes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, ſi je l'oſe dire, deux puiſſances paſſives, dont l'exiſtence eſt généralement & diſtinctement reconnue.

L'une eſt la faculté de recevoir les impreſſions différentes que font ſur nous les objets extérieurs: on la nomme *ſenſibilité phyſique.*

L'autre eſt la faculté de conſerver l'impreſſion que ces objets ont faite ſur nous: on l'appelle *mémoire*, & la mémoire n'eſt autre choſe qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les cauſes productrices de nos penſées, & qui nous ſont communes avec les animaux, ne nous fourniroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, ſi elles n'étoient jointes en nous à une certaine organiſation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes ſans arts, ſans habitations, ſans défenſe contre les animaux, tout occupés du ſoin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fuſſent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1)?

---

(1) On a beaucoup écrit ſur l'ame des bêtes; on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penſer, & peut-être n'a-t-on pas aſſez ſcrupuleuſement cherché, dans la différence du phyſique de l'homme & de l'animal, la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux ſont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par

Or, dans cette supposition, il est évident que la police n'eût, dans aucune société, été portée au degré de perfection où maintenant elle est parve-

---

des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organisation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-seulement, comme le dit Mr. de Buffon, presque en entier du sens du tact, mais encore de l'adresse nécessaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains.

2°. La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'observations, ni, par conséquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins, & doivent par conséquent avoir moins d'invention : si les animaux voraces ont en général plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié sur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants & les rhinoceros ne se trouvent que sous certaine latitude.

Or, plus l'espece d'un animal susceptible d'observation est multipliée, plus cette espece d'animal a d'idées & d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont à peu près aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ? C'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre ; c'est que parmi

nue. Il n'eſt aucune nation qui, en fait d'eſprit, ne fût reſtée fort inférieure à certaines nations ſauvages qui n'ont pas deux cent idées (1), deux cent

---

les différentes eſpeces de ſinges, il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme; c'eſt que les ſinges ſont frugivores, qu'ils ont moins de beſoins, & par conſéquent moins d'invention que les hommes; c'eſt que d'ailleurs leur vie eſt plus courte, qu'ils ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes & les animaux, tels que les tigres, les lions, &c; c'eſt qu'enfin la diſpoſition organique de leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs beſoins ſont ſatisfaits, les ſinges ne ſont pas ſuſceptibles de l'*ennui* qu'on doit regarder, ainſi que je le prouverai dans le troiſieme Diſcours, comme un des principes de la perfectibilité de l'eſprit humain.

C'eſt en combinant toutes ces différences, dans le phyſique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la ſenſibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne ſont, pour ainſi dire, dans ces derniers que des facultés ſtériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, ſans injuſtice, ne peut avoir ſoumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainſi les bêtes ne ſont que de pures machines: je répondrai à cette objection, que l'écriture & l'égliſe n'ayant dit nulle part que les animaux fuſſent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & ſuppoſer ces motifs juſtes. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorſqu'on lui ſoutenoit que les animaux étoient ſenſibles à la douleur, répondoit en plaiſantant qu'*apparemment ils avoient mangé du fruit défendu.*

(1) Les idées des nombres, ſi ſimples, ſi faciles à ac-

mots pour exprimer leurs idées, & dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (1), si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *fleches*, de *filets*, &c, qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (2), débattue entre les an-

---

quérir, & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois que par le mot *beaucoup*.

(1) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une isle qui ne produisoit ni arbre, ni arbuste, & qui, vivant du poisson que les flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'isle, n'avoient d'autre langue qu'un glouissement semblable à celui du coq-d'Inde.

(2) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénéque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. » Votre » lettre, écrit-il à un de ses amis, est arrivée mal à pro» pos : lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieu» sement dans le palais de l'espérance ; je m'y assurois de » l'immortalité de mon ame ; mon imagination, douce» ment échauffée par les discours de quelques grands

ciens peres (1), & renouvellée de nos jours, n'entre pas néceſſairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'eſprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypotheſes. J'obſerverai ſeulement à ce ſujet, que ſi l'égliſe n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût, par les ſeules lumieres de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'eſt ſuſceptible de démonſtration; qu'on doit peſer les raiſons pour & contre, balancer les difficultés, ſe déterminer en faveur du plus grand nombre de vraiſemblances, &, par conſéquent, ne porter que des jugements proviſoires. Il en ſeroit de ce problême comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut réſoudre qu'à l'aide du calcul des probabili-

» hommes, ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils » promettent plus qu'ils ne la prouvent; déjà je commen- » çois à me déplaire à moi-même, je mépriſois les reſtes » d'une vie malheureuſe, je m'ouvrois avec délices les » portes de l'éternité. Votre lettre arrive: je me réveille, » & d'un ſonge ſi amuſant, il me reſte le regret de le re- » connoître pour un ſonge «.

Une preuve, dit Mr. Deslandes dans ſon *Hiſtoire critique de la philoſophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'ame, c'eſt que, du temps de Néron, l'on ſe plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des ſoldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale conſolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles ſouffrances après cette vie.

(1) St. Irénée avançoit que l'ame étoit un ſouffle: *flatus*

tés (1). Je ne m'arrête donc pas davantage à cette question; je viens à mon sujet, & je dis que la sensibilité physique & la mémoire, ou pour parler plus exactement, que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous doit être nécessairement le prin-

---

est enim vita. Voyez la *théologie païenne.* Tertulien, dans son *Traité de l'ame*, prouve qu'elle est corporelle. *Tertull. de anima, cap.* 7, *pag.* 268. St. Ambroise enseigne qu'il n'y a que la très-sainte Trinité exempte de composition matérielle. *Ambr. de Abrahamo.* St. Hilaire prétend que tout ce qui est créé est corporel. *Hilar. in Math. pag.* 633. Au second concile de Nicée, on croyoit encore les anges corporels ; aussi y lit-on sans scandale ces paroles de Jean de Thessalonique : *Pingendi angeli, quia corporei.* St. Justin & Origene croyoient l'ame matérielle ; ils regardoient son immortalité comme une pure faveur de Dieu : ils ajoutoient qu'au bout d'un certain temps les ames des méchants seroient anéanties : *Dieu*, disoient-ils, *qui de sa nature est porté à la clémence, se lassera de les punir, & retirera son bienfait.*

(1) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répete tous les jours cet axiome dans les écoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu ; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guere assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps ? Dieu, par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la pré-

cipe qui se ressouvient, puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que *sentir*. Lorsque, par une suite de mes idées ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils

---

sence des objets ? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, & que tout l'univers ne soit un pur phénomene ? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve ?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que, si nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est par conséquent qu'une probabilité : probabilité qui sans doute est très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence ; mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnoissance ne devroit on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de construire des tables physiques, métaphysiques, morales & politiques, où seroient marqués avec précision tous les divers degrès de probabilité, &, par conséquent, de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion.

L'existence des corps, par exemple, seroit placée dans les tables physiques comme le premier degré de certitude ; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le so-

étoient à la vue de ce chêne. Or, cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation : il est donc évident que se ressouvenir, c'est sentir.

Ce principe posé, je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'appercevoir les ressemblances ou les différences, les convenances ou les

---

leil se levera demain, qu'il se levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'existence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que César ou Guillaume le conquérant; l'on descendroit ainsi, par l'échelle des probabilités, jusqu'aux faits les moins certains, & enfin jusqu'aux prétendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces prodiges attestés par tant d'Arabes, & dont la fausseté cependant est encore très-probable ici-bas, où les menteurs sont si communs & les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui le plus souvent ne different de sentiment que par l'impossibilité où ils sont de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, se communiqueroient plus facilement leurs idées, puisqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainsi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, & les découvertes dans les sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les tables de probabilités une fois construites, on n'y feroit que des changements légers & successifs, qui consisteroient, conséquemment à cette découverte, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appellons vérités, & qui ne sont que des probabilités plus ou moins accu-

disconvenances qu'ont entre eux les objets divers, que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or, cette capacité n'est que la sensibilité physique même: tout se réduit donc à sentir.

Pour nous assurer de cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets; ces objets ont des rapports avec nous, & des rapports entre eux;

---

mulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir; alors les doutes cesseroient d'être vagues; soumis au calcul, & par conséquent appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives: alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agît lorsqu'il paroissoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer: qu'on se décidât par conséquent plus sûrement, & que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable; enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins sensibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre.

la connoiſſance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Eſprit* : il eſt plus ou moins grand, ſelon que nos connoiſſances en ce genre ſont plus ou moins étendues. L'eſprit humain s'éleve juſqu'à la connoiſſance de ces rapports ; mais ce ſont des bornes qu'il ne franchit jamais. Auſſi tous les mots qui compoſent les diverſes langues, & qu'on peut regarder comme la collection des ſignes de toutes les penſées des hommes, nous rappellent, ou des images, tels ſont les mots, *chêne*, *océan*, *ſoleil* ; ou déſignent des idées, c'eſt-à-dire, les divers rapports que les objets ont entre eux, & qui ſont, ou ſimples, comme les mots, *grandeur*, *petiteſſe* ; ou compoſés, comme *vice*, *vertu* ; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'eſt-à-dire, notre action ſur eux, comme dans ces mots, *je briſe*, *je creuſe*, *je ſoulève* ; ou leur impreſſion ſur nous, comme dans ceux-ci, *je ſuis bleſſé*, *ébloui*, *épouvanté*.

Si j'ai reſſerré ci-deſſus la ſignification de ce mot, *Idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puiſqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu*, c'eſt que la ſignification indéterminée de cette expreſſion peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occaſionne toujours l'abus des mots.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt que, ſi tous les mots des diverſes langues ne déſignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entre eux, tout l'eſprit, par conſéquent, conſiſte à comparer & nos ſenſations & nos idées, c'eſt-à-dire, à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'elles ont entre elles. Or, comme le jugement n'eſt que cette appercevance elle-même, ou du moins que

le prononcé de cette appercevance, il s'enſuit que toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à juger.

La queſtion renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant ſi *juger* n'eſt pas *ſentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me préſente, il eſt évident que le jugement porté ſur les différentes impreſſions que ces objets ont faites ſur mes ſens, n'eſt proprement qu'une ſenſation; que je puis dire également: Je juge ou je ſens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toiſe*, fait ſur moi une impreſſion différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit ſur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'eſt jamais que *ſentir*. Mais, dira-t-on, ſuppoſons qu'on veuille ſavoir ſi la force eſt préférable à la grandeur du corps, peut-on aſſurer qu'alors juger ſoit ſentir? Oui, répondrai-je: car, pour porter un jugement ſur ce ſujet, ma mémoire doit me tracer ſucceſſivement les tableaux des ſituations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'eſt voir dans ces divers tableaux que la force me ſera plus ſouvent utile que la grandeur du corps. Mais, repliquera-t-on, lorſqu'il s'agit de juger ſi, dans un roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne ſoit alors qu'une ſenſation?

Cette opinion, ſans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe: cependant, pour en prouver la vérité, ſuppoſons dans un homme la connoiſſance de ce qu'on appelle le bien & le mal, & que cet homme ſache encore qu'une action eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur

de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le poëte ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un roi, à la bonté, conserve à l'état plus de citoyens?

L'orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme: dans l'un, il lui peindra le roi juste qui condamne & fait exécuter un criminel; dans le second, le roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel, & lui détache ses fers; dans le troisieme, il représentera ce même criminel, qui, s'armant de son poignard au sortir de son cachot, court massacrer cinquante citoyens: or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne sentira pas que la justice, qui, par la mort d'un seul, prévient la mort de cinquante hommes, est, dans un roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet, si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains sons, exciter en nous à peu près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets; il est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux, juger que, dans un roi, la justice est préférable à la bonté, c'est sentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un citoyen, & que, dans le troisieme, on en massacre cinquante: d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugements portés, par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abstractions, ou celle de l'analyse?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode* : une méthode n'eſt autre choſe que le moyen dont on ſe ſert pour parvenir au but qu'on ſe propoſe. Suppoſons qu'un homme ait deſſein de placer certains objets ou certaines idées dans ſa mémoire, & que le haſard les y ait rangés de maniere que le reſſouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappellé le ſouvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainſi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans ſa mémoire : alors, juger que cet ordre eſt le meilleur, & lui donner le nom de *méthode*, c'eſt dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une ſenſation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, ſe reſſouvenir d'une ſenſation pénible, c'eſt ſentir ; il eſt donc évident que, dans ce cas, *juger* eſt *ſentir*.

Suppoſons encore que, pour prouver la vérité de certaines propoſitions de géométrie, & pour les faire plus facilement concevoir à ſes diſciples, un géometre ſe ſoit aviſé de leur faire conſidérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaiſſeur : alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abſtraction eſt la plus propre à faciliter à ſes éleves l'intelligence de certaines propoſitions de géométrie, c'eſt dire qu'ils ſont moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une ſenſation moins pénible, en ſe ſervant de cette méthode que d'une autre.

Suppoſons, pour dernier exemple, que, par un examen ſéparé de chacune des vérités que renferme une propoſition compliquée, on ſoit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette propoſition : juger

alors que le moyen ou la méthode de l'analyſe eſt la meilleure, c'eſt pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a, par conſéquent, éprouvé une ſenſation moins pénible, lorſqu'on a conſidéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette propoſition compliquée, que lorſqu'on les a voulu ſaiſir toutes à la fois.

Il réſulte, de ce que j'ai dit, que les jugements portés ſur les moyens ou les méthodes que le haſard nous préſente pour parvenir à un certain but, ne ſont proprement que des ſenſations, & que dans l'homme tout ſe réduit à ſentir.

Mais, dira-t-on, comment, juſqu'à ce jour, a-t-on ſuppoſé en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir? L'on ne doit cette ſuppoſition, répondrai-je, qu'à l'impoſſibilité où l'on s'eſt cru juſqu'à préſent d'expliquer d'aucune autre maniere certaines erreurs de l'eſprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les chapitres ſuivants, montrer que tous nos faux jugements & nos erreurs ſe rapportent à deux cauſes, qui ne ſuppoſent en nous que la faculté de ſentir; qu'il ſeroit, par conſéquent, inutile & même abſurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle. J'entre donc en matiere, & je dis qu'il n'eſt point de faux jugement qui ne ſoit un effet ou de nos paſſions ou de notre ignorance.

CHAPITRE II.

Des Erreurs occasionnées par nos passions.

Les passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai ; je briserai l'orgueil de mes ennemis ; je chargerai leurs mains de fers, & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misere est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu ; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerriere, & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets : on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, & n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent ; mais elles nous trompent encore, en nous

nous montrant ſouvent ces mêmes objets où ils n'exiſtent pas. On ſait le conte d'un curé & d'une dame galante : ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient ; &, le téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point ; ce ſont deux amants heureux.... Eh ! fi donc, Madame*, reprend le curé, *ces deux ombres que vous voyez ſont deux clochers d'une cathédrale.* Ce conte eſt notre hiſtoire ; nous n'appercevons le plus ſouvent dans les choſes que ce que nous deſirons y trouver : ſur la terre, comme dans la lune, des paſſions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illuſion eſt un effet néceſſaire des paſſions, dont la force ſe meſure preſque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti je ne ſais quelle femme, qui, ſurpriſe par ſon amant entre les bras de ſon rival, oſa lui nier le fait dont il étoit témoin : *Quoi !* lui dit-il, *vous pouſſez à ce point l'impudence.... Ah ! perfide*, s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'eſt pas ſeulement applicable à la paſſion de l'amour, mais à toutes les paſſions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Qu'on tranſporte ce même mot à des ſujets plus relevés : qu'on ouvre le temple de Memphis. En préſentant le bœuf Apis aux Egyptiens craintifs & proſternés, le prêtre s'écrie : » Peuples, ſous » cette métamorphoſe, reconnoiſſez la divinité de » l'Egypte ; que l'univers entier l'adore ; que l'im» pie qui raiſonne & qui doute, exécration de la

» terre, vil rebut des humains, ſoit frappé du feu » céleſte : qui que tu ſois, tu ne crains point les » dieux, mortel ſuperbe, qui dans Apis n'apperçois » qu'un bœuf, & en crois plus ce que tu vois que » ce que je te dis «. Tels étoient ſans doute les diſcours des prêtres de Memphis, qui devoient ſe perſuader, comme la femme déjà citée, qu'on ceſſoit d'être animé d'une paſſion forte au moment même qu'on ceſſoit d'être aveugle. Comment ne l'euſſent-ils pas cru ? on voit tous les jours de bien plus foibles intérêts produire ſur nous de ſemblables effets. Lorſque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puiſſantes, & que les citoyens inquiets ſe demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part, quelle facilité à croire les bonnes ! de l'autre, quelle incrédulité ſur les mauvaiſes. Combien de fois une trop ſotte confiance en des moines ignorants n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la poſſibilité des Antipodes ? Il n'eſt point de ſiecle qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au ſiecle ſuivant. Une folie paſſée éclaire rarement les hommes ſur leur folie préſente.

Au reſte, ces mêmes paſſions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, ſont auſſi la ſource de nos lumieres. Si elles nous égarent, elles ſeules nous donnent la force néceſſaire pour marcher ; elles ſeules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette pareſſe toujours prête à ſaiſir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette propoſition. Je paſſe maintenant à la ſeconde cauſe de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'Ignorance.

Nous nous trompons, lorſqu'entraînés par une paſſion, & fixant toute notre attention ſur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce ſeul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorſque, nous établiſſant juges ſur une matiere, notre mémoire n'eſt point chargée de tous les faits de la comparaiſon deſquels dépend en ce genre la juſteſſe de nos déciſions. Ce n'eſt pas que chacun n'ait l'eſprit juſte; chacun voit bien ce qu'il voit; mais perſonne ne ſe défiant aſſez de ſon ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet, eſt tout ce que l'on y peut voir.

Dans les queſtions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cauſe de nos erreurs. Pour ſavoir combien, en ce cas, il eſt facile de ſe faire illuſion à ſoi-même, & comment, en tirant des conſéquences toujours juſtes de leurs principes, les hommes arrivent à des réſultats entiérement contradictoires, je choiſirai pour exemple une queſtion un peu compliquée: telle eſt celle du luxe, ſur laquelle on a porté des jugements très-différents, ſelon qu'on l'a conſidérée ſous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* eſt vague, n'a aucun ſens bien déterminé, & n'eſt ordinairement qu'une expreſſion relative; il faut d'abord attacher une idée

nette à ce mot de *luxe* pris dans une signification rigoureuse, & donner ensuite une définition du luxe considéré par rapport à une nation & par rapport à un particulier.

Dans une signification rigoureuse, on doit entendre, par *luxe*, toute espece de superfluités, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la conservation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un peuple policé & des particuliers qui le composent, ce mot *luxe* a une toute autre signification; il devient absolument relatif. Le luxe d'une nation policée est l'emploi de ses richesses à ce que nomme superfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'est le cas où se trouve l'Angleterre par rapport à la Suisse.

Le luxe, dans un particulier, est pareillement l'emploi de ses richesses à ce que l'on doit appeller superfluités, eu égard au poste que cet homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit: tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons sous quels aspects différents on a considéré le luxe des nations, lorsque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuisible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe construit, où l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richesses amener à sa suite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le satisfaire. Le siecle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puissance d'un état. L'abondance d'argent qu'il suppose & qu'il attire, rend, disent-ils, la nation heureuse au dedans, & redoutable au dehors. C'est par l'argent

qu'on ſoudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magaſins, qu'on fournit des arcenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, & qu'une nation enfin peut non-ſeulement réſiſter, mais encore commander à des peuples plus nombreux, &, par conſéquent, plus réellement puiſſants qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au dedans ? Il adoucit les mœurs, il crée de nouveaux plaiſirs, fournit par ce moyen à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité ſalutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'induſtrie, fait ouvrir des ports, y conſtruit des vaiſſeaux, les guide à travers l'Océan, & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richeſſes que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abymes de la terre, ou qu'elle tient éparſes dans mille climats divers. Voilà, je penſe, à peu près le point de vue ſous lequel le luxe ſe préſente à ceux qui le conſiderent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aſpect ſous lequel il s'offre aux philoſophes, qui le regardent comme funeſte aux nations.

Le bonheur des peuples dépend & de la félicité dont ils jouiſſent au dedans, & du reſpect qu'ils inſpirent au dehors.

A l'égard du premier objet, nous penſons, diront ces philoſophes, que le luxe & les richeſſes qu'il

attire dans un état, n'en rendroient les ſujets que plus heureux, ſi ces richeſſes étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût ſe procurer les commodités dont l'indigence le force à ſe priver.

Le luxe n'eſt donc pas nuiſible comme luxe; mais ſimplement comme l'effet d'une grande diſproportion entre les richeſſes des citoyens (1). Auſſi le luxe n'eſt-il jamais extrême, lorſque le partage des richeſſes n'eſt pas trop inégal; il s'augmente à meſure qu'elles ſe raſſemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à ſon dernier période, lorſque la nation ſe partage en deux claſſes, dont l'une abonde en ſuperfluités, & l'autre manque du néceſſaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation eſt

(1) Le luxe fait circuler l'argent, il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entaſſer : c'eſt donc le luxe, diſent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponſe à ce raiſonnement, c'eſt qu'il ne produit point cet effet. Le luxe ſuppoſe toujours une cauſe d'inégalité de richeſſes entre les citoyens. Or, cette cauſe, qui fait les premiers riches, doit, lorſque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux: ſi l'on détruiſoit cette cauſe d'inégalité de richeſſes, le luxe diſparoîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens ſont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que, cette inégalité de richeſſe une fois établie, le luxe lui-même eſt en partie cauſe de la réproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui ſe ruine par ſon luxe, tranſporte la plus grande partie de ſes richeſſes dans les mains des artiſans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de diſſipateurs, deviennent riches à leur

d'autant plus cruel, qu'il eſt incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes ſeigneuries : à portée de profiter du dérangement de ſes voiſins, il aura réuni, en peu de temps, une infinité de petites propriétés à ſon domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers ſera augmenté : lorſque ces derniers ſeront aſſez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier ſuivra le cours de toute eſpece de marchandiſe, dont la valeur diminue lorſqu'elle eſt commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richeſſes, eſt intéreſſé à baiſſer le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paie abſolument néceſſaire pour ſa ſubſiſtance (1) :

---

tour, & ſe ruinent de la même maniere. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richeſſes dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, deſtinées à l'uſage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en eſt pas ainſi de ces mêmes productions, lorſqu'elles ont paſſé dans les manufactures, & qu'elles ont été employées par l'induſtrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaiſie ; le prix en devient exceſſif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ſes artiſans, le faire toujours circuler dans la même claſſe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richeſſes entre les citoyens.

(1) On croit communément que les campagnes ſont ruinées par les corvées, les impoſitions, & ſur-tout par celle des tailles ; je conviendrai volontiers qu'elles ſont très-onéreuſes : il ne faut cependant pas imaginer que la

le besoin contraint ce dernier à s'en contenter ; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute d'une nourriture saine ou assez abondante, il devient infirme, il meurt, & laisse à l'état une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuste & impraticable. Il est donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les richesses se rendent dans les capitales, où les attirent les plaisirs & les arts du luxe : alors la campagne reste inculte & pauvre ; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la

---

seule suppression de cet impôt rendît la condition des paysans fort heureuse. Dans beaucoup de provinces, la journée est de huit sols. Or, de ces huit sols, si je déduis l'imposition de l'église, c'est-à-dire, à peu près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un portant l'autre, que six sols par jour : tant qu'il est garçon, je veux que ces six sols fourniſſent à sa dépense, le nourrissent, le vêtent, le logent ; dès qu'il sera marié, ces six sols ne pourront plus lui suffire, parce que, dans les premieres années du mariage, la femme, entiérement occupée à soigner ou à allaiter ses enfants, ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fît alors remise entiere de sa taille, c'est-à-dire, cinq ou six francs, il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour : or, ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? Hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit

misere, (1) & cinq ou six mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table ? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne sera pas détestable ? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chere ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des

---

que les seigneurs vécussent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs peres, ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpents de terre ; le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement ; celui des journaliers diminueroit, & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

(1) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe & leur police, soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages, si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan ? Le sauvage n'a point, comme lui, à craindre la prison, la surcharge des impôts ; la vexation d'un seigneur, le pouvoir arbitraire d'un subdélégué ; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journaliere d'hommes plus riches & plus puissants que lui ; sans supérieur, sans servitude, plus robuste que le paysan, parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de

habits ou des équipages : lorſqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaiſirs phyſiques, qui ſont les ſeuls plaiſirs réels ; on eſt, tout au plus, affecté d'un plaiſir de vanité, dont la privation ſeroit peut-être inſupportable, mais dont la jouiſſance eſt inſipide. Sans augmenter ſon bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de ſon luxe, qu'offenſer l'humanité & le malheureux, qui, comparant les haillons de la miſere aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche & le ſien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements; qui ſe rappelle, à cette occaſion, le ſouvenir douloureux des peines qu'il endure, & qui ſe trouve ainſi privé du ſeul ſoulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de ſa miſere.

Il eſt donc certain, continueront ces philoſo-

---

l'égalité, & ſur-tout du bien ineſtimable de la liberté, ſi inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la législation n'a ſouvent conſiſté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre, à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppreſſion, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant le vrai eſprit législatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de paſteur; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on eſt d'abord parti. Non que je veuille décider une queſtion ſi délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond; mais j'avoue qu'il eſt bien étonnant que tant de formes diffé-

phes, que le luxe ne fait le bonheur de perſonne; & qu'en ſuppoſant une trop grande inégalité de richeſſes entre les citoyens, il ſuppoſe le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'eſt donc pas heureux au dedans : voyons s'il eſt reſpectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, en impoſe d'abord à l'imagination; cet état eſt, pour quelques inſtants, un état puiſſant : mais cet avantage (ſuppoſé qu'il puiſſe exiſter quelque, avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'eſt, comme le remarque Mr. Hume, qu'un avantage paſſager. Aſſez ſemblables aux mers, qui ſucceſſivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richeſſes doivent ſucceſſivement parcourir mille climats divers. Lorſque, par la beauté de ſes manufactures & la perfection des arts de luxe,

---

rentes de gouvernement, établies du moins ſous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglements n'aient été, chez la plupart des peuples, que des inſtruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, ſans revenir à des mœurs infiniment plus ſimples. Je ſens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaiſirs, dont on ne peut ſe détacher ſans peine; mais ce ſacrifice, cependant, ſeroit un devoir, ſi le bien général l'exigeoit. N'eſt-on pas même en droit de ſoupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers eſt toujours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité aſſez heureuſement exprimée par ces deux vers ſur les ſauvages:

Chez eux tout eſt commun, chez eux tout eſt égal;
Comme ils ſont ſans palais, ils ſont ſans hôpital.

une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris, & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnant, à meilleur compte, des marchandises dont cette nation les fournissoit (1). Or, si-tôt que

(1) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espece de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts de luxe attirent dans un état, n'y sont que passageres, & n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de premiere nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, &, par conséquent, un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain temps, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des citoyens, & amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négociants, & parce que, le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, sont, comme je l'ai déjà dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paie suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux

la diſette d'argent ſe fait ſentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris.

Pour s'y ſouſtraire, il faudroit ſe rapprocher d'une vie ſimple ; & les mœurs, ainſi que les loix, s'y oppoſent. Auſſi l'époque du plus grand luxe d'une nation eſt-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de ſa chûte & de ſon aviliſſement. La félicité & la puiſſance apparente que le luxe commu-

---

états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'eſt pas ſujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe : un art, une manufacture paſſe aiſément d'un pays dans un autre ; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la pareſſe des payſans, & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée ? Pour naturaliſer cette nouvelle denrée dans un pays, il faut un ſoin & une dépenſe qui doivent preſque toujours laiſſer, à cet égard, l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement, & dans lequel elle eſt depuis long-temps cultivée.

Il eſt cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établiſſement des manufactures & le commerce des arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce ſeroit lorſque l'étendue & la fertilité d'un pays ne ſeroient pas proportionnées au nombre de ſes habitants, c'eſt-à-dire, lorſqu'un état ne pourroit nourrir tous ſes citoyens. Alors une nation qui ne ſera point à portée de peupler un pays, tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre ; l'un, d'envoyer des colonies ravager les contrées voiſines, & s'établir, comme certains peuples, à main armée, dans des pays aſſez fertiles pour les nourrir ; l'autre, d'établir des manufactures, de forcer les nations voiſines d'y lever des marchandiſes, & de lui apporter en échange les denrées néceſſaires à la ſubſiſtance d'un certain nombre d'ha-

nique, durant quelques instants, aux nations, est comparable à ces fievres violentes, qui prêtent, dans le transport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces, & de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philosophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable à ses voisins : c'est, sans contredit, le nombre, la vigueur de ses citoyens, leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on sait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés; que dans la même étendue de terrein cultivé, la Suisse peut compter plus d'habitants que l'Espagne, la France & même l'Angleterre.

La consommation d'hommes, qu'occasionne nécessairement un grand commerce (1), n'est pas en

---

bitants. Entre ces deux partis, le dernier est, sans contredit, le plus humain : quel que soit le sort des armes, victorieuse ou vaincue, toute colonie qui entre, à main armée, dans un pays, y répand certainement plus de désolation & de maux que n'en peut occasionner la levée d'une espece de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

(1) Cette consommation d'hommes est cependant si grande, qu'on ne peut, sans frémir, considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des Negres, je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes compatriotes, & celle de tant d'Africains qu'anime au combat l'espoir de faire des pri-

ce pays l'unique cauſe de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puiſqu'il attire les richeſſes dans les capitales, laiſſe les campagnes dans la diſette, favoriſe le pouvoir arbitraire, &, par conſéquent, l'augmentation des ſubſides, & qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (1), dont elles ne peuvent enſuite s'acquitter, ſans ſurcharger les peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes cauſes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la miſere, y doivent néceſſairement affoiblir la conſtitution des corps. Le peuple

---

ſonniers, & le deſir de les échanger contre nos marchandiſes. Si l'on ſuppute le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traverſée d'Afrique en Amérique ; qu'on y ajoute celui des Negres, qui, arrivés à leur deſtination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître ; & qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périſſent par le feu, le naufrage ou le ſcorbut ; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur ſéjour à Saint-Domingue, ou par les maladies affectées à la température particuliere de ce climat, ou par les ſuites d'un libertinage toujours ſi dangereux en ce pays, on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de ſucre en Europe qui ne ſoit teinte de ſang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occaſionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuſeroit de s'en priver, & ne renonceroit pas à un plaiſir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un ſpectacle ſi funeſte, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(1) La Hollande, l'Angleterre, la France ſont chargées de dettes, & la Suiſſe ne doit rien.

adonné au luxe, n'eſt jamais un peuple robuſte : de ſes citoyens, les uns ſont énervés par la molleſſe, les autres exténués par le beſoin.

Si les peuples ſauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les peuples livrés au luxe, c'eſt que le laboureur eſt, chez les nations pauvres, ſouvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'eſt qu'un payſan Suiſſe eſt plus à ſon aiſe qu'un payſan François. (1)

Pour former des corps robuſtes, il faut une nourriture ſimple, mais ſaine & aſſez abondante ; un exercice qui, ſans être exceſſif, ſoit fort ; une grande habitude à ſupporter les intempéries des ſaiſons ; habitude que contractent les payſans, qui, par cette raiſon, ſont infiniment plus propres à ſoutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie ſédentaire. C'eſt auſſi chez les nations pauvres que ſe forment ces armées infatigables qui changent le deſtin des empires.

Quels remparts oppoſeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la molleſſe ? Il ne peut leur en impoſer ni par le nombre, ni par la force de ſes habitants. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut ſuppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie ? L'ordre des payſans, qui compoſe à lui ſeul les deux tiers de chaque nation, y eſt malheureux : celui des artiſans n'y poſſede rien ; tranſplanté

(1) Il ne ſuffit pas, dit Grotius, que le peuple ſoit pourvu des choſes abſolument néceſſaires à ſa conſervation & à ſa vie ; il faut encore qu'il l'ait agréable.

de

de son village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu; assuré presque par-tout de sa subsistance, il doit se regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc se distinguer longtemps par son courage; parce que, dans un peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces, qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie, qui leur fait dédaigner les dangers: or, le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de courage (1). Peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une troisieme, si nous vivions encore dans ces siecles barbares où l'on réduisoit les peuples en servitude, & l'on aban-

(1) En conséquence, l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incompatible avec l'esprit de commerce: ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point; mais c'est qu'en politique, ce problême est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur le commerce, l'ont traité comme une question isolée; ils n'ont pas assez fortement senti que tout a ses reflets; qu'en fait de gouvernement, il n'est point proprement de question isolée; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration; & qu'enfin un état est une machine mue par différents ressorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnément au jeu de ces ressorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

donnoit les villes au pillage. Le ſoldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le deſir de l'honneur s'éteint chez un peuple, lorſque l'amour des richeſſes s'y allume. (1) En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaiſirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (2) n'étoit pas moins heureux qu'un Perſe ; les premiers Romains, dont le courage étoit récompenſé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le ſort de Craſſus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du ſénat, étoit tous les ſoirs reconduit à ſa maiſon à la clarté des flambeaux & au ſon des flûtes, n'étoit pas moins ſenſible à ce concert groſſier, que nous le ſommes à la plus brillante ſonate. Mais, en accordant que les nations opulentes ſe procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres, qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui ſe prenant pour la nation entiere, con-

(1) Il eſt inutile d'avertir que le luxe eſt, à cet égard, plus dangereux pour une nation ſituée en terre ferme, que pour des inſulaires ; leurs remparts ſont leurs vaiſſeaux, & leurs ſoldats les matelots.

(2) Un jour qu'on faiſoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne-t-on*, diſoit-il ? *à la vie malheureuſe qu'ils menent, ils ne doivent avoir rien de ſi preſſé que de mourir.* Cette plaiſanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade ſe trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athenes. C'eſt ce qui faiſoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

cluent de leur aiſance particuliere, que le payſan eſt heureux. Mais, quand même ces commodités ſeroient reparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix eſt cet avantage comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte, courageuſe & ennemie de l'eſclavage? Les nations chez qui le luxe s'introduit, ſont tôt ou tard victimes du deſpotiſme; elles préſentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y ſouſtraire? Dans ces nations les uns vivent dans la molleſſe, & la molleſſe ne penſe ni ne prévoit: les autres languiſſent dans la miſere; & le beſoin preſſant, entiérement occupé à ſe ſatisfaire, n'éleve point ſes regards juſqu'à la liberté. Dans la forme deſpotique, les richeſſes de ces nations ſont à leurs maîtres; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puiſſants, comme aux peuples courageux qui les avoiſinent.

» Apportez-nous vos tréſors, auroient pu dire les » Romains aux Carthaginois; ils nous appartien- » nent: Rome & Carthage ont toutes deux voulu » s'enrichir; mais elles ont pris des routes différentes » pour arriver à ce but. Tandis que vous encoura- » giez l'induſtrie de vos citoyens, que vous établiſ- » ſiez des manufactures, que vous couvriez la mer » de vos vaiſſeaux, que vous ailliez reconnoître des » côtes inhabitées, & que vous attiriez chez vous » tout l'or des Eſpagnes & de l'Afrique, nous plus » prudents, nous endurciſſions nos ſoldats aux fati- » gues de la guerre, nous élevions leur courage; nous » ſavions que l'induſtrieux ne travailloit que pour le » brave. Le temps de jouir eſt arrivé; rendez-nous » des biens que vous êtes dans l'impuiſſance de dé-

» fendre «. Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentiments que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, & conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont eu sur les nations opulentes ? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athenes ? Les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie ? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Genes, Venise, subjuguées, ou du moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares ? Et qui sait si on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuse au dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre ? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux philosophes, qui l'ont regardé comme funeste aux nations.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voient, en tirant des conséquences très-justes de leurs principes, arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires ; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent.

Il est, je pense, inutile de dire qu'en présentant la question du luxe sous deux aspects différents, je ne prétends point décider si le luxe est réellement nuisible ou utile aux états : il faudroit, pour résoudre exactement ce problême moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose ; j'ai seulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les questions compliquées, & sur lesquelles on juge

ſans paſſion, on ne ſe trompe jamais que par ignorance, c'eſt-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, eſt tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'abus des Mots.

Une autre cauſe d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'eſt l'abus des mots & les idées peu nettes qu'on y attache. Mr. Locke a ſi heureuſement traité ce ſujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philoſophe également préſent à l'eſprit.

Deſcartes avoit déjà dit, avant Locke, que les péripatéticiens, retranchés derriere l'obſcurité des mots, étoient aſſez ſemblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obſcure : que cet homme, ajoutoit-il, ſache donner du jour à la caverne, qu'il force les péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils ſe ſervent ; ſon triomphe eſt aſſuré. D'après Deſcartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphyſique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie ſignification eſt, ſi j'oſe le dire, un labyrinthe où les plus grands génies ſe ſont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemple quelques-uns de ces mots qui ont excité les diſputes les plus longues & les plus vives entre les philoſo-

phes : tels ſont, en métaphyſique, les mots de *matiere*, d'*eſpace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour ſoutenu que la matiere ſentoit ou ne ſentoit pas, & l'on a ſur ce ſujet diſputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'eſt aviſé très-tard de ſe demander ſur quoi l'on diſputoit, & d'attacher une idée préciſe à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eût fixé la ſignification, on eût reconnu que les hommes étoient, ſi j'oſe le dire, les créateurs de la matiere, que la matiere n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La ſignification de ce mot ainſi déterminée, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir ſi l'étendue, la ſolidité, l'impénétrabilité étoient les ſeules propriétés communes à tous les corps ; & ſi la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire ſoupçonner que les corps euſſent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de ſentir, qui, ne ſe manifeſtant que dans les corps organiſés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La queſtion réduite à ce point, on eût alors ſenti que, s'il eſt, à la rigueur, impoſſible de démontrer que tous les corps ſoient abſolument inſenſibles, tout homme qui n'eſt pas, ſur ce ſujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la queſtion qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette diſpute, il n'étoit donc point néceſſaire de bâtir différents ſyſtêmes du monde, de

se perdre dans la combinaison des possibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'esprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuses. En effet, (qu'il me soit permis de le remarquer ici) s'il faut tirer tout le parti possible de l'observation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir.

Instruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons sentir que nos observations multipliées & rassemblées suffisent à peine pour former quelques-uns de ces systêmes partiels renfermés dans le systême général; que c'est des profondeurs de l'imagination qu'on a jusqu'à présent tiré celui de l'univers; & que, si l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philosophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du systême du monde. Avec beaucoup d'esprit & de combinaisons, ils ne débiteront jamais que des fables, jusqu'à ce que le temps & le hasard leur aient donné un fait général, auquel tous les autres puissent se rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere*, je le dis de celui d'*espace*; la plupart des philosophes en ont fait un être, & l'ignorance de la signification de ce mot a donné lieu à des longues disputes (1). Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot: ils seroient alors convenus que l'espace, considéré abstractivement, est le pur néant; que l'es-

(1) Voyez les disputes de Clarck & de Leibnitz.

pace, considéré dans les corps, est ce qu'on appelle l'étendue; que nous devons l'idée de vuide, qui compose en partie l'idée d'espace à l'intervalle apperçue entre deux montagnes élevées; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'est-à-dire, par un corps qui, d'une certaine distance, ne fait sur nous aucune impression sensible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'est autre chose que la possibilité de nous représenter des montagnes éloignées les unes des autres, sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*espace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'infini qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, sans qu'on puisse, à cet égard, fixer le terme où son imagination doive s'arrêter: l'*absence des bornes* est donc, en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'infini. Si les philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des disputes frivoles. C'est à la fausse philosophie des siecles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossiere où nous sommes de la vraie signification des mots: cette philosophie consistoit presque entiérement dans l'art d'en abuser. Cet art, qui faisoit toute la science des scholastiques, confondoit toutes les idées; & l'obscurité qu'il jettoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences, & principalement sur la morale.

Lorſque le célebre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre eſt le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie ſignification de ce mot *amour-propre* ne ſouleva-t-elle pas de gens contre cet illuſtre auteur ? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité, & l'on s'imagina, en conſéquence, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la ſource de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour-propre, ou l'amour de ſoi, n'étoit autre choſe qu'un ſentiment gravé en nous par la nature ; que ce ſentiment ſe transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, ſelon les goûts & les paſſions qui l'animoient ; & que l'amour-propre, différemment modifié, produiſoit également l'orgueil & la modeſtie.

La connoiſſance de ces idées auroit préſervé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir ; il l'a connue telle qu'elle eſt. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de preſque tous les hommes à notre égard, eſt un ſpectacle affligeant pour notre vanité ; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils ſont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'eſt ſe plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts ſans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, ſentir que l'indulgence eſt une juſtice que la foible humanité eſt en droit d'exiger de la ſageſſe. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine

& douce, que la connoiſſance profonde du cœur humain, telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault : auſſi les hommes les plus éclairés ont-ils preſque toujours été les plus indulgents. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages ! *Vivez*, diſoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domeſtiques comme avec des amis malheureux.* » Entendrai-je » toujours, diſoit un philoſophe Indien, les riches » s'écrier : Seigneur, frappe quiconque nous dérobe » la moindre parcelle de nos biens ; tandis que, » d'une voix plaintive & les mains étendues vers le » ciel, le pauvre dit : Seigneur fais-moi part des » biens que tu prodigues au riche ; & ſi de plus in- » fortunés m'en enlevent une partie, je n'implorerai » point ta vengeance, & je conſidérerai ces larcins » de l'œil dont on voit, au temps des ſémailles, les » colombes ſe répandre dans les champs pour y » chercher leur nourriture «.

Au reſte, ſi le mot d'amour-propre, mal entendu, a ſoulevé tant de petits eſprits contre Mr. de la Rochefoucault, quelles diſputes, plus ſérieuſes encore, n'a point occaſionné le mot de *liberté ?* diſputes qu'on eût facilement terminées, ſi tous les hommes, auſſi amis de la vérité que le P. Mallebranche, fuſſent convenus, comme cet habile théologien, dans ſa *prémotion phyſique*, que *la liberté étoit un myſtere. Lorſqu'on me pouſſe ſur cette queſtion*, diſoit-il, *je ſuis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſe former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une ſignification commune. L'homme libre eſt l'homme qui n'eſt ni chargé de fers, ni détenu dans les priſons, ni intimidé, comme l'eſclave, par la crainte des châtiments ; en ce ſens, la liberté de

l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance : je dis, de sa puissance, parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté*, l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre sous les eaux comme la baleine, & de nous faire roi, pape, ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté ? On ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose ; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, &, par conséquent, des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien & du mal ; supposition absolument impossible. En effet, si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions, si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent, toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. Or, tout effet est nécessaire. En ce sens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur par-tout où on l'apperçoit, du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (1) ? Oui, ré-

(1) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'apperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugements : lorsque, faute d'examen,

pondrai-je ; mais *libre* n'eſt alors qu'un ſynonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions : ſelon qu'un homme ſaura plus ou moins de procédure & de juriſprudence, qu'il ſera conduit dans ſes affaires par un avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais, quelque parti qu'il prenne, le deſir de ſon bonheur lui fera toujours choiſir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ſes intérêts, ſes goûts, ſes paſſions, & enfin à ce qu'il regarde comme ſon bonheur.

Comment pourroit-on philoſophiquement expliquer le problême de la liberté ? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous ſommes diſciples des amis, des parents, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos penſées & nos volontés ſoient des effets immédiats, ou des ſuites néceſſaires des impreſſions que nous avons reçues.

On ne peut donc ſe former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté (1) ; il faut la

---

l'on s'eſt expoſé à quelque malheur, inſtruit par l'infortune, l'amour de ſoi doit nous néceſſiter à la ſuſpenſion.

On ſe trompe pareillement ſur le mot *délibération* : nous croyons délibérer lorſque nous avons, par exemple, à choiſir entre deux plaiſirs à peu près égaux & preſque en équilibre ; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à peu près égaux, le plus peſant emporte un des baſſins de la balance.

(1) » La liberté, diſoient les Stoïciens, eſt une chi» mere. Faute de connoître les motifs, de raſſembler les » circonſtances, qui nous déterminent à agir d'une cer-

considérer comme un mystere ; s'écrier avec saint Paul : *O altitudo !* convenir que la théologie seule peut discourir sur une pareille matiere, & qu'un traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un traité des effets sans cause.

On voit quel germe éternel de disputes & de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots. Sans parler du sang versé par les haines & les disputes théologiques, disputes presque toutes fondées sur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les nations ?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On sait ce conte d'un Suisse : on lui avoit consigné une porte des Tuileries, avec défense d'y laisser entrer personne. Un bourgeois s'y présente : *On n'entre point*, lui dit le Suisse. *Aussi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du Pont-Royal.... Ah ! s'il s'agit de sortir*, reprend

---

» taine maniere, nous nous croyons libres. Peut-on pen-
» ser que l'homme ait véritablement le pouvoir de se dé-
» terminer ? Ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs,
» combinés de mille façons différentes, qui le poussent
» & le déterminent ? Sa volonté est-elle une faculté va-
» gue & indépendante, qui agisse sans choix & par ca-
» price ? Elle agit, soit en conséquence d'un jugement,
» d'un acte de l'entendement, qui lui représente que telle
» chose est plus avantageuse à ses intérêts que toute au-
» tre ; soit qu'indépendamment de cet acte, les circons-
» tances où un homme se trouve l'inclinent, la forcent
» à se tourner d'un certain côté, & il se flatte alors qu'il

le Suisse, *Monsieur, vous pouvez passer.* (1) Qui le croiroit ? ce conte est l'histoire du peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent, sous le nom d'*Imperator*, la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains, peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conseils des princes. Parmi les peuples, comme parmi les souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur grossiere. Pour échapper à ce piege, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'en-

---

» s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait pas pu vou» loir se tourner d'un autre ». *Histoire critique de la Philosophie.*

(1) Lorsqu'on voit un chancelier avec sa simarre, sa large perruque & son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même chancelier consommant l'œuvre du mariage; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air soucieux & la gravité importante avec laquelle certains visirs s'asseient au divan pour opiner & conclure comme le Suisse : *Ah ! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet

tendre, se transmettre exactement leurs idées; les disputes, qu'éternise l'abus des mots, se termineroient; & les hommes, dans toutes les sciences, seroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile & si desirable est peut-être impossible. Ce n'est point aux philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues; & le besoin, en ce genre, n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots; ensuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entre eux; chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur; ces erreurs se sont multipliées, & en se multipliant, se sont tellement compliquées, qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine & un travail infini, d'en suivre & d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique: il s'y

---

un fait assez plaisant: c'est la réponse d'un Anglois à un ministre d'état. Rien de plus ridicule, disoit le ministre aux courtisans, que la maniere dont se tient le conseil chez quelques nations Negres. Représentez-vous une chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau: c'est là que, nuds & d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou; & c'est dans cette posture qu'on opine & qu'on délibere sur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas? dit le ministre au seigneur le plus près de lui. C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc, reprit le ministre? *C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.*

gliſſe d'abord quelques erreurs ; ces erreurs ne ſont pas apperçues ; on calcule d'après ſes premiers calculs ; de propoſition en propoſition, l'on arrive à des conſéquences entiérement ridicules. On en ſent l'abſurdité : mais comment retrouver l'endroit où s'eſt gliſſée la premiere erreur ? Pour cet effet, il faudroit refaire & revérifier un grand nombre de calculs : malheureuſement il eſt peu de gens qui puiſſent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, ſur-tout lorſque l'intérêt des hommes puiſſants s'oppoſe à cette vérification.

J'ai montré les vraies cauſes de nos faux jugements ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'eſprit ont leur ſource ou dans les paſſions, ou dans l'ignorance, ſoit de certains faits, ſoit de la vraie ſignification de certains mots. L'erreur n'eſt donc pas eſſentiellement attachée à la nature de l'eſprit humain ; nos faux jugements ſont donc l'effet de cauſes accidentelles, qui ne ſuppoſent point en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir ; l'erreur n'eſt donc qu'un accident ; d'où il ſuit que tous les hommes ont eſſentiellement l'eſprit juſte (1).

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche

(1) On ne peut pas dire que les hommes n'ont pas l'eſprit juſte, en ce ſens qu'ils voyent ce qu'ils ne voyent pas ; mais en ce ſens qu'ils ne voyent pas comme ils devroient voir, s'ils fixoient davantage leur attention, & s'ils s'appliquoient à bien voir les objets avant de prononcer ſur ce qu'ils ſont. Ainſi juger n'eſt que voir ou ſentir qu'un objet n'eſt pas un autre, ou ſentir qu'une choſe n'a pas avec une autre choſe tous les rapports que l'on cherche, ou que l'on ſuppoſe.

maintenant

maintenant d'avancer que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'eſt proprement que *ſentir*.

La concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que l'eſprit peut être conſidéré ou comme la faculté productrice de nos penſées; & l'eſprit, en ce ſens, n'eſt que ſenſibilité & mémoire : ou l'eſprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés; & dans cette ſeconde ſignification, l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage de penſées, & peut ſe ſubdiviſer dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aſpects ſous leſquels ſe préſente l'eſprit conſidéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'eſt que l'eſprit par rapport à la ſociété,

DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

La *ſcience* n'eſt que le ſouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*eſprit*, diſtingué de la *ſcience*, eſt donc une aſſemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'eſprit eſt juſte ; elle eſt même très-inſtructive pour un philoſophe ; mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différents eſprits entre eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, ſi l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public meſureroit-il l'étendue d'eſprit d'un homme ? Qui donneroit au public une liſte exacte des idées de cet homme ? & comment diſtinguer en lui la ſcience & l'eſprit ?

Suppoſons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue : il faudroit que le public, pour ſavoir ſi je mérite réellement à cet égard le titre de ſecond inventeur, sût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu, connoiſſance qu'il ne veut, ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypotheſe im-

possible que le public pût avoir un dénombrement exact, & de la quantité, & de l'espece des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public seroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit: tels sont, en général, tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écolière: *Que de choses dans un menuet!* Il est certain que ce danseur appercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever & d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (1), & que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui sait si l'art de la déclamation ne suppose point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un politique pour former un système de gouvernement? Qui peut assurer, lors-

(1) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractere d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle: *De quel pays êtes-vous*, lui demande Marcel? *Je suis Anglois.... Vous Anglois!* lui replique Marcel: *Vous seriez de cette isle où les citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine! Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

qu'on consulte nos bons romans, que, dans les gestes, la parure & les discours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaisons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque système du monde, & qu'en des genres très-différents, la Le-Couvreur & Ninon l'Enclos n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote & Solon ?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition; mais faire seulement sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

Trop souvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un art, celles que cette même ignorance lui donne : mais supposons qu'on pût, à cet égard, détromper le public; je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à sa maniere de juger. Il ne mesurera jamais son estime pour un art uniquement sur le nombre plus ou moins grand de combinaisons nécessaires pour y réussir; 1°. parce que le dénombrement en est impossible à faire; 2°. parce qu'il ne doit considérer l'esprit que du point de vue sous lequel il est important de le connoître, c'est-à-dire, par rapport à la société. Or, sous cet aspect, je dis que l'esprit n'est qu'un assemblage plus ou moins nombreux, non-seulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéressantes pour le public, & que c'est moins au nombre & à la finesse, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

En effet, si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre; pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands

esprits ? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables, ni comme instructives, & qu'il n'a, par conséquent, nul intérêt de les estimer : or, l'intérêt (1) préside à tous nos jugements. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peseroit-il le mérite des idées des hommes ? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou desagréable qu'il en reçoit : le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour regle de ses jugements.

Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doive être considéré. C'est l'unique maniere d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer sur ce point l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matiere d'esprit ; diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentiments, &, par conséquent, de leurs intérêts.

Il seroit, en effet, bien singulier que l'intérêt gé-

(1) Le vulgaire restreint communement la signification de ce mot *intérêt* au seul amour de l'argent : le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

néral (1) eût mis le prix aux différentes actions des hommes, qu'il leur eût donné les noms de vertueuses, de vicieuses ou de permises, selon qu'elles étoient utiles, nuisibles ou indifférentes au public, & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique dispensateur de l'estime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainsi que les actions, sous trois classes différentes.

Les idées utiles : & prenant cette expression dans le sens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous instruire ou à nous amuser.

Les idées nuisibles : ce sont celles qui font sur nous une impression contraire.

Les idées indifférentes : je veux dire, toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes, ou devenues trop familieres, ne font presque aucune impression sur nous. Or, de pareilles idées n'ont presque point d'existence, & ne peuvent, pour ainsi dire, porter qu'un instant le nom d'indifférentes; leur durée ou leur succession, qui les rend ennuyeuses, les fait bientôt rentrer dans la classe des idées nuisibles.

Pour faire sentir combien cette maniere de considérer l'esprit est féconde en vérités, je ferai successivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes, & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matiere de morale qu'en matiere d'esprit, c'est l'intérêt personnel qui dicte le jugement des particuliers, &

(1) On sent que je parle ici en qualité de politique, & non de théologien.

l'intérêt général qui dicte celui des nations; qu'ainſi c'eſt toujours, de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle reſſemblance de nos manieres de juger, ſoit les actions, ſoit les idées des hommes, je conſidérerai la probité & l'eſprit à différents égards, & relativement, 1°. à un particulier, 2°. à une petite ſociété, 3°. à une nation, 4°. aux différents ſiecles & aux différents pays, 5°. à l'univers entier; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, ſous chacun de ces points de vue, l'intérêt eſt l'unique juge de la probité & de l'eſprit.

CHAPITRE II.

De la Probité par rapport à un particulier.

Ce n'eſt point de la vraie probité, c'eſt-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais ſimplement de la probité conſidérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui ſont utiles: je dis l'habitude, parce que ce n'eſt point une ſeule action honnête, non plus qu'une ſeule idée ingénieuſe, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de ſpirituel. On ſait qu'il n'eſt point d'avare qui ne ſe ſoit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de frippon qui n'ait fait une bonne action, de ſtupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, ſi l'on rapproche certaines actions de ſa vie, ne paroiſſe doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conſéquence dans la conduite des hommes ſuppoſeroit en eux une continuité d'attention dont ils ſont incapables; ils ne different les uns des autres que du plus au moins. L'homme abſolument conſéquent n'exiſte point encore; & c'eſt pourquoi rien de parfait ſur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'eſt donc à l'habitude des actions qui lui ſont utiles, qu'un particulier donne le nom de probité; je dis, des actions, parce qu'on n'eſt point juge des intentions. Comment le ſeroit-on? Une action n'eſt

preſque jamais l'effet d'un ſentiment ; nous ignorons ſouvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme eſtimable & pauvre : il fait, ſans doute, une bonne action ; mais cette action eſt-elle uniquement l'effet du deſir de faire un heureux ? La pitié, l'eſpoir de la reconnoiſſance, la vanité même ; tous ces divers motifs ſéparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à ſon inſu, l'avoir déterminé à cette action louable ? Or, ſi le plus ſouvent l'on ignore ſoi-même les motifs de ſon bienfait, comment le public les appercevroit-il ? Ce n'eſt donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger eſt encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt degrés de paſſion pour la vertu, mais il aime ; il a trente degrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un aſſaſſin : dans cette hypotheſe, il eſt certain que cet homme eſt plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de paſſion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ſes actions, eſt quelquefois le moins paſſionné pour la vertu.

Auſſi tout philoſophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. On n'a que trop ſouvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui, dans toutes les ſituations poſſibles, répond de ſa vertu, eſt un impoſteur, ou un imbécile dont il faut également ſe défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce

mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire & de l'estime inspirent pour la justice & la vertu le même amour que les hommes ont communement pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux, sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, & qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien-être (1), ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnellement utiles. Un juge absout un coupable, un ministre éleve aux honneurs

(1) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'est*, dit Hobbes, *dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste; & dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible: Hobbes le sentoit; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort; ses coups blessent; on le traite de brutal.

un sujet indigne ; l'un & l'autre sont toujours justes, au dire de leurs protégés : mais que le juge punisse, que le ministre refuse, ils seront toujours injustes aux yeux du criminel & du disgracié.

Si les moines, chargés, sous la premiere race, d'écrire la vie de nos rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs ; s'ils ne désignerent les autres regnes que par ces ces mots : NIHIL FECIT ; & s'ils ont donné le nom de *Rois fainéants* à des princes très-estimables, c'est qu'un moine est un homme, & que tout homme ne prend, dans ses jugements, conseil que de son intérêt.

Les chrétiens, qui donnoient, avec justice, le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient sur eux les païens, ne donnerent-ils pas le nom de zele aux cruautés qu'ils exercerent, à leur tour, sur ces mêmes païens ? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile, ni d'action utile au public qui ne soit blâmée de quelque société particuliere à qui cette même action est nuisible.

Quel homme, en effet, s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il sonde, avec une attention scrupuleuse, tous les replis de son ame, ne s'appercevra pas que c'est uniquement à la maniere différente dont l'intérêt personnel se modifie, que l'on doit ses vices & ses vertus (1) ? que tous les hommes sont mus

(1) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, & qui, pour s'ar-

par la même force ? que tous tendent également à leur bonheur ? que c'eſt la diverſité des paſſions & des goûts, dont les uns ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices ? Sans mépriſer le vicieux, il faut le plaindre, ſe féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces paſſions, qui nous euſſent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à ſon intérêt; & de-là l'injuſtice de tous nos jugements, & ces noms de juſte & d'injuſte prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au déſavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers phyſique eſt ſoumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'eſt pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt eſt ſur la terre, le puiſſant en-

racher à ce ſpectacle, eſt, pour ainſi dire, forcé de ſecourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, eſt celui pour qui le ſpectacle de la miſere d'autrui eſt un ſpectacle agréable : c'eſt pour prolonger ſes plaiſirs qu'il refuſe tout ſecours aux malheureux. Or, ces deux hommes, ſi différents, tendent cependant tous deux à leur plaiſir, & ſont mus par le même reſſort. Mais, dira-t-on, ſi l'on fait tout pour ſoi, l'on ne doit donc point de reconnoiſſance à ſes bienfaiteurs ? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'eſt-il pas en droit d'en exiger ; autrement ce ſeroit un contract & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains*, dit Tacite, *ſont & reçoivent des préſents, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoiſſance.* C'eſt en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impoſe, avec raiſon, aux obligés le devoir de la reconnoiſſance.

chanteur, qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la pulpe des herbes ? » Fuyons, disent-ils, cet animal vorace & » cruel, ce monstre, dont la gueule engloutit à la » fois, & nous, & nos cités. Que ne prend-il » exemple sur le lion & le tigre ? ces animaux bien» faisants ne détruisent point nos habitations ; ils ne » se repaissent point de notre sang ; justes vengeurs « du crime, ils punissent sur le mouton les cruautés » que le mouton exerce sur nous «. C'est ainsi que des intérêts différents métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel ; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique : que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomene nouveau & différent à chacun de ses habitants.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur du mérite des actions des hommes ; & qu'ainsi la probité, par rapport à un particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.

CHAPITRE III.

De l'Esprit, par rapport à un particulier.

Transportons maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions; l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseau, le botaniste & le médecin, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfevre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts (1). Une femme tendre fera plus de cas d'un

(1) Pour se moquer d'une grande parleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveilles; mais, pressée de s'en faire admirer,

roman que d'un livre de métaphyſique : un homme tel que Charles XII préférera l'hiſtoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'eſprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer ſon argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de paſſions, pour eſtimer les idées d'autrui, il faut être intéreſſé à les eſtimer ; ſur quoi j'obſerverai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux ſortes d'intérêt.

Il eſt des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur ſentiment ſans opiniâtreté, conſervent leur eſprit dans cet état de ſuſpenſion qui y laiſſe une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, ſont quelques eſprits philoſophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer ; ces deux ſortes d'hommes eſtimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuſes, & propres à ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il eſt d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends preſque tous, qui ſont animés d'une vanité moins noble ; ceux-là ne peuvent eſtimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (1),

---

elle ſe met à parler, lui fait cent queſtions différentes ; ſans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La viſite faite : *Etes-vous*, lui dit-on, *contente de votre préſenté ? Qu'il eſt charmant !* répondit-elle, *qu'il a d'eſprit !* A cette exclamation, chacun éclata de rire : ce grand eſprit, c'étoit un muet.

(1) Tous ceux dont l'eſprit eſt borné, décrient ſans

& propres à juſtifier la haute opinion qu'ils ont tous de la juſteſſe de leur eſprit. C'eſt ſur cette analogie d'idées que ſont fondés leur haine ou leur amour. De-là cet inſtinct ſûr & prompt qu'ont preſque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (1) : de-là cet attrait puiſſant que les gens d'eſprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force, pour ainſi dire, à ſe rechercher, malgré le danger que met ſouvent dans leur commerce le deſir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette maniere ſûre de juger du caractere & de l'eſprit d'un homme par le choix de ſes livres & de ſes amis ; un ſot, en effet, n'a jamais que de ſots amis : toute liaiſon d'amitié, lorſqu'elle n'eſt pas fondée ſur un intérêt de bienſéance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou ſur quelque autre motif

ceſſe ceux qui joignent la ſolidité à l'étendue d'eſprit. Ils les accuſent de trop raffiner, & de penſer en tout d'une maniere trop abſtraite. » Nous n'accorderons jamais, dit » M. Hume, qu'une choſe eſt juſte, lorſqu'elle paſſe no- » tre foible conception. La différence, ajoute cet illuſtre » philoſophe, de l'homme commun à l'homme de génie » ſe remarque principalement dans le plus ou le moins de » profondeur des principes ſur leſquels ils fondent leurs » idées : avec la plupart des hommes tout jugement eſt » particulier ; ils ne portent point leurs vues juſques aux » propoſitions univerſelles ; toute idée générale eſt obſ- » cure pour eux «.

(1) Les ſots, s'ils en avoient la puiſſance, banniroient volontiers les gens d'eſprit de leur ſociété, & répéteroient, d'après les Ephéſiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

pareil,

pareil, suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentiments entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente (1); voilà pourquoi les Auguste, les Mécene, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familiérement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe, dont la trivialité atteste la vérité; *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être considérée comme la force attractive & répulsive, qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (2). Qu'on transporte à Constantinople un philosophe, qui, n'étant point éclairé par les lumieres de la révélation, ne peut

(1) A la cour, les Grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(2) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourments pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous, & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le magistrat à sévir contre l'écrivain, qui, donnant à la musique Italienne la préférence sur la musique Françoise, étoit d'un avis différent du leur? Si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de religion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes, ni les mêmes moyens d'être cruels. Ce n'est qu'à l'impuissance qu'on est, en général, redevable de sa modération. L'homme humain & modéré est un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la sienne, c'est, dit-il, un homme qui sur ces matieres a d'autres opinions que moi; pourquoi le persécuterois-je? L'évangile n'a nulle part

suivre que les lumieres de la raison; que ce philosophe nie la mission de Mahomet, les visions & les prétendus miracles de ce prophête; qui doute que ceux qu'on appelle les bons Musulmans, n'aient de l'éloignement pour ce philosophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme? En vain diroit-il que, dans une pareille religion, il est absurde de croire aux miracles dont on n'est pas soi-même le témoin; & que s'il y a toujours plus à parier pour un mensonge que pour un miracle (1), les croire trop facilement, c'est moins croire en Dieu qu'aux imposteurs: en vain représenteroit-il que, si Dieu eût voulu annoncer la mission de Mahomet, il n'eût

---

ordonné qu'on employât les tortures & les prisons à la conversion des hommes. La vraie religion n'a jamais dressé d'échafauds; ce sont quelquefois ses ministres, qui, pour venger leur orgueil, blessé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la stupide crédulité des peuples & des princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres Egyptiens font de la reine Nephté, dans Séthos: *Loin d'exciter l'animosité, la vexation, la persécution par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a*, disent-ils, *tiré de la religion que des maximes de douceur; elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les dieux.*

(1) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne seroit-il pas suspect? *Il faut*, dit M. de Fontenelle, *être si fort en garde contre soi-même pour raconter un fait précisément comme on l'a vu, c'est-à-dire, sans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'est jamais surpris en mensonge, est, à coup sûr, un menteur.*

point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raiſon la moins exercée. Il eût fait des miracles viſibles à tous les yeux ; comme de détacher, à la voix du prophête, les aſtres du firmament ; de bouleverſer les élémens, &c. Quelque raiſon que ce philoſophe apportât de ſon incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de ſage & d'honnête, auprès de ces bons Muſulmans, qu'en devenant aſſez imbécille pour croire des choſes abſurdes, ou aſſez faux pour feindre de les croire. Tant il eſt vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Auſſi ne perſuade-t-on jamais les ſots qu'avec des ſottiſes.

Si le Sauvage du Canada nous préfere aux autres peuples de l'Europe, c'eſt que nous nous prêtons davantage à ſes mœurs, à ſon genre de vie ; c'eſt à cette complaiſance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorſqu'il dit : *C'eſt un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'eſt toujours ſoi qu'on eſtime dans les autres ; & c'eſt la raiſon pour laquelle les César, les Alexandre, & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes ſous leurs ordres. Un prince eſt habile, il prend en main le ſceptre ; à peine eſt-il monté ſur le trône, que toutes les places ſe trouvent remplies par des hommes ſupérieurs : le prince ne les a point formés ; il ſemble même les avoir pris au haſard ; mais, forcé de n'eſtimer & de n'élever aux premiers poſtes que des hommes dont l'eſprit ſoit analogue au ſien, il eſt, par cette raiſon, toujours néceſſité aux bons choix. Un prince, au contraire, eſt peu éclairé :

contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables princes qui souvent a fait substituer les plus grandes places de sots en sots durant plusieurs siecles. Aussi les peuples, qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent-ils que sur le talent des hommes qu'il emploie & sur l'estime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque stupide*, disoit la reine Christine, *toute sa cour ou l'est, ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On sait ce mot d'un cardinal; après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du saint pere, & lui dit: *Vous voilà élu pape; voici la derniere fois que vous entendrez la vérité: séduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtisans, sans doute, sont doués de l'esprit & du courage nécessaires pour tenir un pareil discours; mais la plupart d'entre eux, semblables à ces peuples, qui tour-à-tour adorent & fouettent leur idole, sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis. La vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé d'un intérêt de cette espece, n'estime & même ne sent que les idées analogues aux siennes: aussi la baguette, propre à découvrir un mérite naissant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement

tourner qu'entre les mains des gens d'esprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui se connoisse en diamants bruts, & que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Curchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangere à notre maniere de voir & de sentir, nous semble toujours ridicule. Le même projet, qui, vaste & grand, paroîtra cependant d'une exécution facile au grand ministre, sera traité par un ministre ordinaire, de fou, d'insensé; & ce projet, pour me servir de la phrase usitée parmi les sots, sera renvoyé *à la république de Platon.* Voilà la raison pour laquelle, en certains pays, où les esprits, énervés par la superstition, sont paresseux & peu capables de grandes entreprises, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorsqu'on dit de lui : *C'est un homme qui veut réformer l'état.* Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement de ces pays, &, par conséquent, la nécessité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber sur les moqueurs. Il en est de ces peuples comme de ces plaisants subalternes (1), qui croient déshonorer un homme

(1) Les bourgeois opulents ajoutent, en dérision, qu'on voit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : *C'est*, répond le poëte Saadi, *parce que l'homme d'esprit fait le prix des richesses, & que le riche ignore le prix des lumieres.* D'ailleurs, comment la richesse estimeroit-elle la science ? Le savant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans son enfance; mais l'ignorant ne peut apprécier le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

lorſqu'ils diſent de lui, d'un ton ſottement malin : *C'eſt un Romain, c'eſt un eſprit.* Raillerie, qui, rappellée à ſon ſens précis, apprend ſeulement que cet homme ne leur reſſemble point, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt ni ſot, ni frippon. Combien un eſprit attentif n'entend-il pas, dans les converſations, de ces aveux imbécilles & de ces phraſes abſurdes, qui, réduites à leur ſignification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient ? Auſſi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'eſtime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne ſignifie rien, ſinon que cet homme penſe ou ne penſe pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'eſtimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour conſtater cette vérité, il faut l'appuyer ſur des preuves de pur raiſonnement.

CHAPITRE IV.

De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres.

Deux cauſes, également puiſſantes, nous y déterminent ; l'une eſt la vanité, & l'autre eſt la pareſſe. Je dis, la vanité, parce que le deſir de l'eſtime eſt commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre, au plaiſir d'être admiré, le mérite de mépriſer l'admiration ; mais ce mépris n'eſt pas vrai, & jamais l'admirateur n'eſt ſtupide aux yeux de l'admiré : or, ſi tous les hommes ſont avides d'eſtime, chacun d'eux, inſtruit par l'expérience que ces idées ne paroîtront eſtimables ou mépriſables aux autres, qu'autant qu'elles ſeront conformes ou contraires à leurs opinions ; il s'enſuit qu'inſpiré par ſa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'eſtimer dans les autres une conformité d'idées qui l'aſſure de leur eſtime, & de haïr en eux une oppoſition d'idées, garant ſûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de haine.

Mais, dans la ſuppoſition même qu'un homme fît à l'amour de la vérité le ſacrifice de ſa vanité, ſi cet homme n'eſt point animé du deſir le plus vif de s'inſtruire, je dis que ſa pareſſe ne lui permet d'avoir, pour des opinions étrangeres aux ſiennes, qu'une eſtime ſur parole. Pour expliquer ce que j'entends par *eſtime ſur parole*, je diſtinguerai deux ſortes d'eſtime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du reſpect qu'on a pour l'opinion publique (1), ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines perſonnes, & que je nomme *eſtime ſur parole*. Telle eſt celle que certaines gens conçoivent pour des romans très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns de nos écrivains célebres. Telle eſt encore l'admiration qu'on a pour les Deſcartes & les Newton; admiration qui, dans la plupart des hommes, eſt d'autant plus enthouſiaſte qu'elle eſt moins éclairée; ſoit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs reſpectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination; ſoit qu'en s'établiſſant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'aſſocier aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette ſorte d'eſtime, dont notre igorance nous force à faire ſouvent uſage, eſt, par-là même, la plus commune. Rien de ſi rare que de juger d'après ſoi.

L'autre eſpece d'eſtime eſt celle qui, indépendante

(1) Mr. de La Fontaine n'avoit que de cette eſpece d'eſtime pour la philoſophie de Platon. Mr. de Fontenelle rapporte à ce ſujet qu'un jour La Fontaine lui dit : *Avouez que ce Platon étoit un grand philoſophe..... Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes*, lui répondit Fontenelle ? *Oh ! non, il eſt d'une obſcurité impénétrable..... Ne trouvez-vous pas qu'il ſe contredit ? Oh ! vraiment*, reprit La Fontaine, *ce n'eſt qu'un ſophiſte*. Puis, tout-à-coup, oubliant les aveux qu'il venoit de faire : *Platon*, reprit-il, *place ſi bien ſes perſonnages ! Socrate étoit ſur le Pyrée, lorſqu'Alcibiade, la tête couronnée de fleurs.... Oh ! ce Platon étoit un grand philoſophe*.

de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impreſſion que font ſur nous certaines idées, & que, par cette raiſon, j'appelle *eſtime ſentie*, la ſeule véritable, & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la pareſſe ne nous permet d'accorder cette ſorte d'eſtime qu'aux idées analogues aux nôtres, il ſuffit de remarquer que c'eſt, comme le prouve ſenſiblement la géométrie, par l'analogie & les rapports ſecrets que les idées, déjà connues, ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoiſſance de ces dernieres, & que c'eſt en ſuivant la progreſſion de ces analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une ſcience. D'où il ſuit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, ſeroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'idées qui n'aient néceſſairement entre elles quelque rapport, ſans lequel elles ſeroient univerſellement inconnues. Oui; mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné: lorſqu'il eſt immédiat, le foible deſir que chacun a de s'inſtruire, le rend capable de l'attention que ſuppoſe l'intelligence de pareilles idées; mais, s'il eſt éloigné, comme il l'eſt preſque toujours, lorſqu'il s'agit de ces opinions qui ſont le réſultat d'un grand nombre d'idées & de ſentiments différents, il eſt évident qu'à moins qu'on ne ſoit animé d'un deſir vif de s'inſtruire, & qu'on ne ſe trouve dans une ſituation propre à ſatisfaire ce deſir, la pareſſe ne nous permettra jamais de concevoir, ni, par conſéquent, d'avoir d'*eſtime ſentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Un jeune homme qui s'agite en tous ſens pour s'élever à la gloire, eſt ſaiſi d'enthouſiaſme au bruit du nom des gens célebres en tout genre. A-t-il une

fois fixé l'objet de ſes études & de ſon ambition, il n'a plus d'eſtime ſentie que pour ſes modeles, & n'accorde qu'une eſtime ſur parole à ceux qui ſuivent une carriere différente de la ſienne. L'eſprit eſt une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

Peu d'hommes ont le loiſir de s'inſtruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé: occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine ſphere d'idées; auſſi préfere-t-il la bibliotheque bleue aux écrits de Saint-Réal, de la Rochefoucault, & du cardinal de Retz.

Auſſi dans ces jours de réjouiſſances publiques où le ſpectacle s'ouvre *gratis*, les comédiens, ayant alors d'autres ſpectateurs à amuſer, donneront plutôt *Dom Japhet* & *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* & le *Miſanthrope*. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes claſſes d'hommes. Les gens du monde ſont diſtraits par mille affaires & mille plaiſirs; les ouvrages philoſophiques ont auſſi peu d'analogie avec leur eſprit, que le *Miſanthrope* avec l'eſprit du peuple. Auſſi préféreront-ils en général la lecture d'un roman à celle de Locke. C'eſt par ce même principe des analogies qu'on explique comment les ſavants & même les gens d'eſprit ont donné à des auteurs moins eſtimés la préférence ſur ceux qui le ſont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poëte? Pourquoi Heinſius (1) & Corneille faiſoient-ils plus de cas de

(1) » Lucain, diſoit Heinſius, eſt, à l'égard des autres » poëtes, ce qu'un cheval ſuperbe & henniſſant fièrement, » eſt à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble » décele le goût qu'ils ont pour la ſervitude «.

Lucain que de Virgile ? Par quelle raiſon Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron ? Pourquoi Scaliger (1) regardoit-il Homere & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvénal ? C'eſt que l'eſtime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ſes idées ont avec celles de ſon lecteur.

Que, dans un ouvrage manuſcrit, & ſur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge ſéparément dix hommes d'eſprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux ſoulignera des endroits différents ; & que ſi l'on confronte enſuite les endroits approuvés avec l'eſprit & le caractere de chaque approbateur, on ſentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à ſa maniere de voir & de ſentir, & que l'eſprit eſt, ſi j'oſe le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

Si le ſavant abbé de Longuerue, comme il le diſoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Auguſtin, ſinon que le cheval de Troye étoit une machine de guerre ; & ſi, dans le roman de Cléopatre, un avocat célebre ne voyoit rien d'intéreſſant que les nullités du mariage d'Eliſe avec Artaban ; il faut avouer que la ſeule différence qui ſe trouve à cet égard, entre les ſavants ou les gens d'eſprit, & les hommes ordinaires, c'eſt que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur ſphere d'analogies eſt beaucoup plus étendue. S'agit-

(1) Scaliger cite comme déteſtable la dix-ſeptieme ode du quatrieme livre d'Horace, que Heinſius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

il d'un genre d'esprit très-différent du sien ? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idées analogues aux siennes. Que l'on rassemble un Newton, un Quinault, un Machiavel; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette espece d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, essayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinault comme un rimailleur insupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanachs; tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal; & tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se seront procuré.

Or, si les hommes supérieurs, entiérement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur; tout auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit; voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont

d'estime sentie que pour cette espece d'idées ; & de-là cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même ; opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée ? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, &, par conséquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre (1). La duchesse de la Ferté disoit un jour à Madame de Staal : *Il faut l'avouer, ma chere amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raison* (2).

(1) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions ; qu'il voudroit imposer silence à l'homme, & supprimer l'ouvrage. C'est un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné sur eux aux hérétiques. Si dans un procès, disent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour soutenir son droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injustice de sa cause ?

(2) Voyez les *Mémoires de Madame de Staal.*

Ecoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, l'hérétique : lorsque dans l'assemblée du peuple ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la duchesse de la Ferté : *Peuples, je vous l'assure, moi seul j'ai toujours raison?* Chacun se croit donc un esprit supérieur, & les sots ne sont pas ceux qui s'en croient le moins (1) : c'est ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naissance, des dignités & de l'esprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandise, à l'exception du dernier qui se retire sans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu est d'une belle ame : cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une *estime sur parole*; ils ne font que donner à l'opinion pu-

(1) Quelle présomption, disent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'esprit! Quelle supériorité ne se croient-ils pas sur les autres hommes? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui se vanteroit d'être le plus vite des cerfs, seroit sans doute un orgueilleux; mais, sans blesser la modestie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue; vous n'avez ni lu, ni médité : comment pourriez-vous avoir autant d'esprit qu'un homme qui s'est donné beaucoup de peine pour acquérir des connoissances? Vous l'accusez de présomption; & c'est vous, qui, sans étude & sans réflexion, voulez marcher son égal. A votre avis, qui des deux est présomptueux?

blique la préférence sur la leur, & convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables (1).

Un homme du monde conviendra, sans peine, qu'il est en géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la poésie il le cede aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire : mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoîtra plus de supérieurs en ce même genre, & que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer, soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les sciences, soit par la variété de ses connoissances, le bon sens, l'usage du monde, ou par quelque autre avantage pareil; que

(1) En poésie, Fontenelle seroit, sans peine, convenu de la supériorité du génie de Corneille sur le sien; mais il ne l'auroit pas sentie. Je suppose, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poésie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection : il est certain qu'il n'auroit, en ce genre, proposé d'autres regles fines que celles qu'il avoit lui-même aussi bien observées que Corneille; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand poëte que qui que ce fût; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faisoit, par conséquent, que sacrifier son sentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de l'espece d'estime que j'appelle *sentie*; mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce sentiment n'en existe pas moins en eux.

tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit (1).

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la magistrature, puisse se croire autant d'esprit que Corneille ? Il est vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra personne, à cet égard, dans sa confidence : cependant, lorsque, par un examen scrupuleux, l'on a découvert de combien de sentiments d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même & aux autres la profonde estime qu'on a pour son esprit, on sent que le silence de l'orgueil n'en prouve pas moins l'absence. Supposons, pour suivre l'exemple ci-dessus rapporté, qu'au sortir de la comédie le hasard rassemble trois praticiens ; qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde : cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est, à la vérité, un grand homme, mais dans un genre frivole ; il est certain, si l'on en juge par le mépris

(1) On se loue de tout : les uns vantent leur stupidité sous le nom de bons sens ; d'autres louent leur beauté ; quelques-uns, enorgueillis de leurs richesses, mettent ces dons du hasard sur le compte de leur esprit & de leur prudence ; la femme qui compte le soir avec son cuisinier, se croit aussi estimable qu'un savant. Il n'est pas jusqu'à l'imprimeur d'*in-folio* qui ne méprise l'imprimeur des *romans*, & qui ne se croie aussi supérieur au dernier que l'*in-folio* l'est en masse à la *brochure*.

que

que certaines gens affectent pour la poéfie, que les deux autres praticiens pourroient ſe ranger à l'avis du premier : puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poéfie : L'art de la procédure, diroit un autre, a bien ſes ruſes, ſes fineſſes & ſes combinaiſons, comme tout autre art : Vraiment, répondroit le troiſieme, il n'eſt point d'art plus difficile. Or, dans l'hypotheſe très-admiſſible, que, dans cet art ſi difficile, chacun de ces praticiens ſe crût le plus habile, ſans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le réſultat de cette converſation ſeroit que chacun d'eux ſe croiroit autant d'eſprit que Corneille. Nous ſommes par la vanité, & ſur-tout par l'ignorance, tellement néceſſités à nous eſtimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art eſt celui que chaque artiſte regarde comme le premier après lui (1). Du temps de Thémiſtocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du ſiecle préſent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets

(1) Aucun art, aucun talent ne mérite la préférence ſur un autre, qu'autant qu'il eſt réellement plus utile, ſoit pour amuſer, ſoit pour inſtruire. Les comparaiſons qu'on en fait dans le monde, & les éloges excluſifs qu'on leur prodigue, ne déterminent jamais la préférence qu'on voudroit leur faire obtenir ; attendu que ceux avec qui l'on en parle, & l'on en diſpute, ſont toujours intérieurement bien décidés à n'accorder cette préférence qu'à l'art ou au talent qui flatte le plus l'intérêt de ſon penchant ou de ſa vanité. Et cet intérêt ne peut être le même dans tous les hommes.

pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la premiere part, adjugea la seconde à Thémistocle; & le peuple crut alors devoir décerner la premiere récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement de soi la plus haute idée; & qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image & sa ressemblance.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport à un particulier, c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce particulier, soit comme instructives, soit comme agréables: d'où il suit que l'intérêt personnel, comme je m'étois proposé de le montrer, est, en ce genre, le seul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la Probité, par rapport à une société particulière.

Sous ce point de vue, je dis que la probité n'eſt que l'habitude plus ou moins grande des actions particuliérement utiles à cette petite ſociété. Ce n'eſt pas que certaines ſociétés vertueuſes ne paroiſſent ſouvent ſe dépouiller de leur propre intérêt pour porter ſur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt public; mais elles ne ſont alors que ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, &, par conſéquent, qu'obéir, comme toute autre ſociété, à la loi de l'intérêt perſonnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuſes? Il lui eſt auſſi impoſſible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (1).

(1) Les déclamations continuelles des moraliſtes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoiſſance qu'ils en ont. Les hommes ne ſont point méchants, mais ſoumis à leurs intérêts. Les cris des moraliſtes ne changeront certainement pas ce reſſort de l'univers moral. Ce n'eſt donc point de la méchanceté des hommes dont il faut ſe plaindre, mais de l'ignorance des légiſlateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en oppoſition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'eſt que leur légiſlation & leur genre de vie leur inſpiroient plus de probité.

Brutus ne sacrifia son fils au salut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit sur lui moins de puissance que l'amour de la patrie; il ne fit alors que céder à sa plus forte passion : c'est elle qui, l'éclairant sur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide si généreux, si propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique ressource qui pût sauver Rome, & l'empêcher de retomber sous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonstances critiques où Rome se trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action servît de fondement à la vaste puissance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais comme il est peu de Brutus & de sociétés composées de pareils hommes, c'est dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des sociétés, l'intérêt particulier est l'unique distributeur de l'estime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux sur un homme qui sacrifie tous ses biens pour sauver de la rigueur des loix un parent, assassin : cet homme passera certainement, dans sa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il soit réellement très-injuste. Je dis très-injuste, parce que, si l'espoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, si la certitude du supplice est absolument nécessaire pour y entretenir l'ordre, il est évident qu'une grace accordée à un criminel est, envers le public, une injustice dont se rend complice celui qui sollicite une pareille grace (1).

(1) *Je ne suis coupable*, disoit Chilon mourant, [illegible]

Qu'un miniſtre, ſourd aux ſollicitations de ſes parents & de ſes amis, croie ne devoir élever aux premieres places que des hommes du premier mérite; ce miniſtre ſi juſte paſſera certainement, dans ſa ſociété, pour un homme inutile, ſans amitié, peut-être même ſans honnêteté. Il faut le dire à la honte du ſiecle; ce n'eſt preſque jamais qu'à des injuſtices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaiſant, que lui prodigue la ſociété dans laquelle il vit (1).

---

d'un ſeul crime: c'eſt d'avoir, pendant ma magiſtrature, ſauvé de la rigueur des loix un criminel, mon meilleur ami.

Je citerai encore, à ce ſujet, un fait rapporté dans le Guliſtan. Un Arabe va ſe plaindre au ſultan des violences que deux inconnus exerçoient dans ſa maiſon. Le ſultan s'y tranſporte, fait éteindre les lumieres, ſaiſir les criminels, envelopper leur tête d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le ſultan fait rallumer les flambeaux, conſidere les corps des criminels, leve les mains, & rend grace à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit ſon viſir, *avez-vous donc reçue du Ciel?... Viſir*, répond le ſultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences; c'eſt pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le viſage de ces malheureux: j'ai craint que la tendreſſe paternelle ne me fît manquer à la juſtice que je dois à mes ſujets. Juges ſi je dois remercier le Ciel, maintenant que je me trouve juſte, ſans être parricide.*

(1) Le jour où Cléon l'Athénien eût part à l'adminiſtration publique, il aſſembla ſes amis, & leur dit qu'il renonçoit à leur amitié; parce qu'elle pouvoit être pour lui une occaſion de manquer à ſon devoir, & de commettre des injuſtices.

Que, par ſes intrigues, un pere obtienne l'emploi de général pour un fils incapable de commander; ce pere ſera cité, dans ſa famille, comme un homme honnête & bienfaiſant: cependant, quoi de plus abominable que d'expoſer une nation, ou du moins pluſieurs de ſes provinces, aux ravages qui ſuivent une défaite, uniquement pour ſatisfaire l'ambition d'une famille?

Quoi de plus puniſſable que des ſollicitations, contre leſquelles il eſt impoſſible qu'un ſouverain ſoit toujours en garde? De pareilles ſollicitations, qui n'ont que trop ſouvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, ſont des ſources intariſſables de calamités; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut ſouſtraire les peuples qu'en briſant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les citoyens enfants de l'état. C'eſt l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autoriſe une apparence de vertu, d'empêcher la ſubdiviſion d'un peuple en une infinité de familles ou de petites ſociétés, dont les intérêts, preſque toujours oppoſés à l'intérêt public éteindroient, à la fin, dans les ames toute eſpece d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve ſuffiſamment que, devant le tribunal d'une petite ſociété, l'intérêt eſt le ſeul juge du mérite des actions des hommes: auſſi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, ſi je ne m'étois propoſé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je ſens qu'un homme honnête, effrayé de l'aſcendant que doit néceſſairement avoir ſur lui l'opinion des ſociétés dans leſquelles il vit, peut craindre, avec raiſon, d'être, à ſon inſu, ſouvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matiere, ſans indiquer les moyens d'échapper aux ſéductions, & d'éviter les pieges que l'intérêt des ſociétés particulieres tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans leſquels il ne l'a que trop ſouvent ſurpriſe.

CHAPITRE VI.

Des moyens de s'aſſurer de la Vertu.

Un homme eſt juſte, lorſque toutes ſes actions tendent au bien public. Ce n'eſt point aſſez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner; il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'eſt donc uniquement de la juſtice (1) ou de l'injuſtice de ſes choix que dépend ſa vertu. Si, lorſqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foibleſſe, par ſollicitation ou par pareſſe, à un homme médiocre, la préférence ſur un homme ſupérieur; il doit ſe regarder comme injuſte, quelques éloges d'ailleurs que donne à la probité la ſociété dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'eſt uniquement l'intérêt public qu'il faut conſulter & croire, & non les hommes

(1) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la juſtice.

qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion.

Dans les cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté, & de sottise à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle ?

Elle y est dangereuse ; & les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des princes humains & bons, tels que les Louis XII, les Henri IV. Les comédiens avoient joué le premier sur le théatre ; les courtisans exhortoient le prince à les punir : *Non*, dit-il, *ils me rendent justice ; ils me croient digne d'entendre la vérité :* exemple de modération imité depuis par Mr. le duc d'Orléans regent. Ce prince forcé de mettre quelques impositions sur la province de Languedoc, & fatigué des remontrances d'un député des états de cette province, lui répondit avec vivacité : *Et quelles sont vos forces pour vous opposer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ?.... Obéir & haïr*, repliqua le député. Réponse noble, qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit presque aussi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtresse ; un gentilhomme la lui avoit enlevée ; le prince étoit piqué, & ses favoris l'excitoient à la vengeance : *Punissez*, disoient-ils, *un insolent... Je sais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'est facile ; un mot suffit pour me défaire d'un rival, & c'est ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération est trop rare ; la vérité est ordinairement trop mal acueillie des princes &

des grands, pour séjourner long-temps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la bassesse & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses, &, par conséquent, plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui ? Non que je prenne ici le parti des libelles : mais enfin une flatterie peut, à son insu, détourner un bon prince du chemin de la vertu ; lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (1). Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux sociétés particulieres de la cour. Ce n'est, peut-être, qu'en vivant loin de ces sociétés qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que, dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure, sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique (2), sans avoir une connois-

(1) » Ce n'est point, dit le poëte Saadi, la voix timide » des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les » plaintes des malheureux ; il faut que le cri du peuple » puisse directement percer jusqu'au trône «.

(2) Conséquemment à ce principe, Mr. de Fontenelle a défini le mensonge : *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme sort du lit d'une femme, il en rencontre le mari : *D'où venez-vous ?* lui dit celui-ci. Que lui répondre ? Lui doit-on

ſance profonde des véritables intérêts de ce public, par conſéquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'eſt jamais le partage de la ſtupidité; une probité ſans lumieres n'eſt, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard; 1°. parce qu'il n'eſt point juge des intentions; 2°. parce qu'il ne prend, dans ſes jugements, conſeil que de ſon intérêt.

S'il ſouſtrait à la mort celui qui, par malheur, tue ſon ami à la chaſſe, ce n'eſt pas ſeulement à l'innocence de ſes intentions qu'il fait grace, puiſque la loi condamne au ſupplice la ſentinelle qui s'eſt involontairement laiſſé ſurprendre au ſommeil. Le public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen; il ne punit, dans le ſecond, que pour prévenir les ſurpriſes & les malheurs auxquels l'expoſeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la nobleſſe de l'ame les lumieres de l'eſprit. Quiconque raſ-

---

alors la vérité? *Non*, dit Mr. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'eſt utile à perſonne.* Or, la vérité elle-même eſt ſoumiſe au principe de l'utilité publique. Elle doit préſider à la compoſition de l'hiſtoire, à l'étude des ſciences & des arts; elle doit ſe préſenter aux grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuiſibles au public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuiſent qu'à l'homme même. C'eſt l'affliger ſans utilité; ſous prétexte d'être vrai, c'eſt être méchant & brutal; c'eſt moins aimer la vérité, que ſe glorifier dans l'humiliation d'autrui.

ſemble en ſoi ces différens dons de la nature, ſe conduit toujours ſur la bouſſole de l'utilité publique. Cette utilité eſt le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les législations. Elle doit inſpirer le législateur, forcer les peuples à ſe ſoumettre à ſes loix ; c'eſt enfin à ce principe qu'il faut ſacrifier tous nos ſentiments, juſqu'au ſentiment même de l'humanité.

L'humanité publique eſt quelquefois impitoyable envers les particuliers (1). Lorſqu'un vaiſſeau eſt ſurpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuſe, commandé de tirer au ſort la victime infortunée qui doit ſervir de pâture à ſes compagnons, on l'égorge ſans remords : ce vaiſſeau eſt l'emblême de chaque nation ; tout devient légitime & même vertueux pour le ſalut public.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt qu'en fait de probité, ce n'eſt point des ſociétés où l'on vit dont il faut prendre conſeil ; mais uniquement de l'intérêt public : qui le conſulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions où immédiatement

(1) C'eſt ce principe qui, chez les Arabes, a conſacré l'exemple de ſévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Baſra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des aſſaſſins qui l'infeſtoient, il ſe vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il eſt conduit devant le tribunal du gouverneur ; il eſſaie de le fléchir par ſes larmes : *Malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuſte, en puniſſant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer ; mais le ſalut de Baſra dépend de ta mort : je pleure & te condamne.*

utiles au public, ou avantageuſes aux particuliers, ſans être nuiſibles à l'état. Or, de pareilles actions lui ſont toujours utiles.

L'homme qui ſecourt le mérite malheureux, donne, ſans contredit, un exemple de bienfaiſance conforme à l'intérêt général; il acquitte la taxe que la probité impoſe à la richeſſe.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les tréſors de la vertueuſe opulence.

Qui ſe conduit par ce principe, peut ſe rendre à lui-même un témoignage avantageux de ſa probité, peut ſe prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne ſuffit pas d'être vertueux; il faut, de plus, ſe trouver, comme les Codrus & les Régulus, heureuſement placé dans des temps, des circonſtances & des poſtes où nos actions puiſſent beaucoup influer ſur le bien public. Dans toute autre poſition, la probité d'un citoyen, toujours ignoré du public, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une qualité de ſociété particuliere, à l'uſage ſeulement de ceux avec leſquels il vit.

C'eſt uniquement par ſes talents qu'un homme privé peut ſe rendre utile & recommandable à ſa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier (1)? cette probité ne lui eſt de preſqu'aucune

(1) Le public doit des éloges à la probité d'un particulier : mais il n'aime véritablement que l'eſpece de probité qui lui eſt utile. La premiere ſert à l'exemple, & quand elle n'eſt point nuiſible à la ſociété, elle eſt le germe de la probité utile au public, & concourt du moins à l'harmonie générale.

utilité (1). Auſſi juge-t-il les vivants comme la poſtérité juge les morts : elle ne s'informe point ſi Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguſte diſſimulé, & Céſar la femme de tous les maris : c'eſt uniquement leurs talents qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent, avec fureur, contre les vices domeſtiques d'un homme illuſtre, prouvent moins leur amour pour le bien public, que leur envie contre les talents ; envie qui prend ſouvent, à leurs yeux, le maſque d'une vertu ; mais qui n'eſt, le plus ſouvent, qu'une envie déguiſée ; puiſqu'en général, ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme ſans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des ſentiments dont ils ſe targuent, ſi on leur en découvroit le principe & la baſſeſſe !

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos auteurs ſont-ils quelquefois plus ſoigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple ſur Averroës, ce philoſophe, qui ſe permettoit, dit-on, des fripponneries, qu'il regardoit non-ſeulement comme peu nuiſibles, mais même comme utiles à ſa réputation : il donnoit, diſoit-il, par-là le change à ſes rivaux, détournoit adroi-

(1) Il eſt permis de faire l'éloge de ſon cœur, & non celui de ſon eſprit : c'eſt que le premier ne tire pas à conſéquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

tement ſur ſes mœurs les critiques qu'ils euſſent faites de ſes ouvrages ; critiques qui, ſans doute auroient porté à ſa gloire de plus dangereuſes atteintes.

J'ai, dans ce chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux ſéductions des ſociétés particulieres, de conſerver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différents ; & ce moyen conſiſte à prendre dans toutes ſes démarches conſeil de l'intérêt public.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit, par rapport aux sociétés particulieres.

Ce que j'ai dit de l'esprit par rapport à un seul homme, je le dis de l'esprit considéré par rapport aux sociétés particulieres. Je ne répéterai donc point, à ce sujet, le détail fatigant de mes preuves; je montrerai seulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque société, comme chaque particulier, n'estime ou ne méprise les idées des autres sociétés que par la convenance ou la disconvenance que ces idées ont avec ses passions, son genre d'esprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui composent cette société.

Qu'on produise un fakir dans un cercle de sybarites; ce fakir n'y sera-t-il pas regardé avec cette pitié mépriſante que des ames sensuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaisirs réels, pour courir après des biens imaginaires? Que je fasse pénétrer un conquérant dans la retraite des philosophes, qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs spéculations les plus profondes, qu'il ne les considere avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui se dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puissance a pour la foiblesse. Mais qu'à son tour, je transporte ce conquérant au portique: Orgueilleux, lui dira le stoïcien outragé, toi qui mépriſes des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes desirs est ici celui de nos mépris; que rien ne pa-

roît grand ſur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'eſt du pied des cedres, où s'aſſied le voyageur, que leur faîte ſemble toucher aux cieux; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyere, & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé ſur des plaines. C'eſt ainſi que l'orgueil bleſſé du ſtoïcien ſe vengera du dédain de l'ambitieux, & qu'en général ſe traiteront tous ceux qui ſeront animés de paſſions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'hiſtoire nous peint cette célebre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ſes beautés, les charmes de ſon eſprit, la variété de ſes careſſes, faiſoit goûter chaque jour à ſon amant les délices de l'inconſtance, & dont enfin la premiere jouiſſance n'étoit, dit Echard, qu'une premiere faveur; qu'une telle femme ſe trouve dans une aſſemblée de ces prudes, dont la vieilleſſe & la laideur aſſurent la chaſteté; on y mépriſera ſes graces & ſes talents: à l'abri de la ſéduction, ſous l'égide de la laideur, ces prudes ne ſentent pas combien l'ivreſſe d'un amant eſt flatteuſe; avec quelle peine, quand on eſt belle, on réſiſte au deſir de mettre un amant dans la confidence de mille appas ſecrets: elles ſe déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ſes foibleſſes au rang des plus grands crimes. Mais, ſi l'une de ces prudes ſe préſente à ſon tour dans un cercle de coquettes, elle y ſera traitée ſans aucun des ménagements que la jeuneſſe & la beauté doivent à la vieilleſſe & à la laideur. Pour ſe venger de ſa pruderie, on lui dira que la belle qui céde à l'amour & la laide qui lui réſiſte, ne ſont toutes deux,

deux, qu'obéir au même principe de vanité; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgraces; & qu'animées toutes deux par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne, & qui voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour mépriſé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-ils volontiers, homme sans mérite & même sans orgueil; de quoi t'applaudis-tu? des honneurs qu'on te rend? Mais ce n'est point à ton mérite, c'est à ton faste & à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même; si tu brilles, c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élevent de la fange des marécages; soutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatants; elles brillent comme toi, mais d'une splendeur empruntée du soleil; l'astre se couche, l'éclat du nuage a disparu.

Si des passions contraires excitent le mépris respectif de ceux qu'elles animent, trop d'opposition dans les esprits produit à peu près le même effet.

Nécessités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IV, à ne sentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'esprit trop différent du nôtre? Si l'étude d'une science ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés, que nous ignorerions sans cette étude, c'est donc pour la science & l'art que

nous cultivons, que nous avons néceſſairement le plus de cette eſtime que j'appelle *ſentie*.

Notre eſtime, pour les autres arts ou ſciences, eſt toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la ſcience ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géometre a communément plus d'eſtime pour le phyſicien que pour le poëte, qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géometre.

C'eſt auſſi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illuſtres, en des genres différents, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour ſe convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part, (car il n'y a point de dette plus fidélement acquittée que le mépris) prêtons l'oreille aux diſcours qui échappent aux gens d'eſprit.

Semblables aux vendeurs de Mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à ſoi, & croit les mériter ſeul. Le romancier ſe perſuade que c'eſt ſon genre d'ouvrage qui ſuppoſe le plus d'invention & de délicateſſe dans l'eſprit; le métaphyſicien ſe voit comme la ſource de l'évidence & le confident de la nature: Moi ſeul, dit-il, je puis généraliſer les idées, & découvrir le germe des événements qui ſe développent journellement dans le monde phyſique & moral, & c'eſt par moi ſeul que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les métaphyſiciens comme des fous ſérieux, les aſſure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'eſt retirée, ils n'ont, pour y puiſer, que le ſeau des Danaïdes; que les découvertes de leur eſprit ſont douteuſes, mais que les agréments du ſien ſont certains.

C'eſt par de tels diſcours que ces trois hommes ſe prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres ; & ſi, dans une pareille conteſtation, ils prenoient un politique pour arbitre : Apprenez, leur diroit-il à tous, que les ſciences & les arts ne ſont que de ſérieuſes bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à ſon eſprit ; mais c'eſt uniquement la connoiſſance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & ſenſé ; tout autre objet eſt petit, & tout ce qui eſt petit eſt mépriſable : d'où il concluroit que lui ſeul eſt digne de l'admiration univerſelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, ſuppoſons qu'un phyſicien prêtât l'oreille à cette concluſion : Tu te trompes, répliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne meſure la grandeur de l'eſprit que par la grandeur des objets qu'il conſidere, c'eſt moi ſeul qu'on doit réellement eſtimer. Une ſeule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une bouſſole ; l'Amérique ſe découvre, l'on fouille ſes mines, mille vaiſſeaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe, & la face du monde politique eſt changée. Toujours occupé de grands objets, ſi je me recueille dans le ſilence & la ſolitude, ce n'eſt point pour y étudier les petites révolutions des gouvernements, mais celles de l'univers ; ce n'eſt point pour y pénétrer les frivoles ſecrets des cours, mais ceux de la nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes, & ſe ſont répandues ſur la terre ; je meſure, & la force qui meut les aſtres, & l'étendue des cercles lumineux

qu'ils décrivent dans l'azur du ciel : je calcule leur masse, je la compare à celle de la terre, & je rougis de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'insecte qui l'habite : le plus grand législateur n'est, à mes yeux, que le roi des abeilles.

Voilà par quels raisonnements chacun se prouve à lui-même qu'il est possesseur du genre d'esprit le plus estimable ; & comment, excités par le desir de le prouver aux autres, les gens d'esprit se dépriſent réciproquement, sans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inspire pour ses pareils, devient le jouet & la risée de ce même public dont il devroit être l'admiration.

Au reste, c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un fleuriste immobile près d'une plate-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable sur la terre, que la finesse & le mêlange des couleurs, dont il a, par sa culture, forcé la nature à les peindre : chacun est ce fleuriste ; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs, nous ne mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées, que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'appercevoir que, si, dans tous les instants de la journée, il n'estime point le même homme précisément au même degré, c'est toujours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier,

qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermometre de ſon eſtime : auſſi tout homme dont les idées ne ſont point analogues à celles de la ſociété, en eſt-il toujours mépriſé.

Le philoſophe, qui vivra avec des petits-maîtres, ſera l'imbécille & le ridicule de leur ſociété ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets paſſeront pour d'excellents mots : car le ſuccès des plaiſanteries dépend moins de la fineſſe d'eſprit de leur auteur, que de ſon attention à ne ridiculiſer que les idées déſagréables à la ſociété. Il en eſt des plaiſanteries comme des ouvrages de parti ; elles ſont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuſte des ſociétés particulieres les unes pour les autres, eſt donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil ſans doute condamnable, mais néceſſaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil eſt le germe de tant de vertus & de talents, qu'il ne faut ni eſpérer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais ſeulement de le diriger aux choſes honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, ſans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général : car la juſtice de nos jugements & de nos actions n'eſt jamais que la rencontre heureuſe de notre intérêt avec l'intérêt public (1).

(1) L'intérêt ne nous préſente des objets que les faces ſous leſquelles il nous eſt utile de les appercevoir. Lorſqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'eſt pas tant à la juſteſſe de ſon eſprit, à la juſtice de ſon caractere qu'il en faut faire honneur, qu'au haſard qui nous

Si l'eſtime, que les diverſes ſociétés ont pour certains ſentiments & certaines ſciences, eſt différente ſelon la diverſité des paſſions & du genre d'eſprit de ceux qui les compoſent, qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produiſe à peu près le même effet; & que d'idées agréables aux gens d'un certain rang, ne ſoient ennuyeuſes pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de guerre, un négociant diſſertent devant des gens de robe; l'un, ſur l'art des ſieges, des campements & des évolutions militaires; l'autre, ſur le commerce de l'indigo, de la ſoie, du ſucre & du caçao; ils ſeront écoutés avec moins de plaiſir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magiſtrature, & de la maniere de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur eſprit ou de leur vanité rend plus particuliérement intéreſſants pour eux.

En général, on mépriſe juſqu'à l'eſprit dans un homme d'un état inférieur au ſien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois, il ſera toujours mépriſé d'un homme en place, ſi cet homme en place eſt ſtupide; *quoiqu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une diſtinction civile entre le bourgeois & le grand ſeigneur, & une diſtinction naturelle entre l'homme d'eſprit & le grand ſeigneur ſtupide.*

---

place dans des circonſtances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, ſe ſurprend trop ſouvent en erreur pour n'être pas modeſte. Il ne s'enorgueillit point de ſes lumieres, il ignore ſa ſupériorité. L'eſprit eſt comme la ſanté; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

C'eſt donc toujours l'intérêt perſonnel, modifié ſelon la différence de nos beſoins, de nos paſſions, de notre genre d'eſprit & de nos conditions, qui, ſe combinant, dans les diverſes ſociétés, d'un nombre infini de manieres, produit l'étonnante diverſité des opinions.

C'eſt conſéquemment à cette variété d'intérêt que chaque ſociété a ſon ton, ſa maniere particuliere de juger & ſon grand eſprit, dont elle feroit volontiers un Dieu, ſi la crainte des jugements du public ne s'oppoſoit à cette apothéoſe.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'aſſortir. Auſſi n'eſt-il point de ſtupide, s'il apporte une certaine attention au choix de ſa ſociété, qui n'y puiſſe paſſer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs ſinceres; auſſi n'eſt-il point d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans différentes ſociétés, qui ne s'y voie ſucceſſivement traité de fou, de ſage, d'agréable, d'ennuyeux, de ſtupide & de ſpirituel.

La concluſion générale de ce que je viens de dire, c'eſt que l'intérêt perſonnel eſt, dans chaque ſociété, l'unique appréciateur du mérite des choſes & des perſonnes. Il ne me reſte plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des ſociétés particulieres, telles que celles du grand monde, ne ſont pas toujours les plus eſtimés du public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugements du public, & de ceux des sociétés particulieres.

Pour découvrir la cause des jugements différents que portent sur les mêmes gens le public & les sociétés particulieres, il faut observer qu'une nation n'est que l'assemblage des citoyens qui la composent ; que l'intérêt de chaque citoyen est toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public ; que semblable aux astres, qui, suspendus dans les déserts de l'espace, y sont mus par deux mouvements principaux, dont le premier plus lent (1) leur est commun avec tout l'univers, & le second plus rapide leur est particulier, chaque société est aussi mue par deux différentes especes d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui est commun avec la société générale, c'est-à-dire, avec la nation ; & le second, plus puissant, lui est absolument particulier.

Conséquemment à ces deux sortes d'intérêt, il est deux sortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulieres.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la législation, les sciences & les arts : cette espece d'idées intéressantes pour chacun d'eux en particulier, est en conséquence la plus généralement,

(1) Système des anciens philosophes.

mais la plus foiblement eſtimée de la plupart des ſociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il eſt des ſociétes, telles que les ſociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles ſont les idées le plus particuliérement agréables, & dont l'intérêt perſonnel ſe trouve, par ce moyen, confondu avec l'intérêt public.

L'autre eſpece d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque ſociété, c'eſt-à-dire, à ſes goûts, à ſes averſions, à ſes projets, à ſes plaiſirs. Plus intéreſſante & plus agréable, par cette raiſon, aux yeux de cette ſociété, elle eſt communément aſſez indifférente à ceux du public.

Cette diſtinction admiſe, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette derniere eſpece, c'eſt-à-dire, d'idées particuliérement intéreſſantes pour les ſociétés où il vit, y doit être, en conſéquence, regardé comme très-ſpirituel : mais que cet homme s'offre aux yeux du public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place, il ne lui paroîtra ſouvent qu'un homme très-médiocre. C'eſt une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théatre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéreſſantes, il ſera moins agréable aux ſociétés dans leſquelles il vit; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé : mais qu'il s'offre aux yeux du public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme ſupérieur. C'eſt un coloſſe monſtrueux & même déſagréable dans l'attelier du ſculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en ſoi les idées de l'une & l'autre eſpece, & n'obtiendroit-on pas, à la fois, l'eſtime de la nation & celle des gens du monde ? C'eſt, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut ſe livrer pour acquérir des idées intéreſſantes pour le public, ou pour les ſociétés particulieres, eſt abſolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matiere, mais voltiger inceſſamment de ſujets en ſujets; il faut avoir des connoiſſances très-variées, & dès-lors très-ſuperficielles; ſavoir de tout, ſans perdre ſon temps à ſavoir parfaitement une choſe; & donner, par conſéquent, à ſon eſprit plus de ſurface que de profondeur.

Or, le public n'a nul intérêt d'eſtimer des hommes ſuperficiellement univerſels : peut-être même ne leur rend-il point une exacte juſtice, & ne ſe donne-t-il jamais la peine de prendre le toiſé d'un eſprit partagé en trop de genres différents.

Uniquement intéreſſé à eſtimer ceux qui ſe rendent ſupérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'eſprit humain, le public doit faire peu de cas de l'eſprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'eſtime générale, donner à ſon eſprit plus de profondeur que de ſurface, & concentrer, pour ainſi dire, dans un ſeul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de ſon eſprit. Eh! comment ſe partager entre ces deux genres d'étude, puiſque la vie qu'il faut mener pour ſuivre l'un ou l'autre, eſt entiérement différente ? L'on n'a donc l'une de ces eſpeces d'eſprit qu'excluſivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéreſſantes pour le

public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres ſuivants, ſe recueillir dans le ſilence & la ſolitude ; il faut, au contraire, pour préſenter aux ſociétés particulieres les idées les plus agréables pour elles, ſe jetter abſolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre ſans ſe remplir la tête d'idées fauſſes & puériles : je dis fauſſes, parce que tout homme qui ne connoît qu'une ſeule façon de penſer, regarde néceſſairement la ſociété comme l'univers par excellence ; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillements différents ; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de la ſociété, & tomber, en conſéquence, dans les erreurs les plus groſſieres. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des ſociétés particulieres, doit néceſſairement attacher trop d'eſtime & d'importance à des fadaiſes.

Or, qui peut ſe flatter d'échapper, à cet égard, aux pieges de l'amour-propre, lorſqu'on voit qu'il n'eſt point de procureur dans ſon étude, de conſeiller dans ſa chambre, de marchand dans ſon comptoir, d'officier dans ſa garniſon, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéreſſe (1) ?

(1) Quel plaideur ne s'extaſie pas à la lecture de ſon factum, & ne la regarde pas comme plus ſérieuſe & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les philoſophes qui ont écrit ſur la connoiſſance du cœur & de l'eſprit humain ? Les ouvrages de ces derniers, dira-t-il, ſont amuſants, mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire ſentir quelle importance chacun met à ſes occupations, je citerai quel-

Chacun peut s'appliquer ce conte de la mere *Jesus*, qui, témoin d'une dispute entre la Discrete & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la mere Cécile & la mere Thérese viennent de se brouiller ? Mais vous êtes surpris ? Quoi ! tout de bon, vous ignoriez leur querelle ? Et d'où venez-vous donc ?* Nous sommes tous, plus ou moins, la mere Jesus : ce dont notre société s'occupe, c'est ce dont tous les hommes doivent s'occuper; ce qu'elle pense, croit & dit, c'est l'univers entier qui le pense, le croit & le dit.

Comment un courtisan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élevent en crédit ou qui tombent en disgrace, & qui, dans le cercle étendu de ses sociétés, ne voit personne qui ne soit plus

---

ques lignes de la préface d'un livre intitulé : *Traité du Rossignol.* C'est l'auteur qui parle :

» J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition » de cet ouvrage : aussi les gens qui pensent comme il » faut ont toujours senti que le plus grand plaisir & le plus » pur qu'on puisse goûter en ce monde, est celui qu'on » ressent en se rendant utile à la société : c'est le point » de vue qu'on doit avoir dans toutes ses actions; & » celui qui ne s'emploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour » le bien général, semble ignorer qu'il est autant né pour » l'avantage des autres que pour le sien propre. Tels sont » les motifs qui m'on engagé à donner au public ce *Traité* » *du Rossignol.* » L'auteur ajoute, quelques lignes après : » L'amour du bien public, qui m'a engagé à mettre au » jour cet ouvrage, ne m'a pas laissé oublier qu'il devoit » être écrit avec franchise & sincérité «.

ou moins affecté des mêmes idées ; comment, dis-je, ce courtisan ne se persuaderoit-il pas que les intrigues de la cour sont, pour l'esprit humain, les objets les plus dignes de méditation, & les plus généralement intéressants ? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle ; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement ; que, dans un coin de son grenier, loge un philosophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroissent aussi puériles & moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne sont que de vieux enfants, qui ne croient pas l'être ?

Un courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées : s'il venoit à la soupçonner, il seroit comme ce roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des rois, trouva cette réponse si ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général, les Grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons ; chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une seule façon de penser qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si, de temps en temps, il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes ; il ne les apperçoit, pour ainsi dire, que dans un lointain confus ; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit-nombre d'insensés. Il est,

à cet égard, auſſi fou que ce géographe Chinois; qui, plein d'un orgueilleux amour pour ſa patrie, deſſina une mappemonde, dont la ſurface étoit preſque entiérement couverte par l'empire de la Chine, ſur les confins de laquelle on ne faiſoit qu'appercevoir l'Aſie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun eſt tout dans l'univers; les autres n'y ſont rien.

On voit donc que, forcé, pour ſe rendre agréable aux ſociétés particulieres, de ſe répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts, & d'adopter mille préjugés, on doit inſenſiblement charger ſa tête d'une infinité d'idées abſurdes & ridicules aux yeux du public.

Au reſte, je ſuis bien aiſe d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la cour: les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz, & pluſieurs autres hommes de leur eſpece, prouvent que la frivolité n'eſt pas l'apanage néceſſaire d'un rang élevé; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans ſon tourbillon.

Ce ſont ceux-là que le public, avec tant de raiſon, regarde comme des gens abſolument vuides de ſens; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & excluſives ſur le *bon ton* & *le bel uſage*. Je choiſis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop ſouvent ſon cailletage pour eſprit, & le bon ſens pour ſottiſe.

CHAPITRE IX.

Du bon ton & du bel uſage.

Toute ſociété, diviſée d'intérêt & de goût, s'accuſe reſpectivement de *mauvais ton*; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards; celui de l'homme paſſionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute ſociété, en ce ſens il n'eſt point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoiſſances, tous les genres d'eſprit, &, peut-être, tous les jargons différents; ſuppoſition impoſſible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de converſation, dont les idées & l'expreſſion de ces mêmes idées doit plaire généralement. Or, le *bon ton*, ainſi défini, n'appartient à nulle claſſe d'homme en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puiſées dans des arts & des ſciences telles que la métaphyſique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, préſentent toujours à l'eſprit des objets intéreſſants pour l'humanité. Ce genre de converſation, ſans contredit le plus généralement intéreſſant, n'eſt pas, comme je l'ai dit, le plus agréable pour chaque ſociété en particulier. Chacune d'elles regarde ſon ton comme ſupérieur à celui des gens d'eſprit; & celui des gens d'eſprit comme ſupérieur à toute autre eſpece de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation; mais qui préferent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien; & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un sur l'autre; mais le dernier, par la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractere des rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public; si toute connoissance, à cet égard, est intéressante, la conversation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres, est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs les gens du monde étant, en général, fort au dessus des besoins, & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir, il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état: c'est ce qui rend, en général, les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agréments, & pourquoi la classe des femmes

femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie, les Grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur leurs aventures galantes, & sur les ridicules donnés ou rendus à un souper : or, de pareilles conversations doivent être insipides à la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-vis d'elles, précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier ; ils en font l'unique & perpétuel sujet de leur conversation : en conséquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance & les dignités leur en imposent, les empêchent de manifester leurs sentiments, & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge sur ce sujet un homme de bon sens : Le ton du monde, dira-t-il, n'est le plus souvent qu'un persifflage ridicule. Ce ton, usité à la cour, y fut sans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ses menées, vouloit parler sans rien dire : dupes de ce persifflage, ceux qui le suivirent, sans avoir rien à cacher, empruntèrent le jargon du premier, & crurent dire quelque chose, lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés. Les gens en place, pour détourner

les Grands des affaires ſérieuſes, & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *eſprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, ſi, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots ſi admirés dans la bonne compagnie, on les traduiſoit dans une autre langue, la traduction diſſiperoit le preſtige, & la plupart de ces bons mots ſe trouveroient vuides de ſens. Auſſi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégoût très-marqué, & répete-t-on ſouvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton *paroît, le* bon ſens *ſe retire.*

Le vrai *bon ton* eſt donc celui des gens d'eſprit, de quelque état qu'ils ſoient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, ſoient, à cet égard, inférieurs aux gens d'eſprit, ils leur ſont du moins ſupérieurs dans la maniere d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît, ſans contredit, mieux fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne ſoient ni nobles, ni bas, & que, dans un pays où le peuple eſt reſpecté, comme en Angleterre, on ne faſſe, ni ne doive faire cette diſtinction : dans un état monarchique, où l'on n'a nulle conſidération pour le peuple, il eſt certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, ſelon qu'ils ſont uſités ou rejettés à la cour; & qu'ainſi l'expreſſion des gens du monde doit toujours être élégante; auſſi l'eſt-elle. Mais la plupart des courtiſans ne s'exerçant que ſur des matieres frivoles, le dictionnaire de la langue noble

est, par cette raison, très-court, & ne suffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres (1).

A l'égard des sujets qu'on regarde comme sérieux, & qui tiennent aux arts & à la philosophie, l'expérience nous apprend que, sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées (2) : d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit, & qu'ils n'en ont, à cet égard, sur le commun des hommes, que dans des matières frivoles sur lesquelles ils sont très-exercés, & dont ils ont fait une étude, &, pour ainsi dire, un art particulier ; supériorité, qui n'est pas encore bien constatée, & que presque tous les hommes s'exa-

(1) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent leurs discours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang ; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la première partie de l'éloquence : ils peuvent donc, par cette raison, avoir, dans des conversations frivoles, l'avantage sur les gens de lettre ; avantage qu'ils perdent, lorsqu'ils écrivent, non-seulement parce qu'ils ne sont plus alors soutenus du prestige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le style de leurs conversations, & qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

(2) Je ne parle, dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

gerent, par le respect méchanique qu'ils ont pour la naissance & pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur espece sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes, en général, que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la Terre, & qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits ?

On est vain, méprisant, & par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'est pourquoi tout homme s'imagine que, sur la terre, il n'est point de partie du monde; dans cette partie du monde, de nation; dans la nation, de province; dans la province, de ville; dans la ville, de société comparable à la sienne, qui ne se croie encore l'homme supérieur de la société, & qui, de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers (1). Aussi, quelque folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton*, & quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & saine philosophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remedes inutiles.

(1) Voyez *le Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher ſur lequel il eſt attaché, ne peut juger de ſon étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite ſociété, qui ſe voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une ſeule opinion, pourroit-il juger du mérite des choſes?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous eſt connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque ſe renferme dans une ſociété, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, ſur-tout s'ils flattent ſon orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chere?

C'eſt par un effet de la même vanité que les gens du monde ſe croient les ſeuls poſſeſſeurs du *bel uſage*, qui, ſelon eux, eſt le premier des mérites, & ſans lequel il n'en eſt aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet uſage, qu'ils regardent comme l'uſage du monde par excellence, n'eſt que l'uſage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtiſans ſont, par politeſſe, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la cour à la ville, & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtiſans qui ne ſe piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne ſe regardent, à cet égard, comme les poſſeſſeurs uniques du bel uſage, & qui ne traitent de mauvaiſe compagnie, ou de nations barba-

res, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, & ne jamais cracher devant son supérieur ?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour ; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence, qu'un éventail à la main, le roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour, & qui, destinés à ses plaisirs, sont en même temps ses interpretes & les héraults qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par-tout des usages différents (1), & chaque peuple,

(1) Au royaume de Juida, lorsque les habitants se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baisent la terre, frappent des mains, se font des compliments, & se relevent : les agréables du pays croient certainement que leur maniere de saluer est la plus polie.

Les habitants des Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses

en particulier, se croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde; qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes, ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus savant dans ce composé de gestes, de propos & de manieres, appellé *usage du monde*; & l'homme sensé, que son ignorance, à cet égard, fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie; il est certain que ce dernier passera, chez ces divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement? C'est

---

deux mains sur ses joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos rois: » Lorsque je me » présente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hur- » lement; puis-je pénetre au fond de sa cabane, sans jet- » ter un seul coup-d'œil sur le côté droit, où le chef est » assis. C'est là que je renouvelle mon salut, en levant » mes bras sur ma tête, & en hurlant trois fois. Le chef » m'invite à m'asseoir par un petit soupir: je le remercie » par un nouveau hurlement. A chaque question du chef, » je hurle une fois, avant que de répondre, & je prends » congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à » ce que je sois hors de sa présence.

que la raiſon indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'eſt nulle part étrangere & ridicule ; c'eſt qu'au contraire l'uſage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'obſervateur de cet uſage d'autant plus ridicule, qu'il y eſt plus exercé, & s'y eſt rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air peſant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont ſouvent joué l'étourderie ; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Eſpagnols, nos petits-maîtres ne paroiſſent d'autant plus ridicules, qu'ils ſeront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel uſage* ?

Il eſt donc certain, du moins ſi l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *uſage du monde*, loin de réuſſir univerſellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement ; & que cet uſage eſt auſſi différent du vrai *uſage du monde*, toujours fondé ſur la raiſon, que la civilité l'eſt de la vraie politeſſe.

L'une ne ſuppoſe que la ſcience des manieres, & l'autre, un ſentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reſte, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions excluſives au *bon ton* & au *bel uſage*, il eſt ſi difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les ſociétés du grand monde, ſans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'eſprit, les plus en garde à cet égard, ne ſont pas toujours ſûrs de s'en défendre. Auſſi n'eſt-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au

rang des esprits faux & petits ; je dis petits, parce que l'esprit, qui n'est ni grand ni petit, en soi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considere, & que les gens du monde ne peuvent gueres s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux chapitres précédents, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulieres ; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du public, doivent, par leur maniere de vivre & de penser, être souvent désagréables aux sociétés particulieres.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du public n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde.

Pour plaire aux ſociétés particulieres, il n'eſt pas néceſſaire que l'horizon de nos idées ſoit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre, & l'étudier : au contraire, pour s'illuſtrer dans quelque art, ou quelque ſcience que ce ſoit, & mériter, en conſéquence, l'eſtime du public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Suppoſons des hommes curieux de s'inſtruire dans la ſcience de la morale. Ce n'eſt que par le ſecours de l'hiſtoire & ſur les ailes de la méditation, qu'ils pourront, ſelon les forces inégales de leur eſprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'eſt qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle ſe réduit inſenſiblement, devant un philoſophe, à un petit eſpace, & qu'elle prend à ſes yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoiſe, d'Angloiſe, de Françoiſe, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'eſt de là que, venant à conſidérer le ſpectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des paſſions différentes, un homme, devenu preſque

insensible à l'éloge comme à la satyre des nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer sans étonnement du serrail à la chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne; l'un pour se moquer de la légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses, disent les poëtes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes; & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des sociétés, y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent & plaisent à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude des arts & des sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits, qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Aussi nos Corneille & nos La Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, sous le manteau de la simplicité, reconnoître l'homme illustre? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la simplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste, sans pouvoir l'y reconnoître; on sent que, trop heureux d'échapper au mépris des sociétés

particulieres, le grand homme, ſur-tout s'il eſt modeſte, doit renoncer à l'*eſtime ſenſie* de la plupart d'entre elles. Auſſi n'eſt-il que foiblement animé du deſir de leur plaire. Il ſent confuſément que l'eſtime de ces ſociétés ne prouveroit que l'analogie de ſes idées avec les léurs; que cette analogie ſeroit ſouvent peu flatteuſe, & que l'eſtime publique eſt la ſeule digne d'envie, la ſeule deſirable, puiſqu'elle eſt toujours un don de la reconnoiſſance publique, &, par conſéquent, la preuve d'un mérite réel. C'eſt pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts néceſſaires pour plaire aux ſociétés particulieres, trouve tout poſſible pour mériter l'eſtime générale. Si l'orgueil de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la diſcipline militaire, le noble plaiſir d'être eſtimé conſole les hommes illuſtres des injuſtices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette eſtime? ils ſe croient les poſſeſſeurs du bien le plus deſiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'eſtimer ſoi-même, & ſe croit d'autant plus eſtimable qu'il ſe voit plus généralement eſtimé.

Si les beſoins, les paſſions, & ſur-tout la pareſſe n'étouffoient en nous ce deſir de l'eſtime, il n'eſt perſonne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne deſirât le ſuffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de ſoi. Auſſi le mépris de la réputation, & le ſacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la conſidération, eſt-il toujours inſpiré par le déſeſpoir de ſe rendre illuſtre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'eſt un effet néceſſaire de l'orgueil; on le

revolteroit, si l'on ne paroissoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains ; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant), lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'offusquent pas les lumieres de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent, qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulieres, & en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme est toujours le plus indulgent ; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse ; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir ; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général. S'il en considére les défauts, ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie ; mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes, qui, curieux de connoître le cœur & l'esprit humain, se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction & deux cours vivants d'expérience morale : bien différents, à cet égard, de ces demi-esprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poison de la jalousie, & qui, sans cesse à l'affut des défauts

d'autrui, perdroient tout leur petit mérite, si les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'eſt point à de pareilles gens qu'appartient la connoiſſance de l'eſprit humain. Ils ſont faits pour étendre la célébrité des talents, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite eſt comme la poudre; ſon explôſion eſt d'autant plus forte, qu'elle eſt plus comprimée. Au reſte, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils ſont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La préſence du mérite les importune; s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils ſont méchants, c'eſt qu'ils ſont malheureux; c'eſt qu'ils pourſuivent, dans les talents, l'offenſe que le mérite fait à leur vanité: leurs crimes ne ſont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoiſſance qu'il a de l'eſprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foibleſſe; au milieu des applaudiſſements d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de ſe retourner vers ſon ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande ſottiſe, que, toujours en garde contre ſa vanité, il excuſe volontiers dans les autres des erreurs dans leſquelles il eſt quelquefois tombé lui-même. Il ſent que c'eſt à la multitude des ſots qu'on doit la création du mot *homme d'eſprit*; & qu'en reconnoiſſance, il doit donc écouter, ſans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers ſe vantent, entre eux, & en ſecret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, diſent-ils, pour l'eſprit; ils ſont ſemblables à ces fanfarons d'impiété, qui ne blaſphement qu'en tremblant.

La derniere cauſe de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la néceſſité des

jugements humains. Il fait que nos idées sont, si j'ose le dire, des conséquences si nécessaires des sociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, & par les objets qui se sont présentés à nous, deviner nos pensées ; &, par nos pensées, deviner le nombre & l'espece des objets que le hasard nous a offerts.

L'homme d'esprit sait que les hommes sont ce qu'ils doivent être ; que toute haine contre eux est injuste ; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers ; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive ; que, si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre : car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence sera donc toujours l'effet de la lumiere, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée sur la hauteur d'ame qu'inspire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'estime des sociétés particulieres. Or, cette indifférence, jointe aux genres différents de vie & d'étude nécessaires pour plaire, soit au public, soit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, sera presque toujours de l'homme de mérite, un homme assez désagréable aux gens du monde.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit par rapport aux sociétés particulieres, c'est qu'uniquement soumise à son intérêt, chaque société mesure sur l'échelle de ce même intérêt le degré d'estime qu'elle accorde aux différents genres d'idées &

d'esprits. Il en est des petites sociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès ? si ce procès est considérable, il recevra son avocat avec plus d'empressement, plus de témoignages de respect & d'estime, qu'il ne recevroit Descartes, Locke ou Corneille. Le procès est-il accommodé ? c'est à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de sa position décidera de la différence de ses réceptions.

Je voudrois, en finissant ce chapitre, pouvoir rassurer le très-petit nombre de gens modestes, qui, distraits par des affaires ou par le soin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents, & ne peuvent, conséquemment aux principes ci-dessus établis, savoir si quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble sans avoir des titres de noblesse. Le public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes ? il demande au militaire : Quelle victoire avez-vous remporté ? à l'homme en place : Quel soulagement avez-vous apporté aux miseres du peuple ? au particulier : Par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité ? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du public.

Je sais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des graces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinalement

ment un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, auſſi paſſagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en impoſent point à la ſaine partie du public. A l'abri de toute ſéduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme diſtingué par ſes talents : c'eſt celui-là ſeul qu'il recherche avec empreſſement; empreſſement toujours flatteur pour quiconque en eſt l'objet (1). Lorſqu'on n'eſt point conſtitué en dignité, c'eſt le ſigne certain d'un mérite réel.

Qui veut ſavoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du public, & doit par conſéquent, s'expoſer à ſon jugement. On ſait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'eſtime de leur nation : mais ces ridicules ne font nulle impreſſion ſur l'homme de mérite; il les regarde comme un effet de la jalouſie de ces petits eſprits, qui s'imaginant que, ſi perſonne ne faiſoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce ſoit, ne peuvent ſouffrir qu'on produiſe de pareils titres. Sans ces titres cependant, perſonne ne mérite, ni n'obtient l'eſtime du public.

Qu'on jette les yeux ſur tous ces grands eſprits, ſi vantés dans les ſociétés particulieres; on verra

(1) Nul éloge n'a plus flatté Mr. de Fontenelle, que la queſtion d'un Suédois, qui, entrant à Paris, demandé aux gens de la barriere la demeure de Mr. de Fontenelle : ces Commis ne la lui peuvent enſeigner. *Quoi !* dit-il, *vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illuſtres citoyens ? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'esprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils sont de prouver leur sottise, même par de mauvais ouvrages. Aussi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne sont, si je l'ose dire, en esprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que soit cette vérité, & quelque raison qu'aient les gens modestes de douter d'un mérite qui n'a pas passé par la coupelle du public, il est pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale: 1°. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du public & des nations étrangeres qu'il se sent le plus d'attrait; 2°. lorsqu'il est loué (1), comme dit Cicéron, par un homme déjà loué; 3°. lorsqu'enfin il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talents: leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes; & cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complette, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût, comme eux, exposé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime.

(1) Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire, est une mesure assez exacte du degré d'esprit que nous avons.

CHAPITRE XI.

De la Probité par rapport au public.

Ce n'eſt plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite ſociété, mais de la vraie probité, de la probité conſidérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette eſpece de probité eſt la ſeule qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'eſt qu'en conſidérant la probité ſous ce point de vue, qu'on peut ſe former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, ſous cet aſpect, je dis que le public, comme les ſociétés particulieres, eſt, dans ſes jugements, uniquement déterminé par le motif de ſon intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui ſont utiles; & qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour telle ou telle action ſur le degré de force, de courage ou de généroſité, néceſſaire pour l'exécuter; mais ſur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la préſence d'une armée, un homme ſe batte ſeul contre trois hommes bleſſés; cette action, ſans doute eſtimable, n'eſt cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers ſont capables, & pour laquelle ils ne ſeroient jamais cités dans l'hiſtoire; mais que le ſalut d'un empire, qui doit ſubjuguer l'univers, ſe trouve at-

taché au ſuccès de ce combat, Horace eſt un héros: l'admiration de ſes concitoyens, & ſon nom célébré dans l'hiſtoire, paſſe aux ſiecles les plus reculés.

Que deux perſonnes ſe précipitent dans un gouffre; c'eſt une action commune à Sapho & à Curtius: mais la premiere s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le ſecond pour ſauver Rome; Sapho eſt une folle, & Curtius un héros. En vain quelques philoſophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie; le public, plus éclairé qu'eux ſur ſes véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le ſont à ſon profit.

CHAPITRE XII.

De l'Esprit, par rapport au public.

Appliquons à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ses jugements, le public ne prend jamais conseil que de son intérêt ; qu'il ne proportionne point son estime pour les différents genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'est-à-dire, au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour y réussir, mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un Général ignorant gagne trois batailles sur un Général encore plus ignorant que lui, il sera, du moins pendant sa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre, que par une grande supériorité sur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un art, sans doute moins nécessaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'histoire, on voit une infinité d'hommes, tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées, & qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature, n'est cité entre les peintres illustres, s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires,

de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'eſtime au général ignorant qu'au peintre habile ?

Cet inégal partage de gloire, ſi injuſte en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on ſe demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'eſprit ſupérieur qu'il refuſe à l'avocat célebre ? L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elles en lui quelque ſupériorité d'eſprit ſur le ſecond ? Ne faut-il pas ſouvent autant de ſagacité & de fineſſe pour diſcuter les intérêts & terminer les procès de deux ſeigneurs de paroiſſe, que pour pacifier deux nations ? Pourquoi donc le public, ſi avare de ſon eſtime envers l'avocat, en eſt-il ſi prodigue envers le négociateur ? C'eſt que le public, toutes les fois qu'il n'eſt pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque ſuperſtition, eſt, ſans s'en appercevoir, capable de faire, ſur ce qui l'intéreſſe, les raiſonnements les plus fins. L'inſtinct, qui lui fait tout rapporter à ſon intérêt, eſt comme l'éther, qui pénetre tous les corps, ſans y faire aucune impreſſion ſenſible. Il a moins beſoin de peintres & d'avocats célebres, que de généraux & de négociateurs habiles ; il attachera donc aux talents de ces derniers le prix d'eſtime néceſſaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt préſider à la diſtribution que le public fait de ſon eſtime.

Lorſque les Hollandois érigent une ſtatue à ce Guillaume Buckelſt qui leur avoit donné le ſecret de ſaler & d'encaquer les harengs, ce n'eſt point à l'étendue de génie néceſſaire pour cette découverte

qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du ſecret & aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impoſe tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens ſenſés.

Lorſque les petits Auguſtins députerent à Rome pour obtenir du ſaint Siege la permiſſion de ſe couper la barbe, qui ſait ſi le pere Euſtache n'employa pas dans cette négociation autant de fineſſe & d'eſprit que le préſident Jeannin dans ſes négociations de Hollande ? Perſonne ne peut rien affirmer à ce ſujet. A quoi donc attribuer le ſentiment du rire ou de l'eſtime qu'excitent ces deux négociations différentes, ſi ce n'eſt à la différence de leurs objets ? Nous ſuppoſons toujours de grandes cauſes à de grands effets. Un homme occupe une grande place ; par la poſition où il ſe trouve, il opere de grandes choſes avec peu d'eſprit : cet homme paſſera, près de la multitude, pour ſupérieur à celui qui, dans un poſte inférieur & des circonſtances moins heureuſes, ne peut qu'avec beaucoup d'eſprit exécuter de petites choſes. Ces deux hommes ſeront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long levier, où le poids plus léger, placé à une des extrêmités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, ſi le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après ſon intérêt, & s'il eſt indifférent à toute autre eſpece de conſidération ; ce même public, admirateur enthouſiaſte des arts qui lui ſont utiles, ne doit point exiger des artiſtes qui les cultivent, ce haut degré de perfection auquel il veut abſolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins

utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux : les premiers sont toujours jugés bons, quand l'acier en est bien trempé, & les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pese le mérite ou d'un auteur, ou d'un général ? Juge-t-il le premier ? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général ? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César, ou les Sertorius. Qu'un poëte dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable ; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagemes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrents, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou si leurs ouvrages sont foibles, l'auteur & son succès sont bientôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté & la valeur des vaincus ? Exige-t-il d'un général

ce ſentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turenne, détermina Mr. de Montecuculi à quitter le commandement des armées ? *On ne peut plus*, diſoit-il, *m'oppoſer d'ennemi digne de moi.*

Le public peſe donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité, que ſouvent il admire dans l'autre ? C'eſt qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont l'ignorance eſt quelquefois couronnée du ſuccès. Il eſt donc intéreſſé à priſer dans l'un ce qu'il mépriſe dans l'autre.

D'ailleurs, ſi le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & ſi les grandes places ſont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entrepriſes toute la prudence & l'activité dont ils ſont capables, il faut néceſſairement les flatter de l'eſpoir d'une grande gloire. Cet eſpoir ſeul peut élever juſqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y euſſent jamais atteint, ſi le public, trop ſévere appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de ſon eſtime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cauſe de l'indulgence ſecrete avec laquelle le public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'eſprit. Il ſait que les hommes ſont les diſciples des objets qui les environnent; que la flatterie, aſſidue auprès des grands, préſide à toutes les inſtructions qu'on leur donne; & qu'ainſi l'on ne peut, ſans injuſtice, leur demander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le ſpectateur éclairé ſiffle au théatre François ce qu'il applaudit aux Italiens; ſi dans une belle femme & un joli enfant tout eſt grace, eſprit & gentilleſſe; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence ? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un particulier obſcur, parce qu'il leur eſt plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galants; occupés d'ailleurs de mille plaiſirs, diſtraits par mille ſoins, ils n'ont point, comme un philoſophe, le loiſir de penſer, d'acquérir un grand nombre d'idées (1), ni de reculer, & les bornes de leur eſprit, & celles de l'eſprit humain. Ce n'eſt point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les ſciences; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel, n'a point conſtruit des vaiſſeaux, édifié des palais, forgé le ſoc des charrues, ni même écrit les premieres loix : ce ſont les philoſophes qui, de l'état de ſauvage, ont porté les ſociétés au point de perfection où maintenant elles ſemblent parvenues. Si nous n'euſſions été ſecourus que par les lumieres des

(1) C'eſt vraiſemblablement ce qui a fait avancer à Mr. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'eſprit aux gens d'une condition commune, *pour les dédommager*, diſoit-il, *des autres avantages que les grands ont ſur eux.* Quoi qu'en diſe Mr. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les Grands à la médiocrité. Si la plupart d'entre eux ſont peu éclairés, c'eſt par choix, c'eſt qu'ils ſont ignorants, & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'eſt pas de l'intérêt des petits que les Grands ſoient ſans lumieres.

hommes puiſſants, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour ſe nourrir, ni de ciſeaux pour ſe faire les ongles.

La ſupériorité d'eſprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le diſcours ſuivant, d'un certain concours de circonſtances où les Petits ſont rarement placés, mais dans lequel il eſt preſque impoſſible que les grands ſe rencontrent. On doit donc juger les Grands avec indulgence, & ſentir que, dans une grande place, un homme médiocre eſt un homme très-rare.

Auſſi le public, ſur-tout dans les temps de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point déſeſpéré du ſalut de la république ! En des circonſtances pareilles à celles où ſe trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite eſt un dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; ſi ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois, qu'il vainquit au pied du capitole; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de ſecond fondateur de Rome. Si dans des temps de proſpérité, Mr. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoiſſance du public moins vive, & la gloire du Général moins grande.

La concluſion de ce que j'ai dit, c'eſt que le public ne juge que d'après ſon intérêt: perd-on cet intérêt de vue? nulle idée nette de la probité, ni de l'eſprit.

Si les nations enchaînées ſous un pouvoir deſpotique, ſont le mépris des autres nations; ſi, dans les empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illuſtres; c'eſt que l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en ſoi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidere. Or, dans la plupart des gouvernements arbitraires, les citoyens ne peuvent, ſans déplaire au deſpote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'oſent remonter, en ce genre, juſqu'aux premiers principes de ces ſciences, ni s'élever à de grandes idées; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands eſprits. Mais, ſi tous les jugements du public ſont ſoumis à la loi de ſon intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cauſe de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je pourſuis le parallele commencé entre le général & l'auteur, & je me fais cette queſtion: Si l'art militaire, de tous les arts, eſt le plus utile, pourquoi tant de Généraux, dont la gloire éclipſoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illuſtres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, enſevelis dans la même tombe, lorſque la gloire des auteurs, leurs contemporains, conſerve encore ſon premier éclat? La réponſe à cette queſtion, c'eſt que, ſi l'on en excepte les capitaines qui ont réellement perfectionné l'art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Guſtave, les Condé, les Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modeles & des in-

venteurs ; tous les Généraux moins habiles que ceux-à, ceſſant, à leur mort, d'être utiles à leur nation ; n'ont plus de droit à ſa reconnoiſſance, ni, par conſéquent, à ſon eſtime. Au contraire, en ceſſant de vivre, les auteurs n'ont pas ceſſé d'être utiles au public ; ils ont laiſſé entre ſes mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité ſon eſtime : or, comme la reconnoiſſance doit ſubſiſter autant que le bienfait ; leur gloire ne peut s'éclipſer qu'au moment que leurs ouvrages ceſſeront d'être utiles à leur patrie. C'eſt donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'Auteur & le Général paroiſſent au public après leur mort, qu'on doit attribuer cette ſucceſſive ſupériorité de gloire, qu'en des temps différents ils obtiennent tour-à-tour l'un ſur l'autre.

Voilà par quelle raiſon tant de rois, déifiés ſur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des écrivains illuſtres, qui, de leur vivant, ſe trouve ſi rarement à côté de celui des princes, s'eſt, à la mort de ces écrivains, ſi ſouvent confondu avec ceux des plus grands rois ; pourquoi le nom de Confucius eſt plus connu, plus reſpecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la Chine ; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguſte.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps ; qu'on ſe demande pourquoi le ſavant illuſtre eſt moins eſtimé de ſa nation que le miniſtre habile ; & par quelle raiſon un Roſny, plus honoré chez nous qu'un Deſcartes, eſt moins conſidéré de l'étranger : c'eſt, répondrai-je, qu'un grand miniſtre n'eſt gueres utile qu'à ſon pays ; & qu'en perfectionnant l'inſtrument propre à la culture des arts & des ſciences, en habituant l'eſ-

prit humain à plus d'ordre & de juſteſſe, Deſcartes s'eſt rendu plus utile à l'univers, & doit, par conſéquent, en être plus reſpecté.

Mais, dira-t-on, ſi dans tous leurs jugements, les nations ne conſultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron, plus utiles, ſans doute, que le poëte & le géometre, en ſeroient-ils moins eſtimés ?

C'eſt que le public ſent confuſément que l'eſtime eſt, entre ſes mains, un tréſor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une diſtribution ſage & ménagée; que, par conſéquent, il ne doit point attacher d'eſtime à des travaux dont tous les hommes ſont capables. L'eſtime, alors devenue trop commune, perdroit, pour ainſi dire, toute ſa vertu; elle ne féconderoit plus les germes d'eſprit & de probité répandus dans toutes les ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illuſtres en tous les genres, qu'anime à la pourſuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'eſt l'art & non l'artiſte qu'il doit honorer; & que, s'il a jadis, ſous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, ſi juſtement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le payſan n'eſt point ſurchargé d'impôts, l'eſpoir du gain, attaché à celui de la récolte, ſuffit pour l'engager à la culture des terres; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir Mr. Duclos (1), il eſt de l'intérêt des

(1) Voyez ſon excellent ouvrage, intitulé : *Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiecle.*

nations de proportionner leur eſtime, non-ſeulement à l'utilité d'un art, mais encore à ſa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliotheque orientale*, ne ſoit auſſi inſtructif, auſſi agréable, &, par conſéquent, auſſi utile qu'une excellente tragédie ? Pourquoi donc le public a-t-il plus d'eſtime pour le poëte tragique que pour le ſavant compilateur ? C'eſt qu'aſſuré, par le grand nombre des entrepriſes comparé au petit nombre des ſuccès, de la difficulté du genre dramatique, le public ſent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs ſuccès ; & qu'au contraire, il ſuffit d'honorer les ſimples compilateurs du plus foible genre d'eſtime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes ſont capables, & qui ne ſont proprement que l'œuvre du temps & de la patience.

Parmi les ſavants, tous ceux qui, totalement privés des lumieres philoſophiques, ne ſont que raſſembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, ſont, par rapport à l'homme d'eſprit, ce que les tireurs de pierre ſont par rapport à l'architecte ; ce ſont eux qui fourniſſent les matériaux des édifices ; ſans eux, l'architecte ſeroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes ; tous ſont propres à tirer la pierre : il eſt donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paie d'eſtime proportionnée à la difficulté de leur art. C'eſt par ce même motif, & parce que l'eſprit d'invention & de ſyſtême ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'eſtime à ce genre d'eſprit qu'à tout

autre ; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le public proportionne toujours ſon eſtime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille ; parce que, s'il étoit poſſible d'imaginer une ſorte d'eſprit abſolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le public n'accorderoit aucune eſtime à un pareil talent ; il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme, qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adreſſe merveilleuſe, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boiſſeau de milet pour récompenſe.

La contradiction, qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du public, n'eſt donc jamais qu'apparente. L'intérêt public, comme je m'étois propoſé de le prouver, eſt donc le ſeul diſtributeur de l'eſtime accordée aux différentes ſortes d'eſprit.

CHAP.

CHAPITRE XIII.

De la probité, par rapport aux siecles & aux peuples divers.

Dans tous les siecles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa nation. Quelque certaine que soit cette proposition, pour en faire sentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & précises de la vertu.

Pour cet effet, j'exposerai les deux sentiments qui, sur ce sujet, ont jusqu'à présent partagé les moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue & indépendante des siecles & des gouvernements divers; que la vertu est toujours une, & toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles du platonisme. La vertu, selon eux, n'est autre chose que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystere, dont ils ne peuvent donner d'idée précise : aussi n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonne-

ments, c'eſt-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers, font voir qu'une action, vertueuſe au Nord, eſt vicieuſe au Midi, & en concluent que l'idée de la vertu eſt purement arbitraire.

Telles ſont les opinions de ces deux eſpeces de philoſophes. Ceux-là, pour n'avoir pas conſulté l'hiſtoire, errent encore dans le dédale d'une métaphyſique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point aſſez profondement examiné les faits que l'hiſtoire préſente, ont penſé que le caprice ſeul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux ſectes de philoſophes ſe ſont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient conſidéré d'un œil attentif l'hiſtoire du monde. Alors ils auroient ſenti que les ſiecles doivent néceſſairement amener, dans le phyſique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires; que, dans les grands bouleverſements, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir ſucceſſivement utiles & nuiſibles, &, par conſéquent, prendre tour à tour le nom de vertueuſes & de vicieuſes.

Conſéquemment à cette obſervation, s'ils euſſent voulu ſe former de la vertu une idée purement abſtraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le deſir du bonheur général; que, par conſéquent, le bien public eſt l'objet de la vertu, & que les actions qu'elle commande ſont les moyens dont elle ſe ſert pour remplir cet objet; qu'ainſi l'idée de la vertu n'eſt point arbitraire; que, dans les ſiecles & les pays divers, tous les hommes, du

moins ceux qui vivent en ſociété, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, ſi les peuples ſe la repréſentent ſous des formes différentes, c'eſt qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle ſe ſert pour remplir ſon objet.

Cette définition de la vertu en donne, je penſe, une idée nette, ſimple, & conforme à l'expérience; conformité qui peut ſeule conſtater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime ſe perdoit dans les cieux, & dont la baſe étoit appuyée ſur la terre, eſt l'emblême de tout ſyſtême, qui s'écroule à meſure qu'on l'édifie, s'il ne porte ſur la baſe inébranlable des faits & de l'expérience. C'eſt auſſi ſur des faits, c'eſt-à-dire, ſur la folie & la bizarrerie juſqu'à préſent inexplicables des loix & des uſages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque ſtupides qu'on ſuppoſe les peuples, il eſt certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté, ſans motifs, les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diverſité des intérêts des peuples: en effet, s'ils ont toujours confuſément entendu, par le mot de vertu, le deſir du bonheur public; s'ils n'ont, en conſéquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie; & ſi l'idée d'utilité a toujours été ſecrétement aſſociée à l'idée de vertu; on peut aſſurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte; l'on n'y puniſſoit

que la mal-adreſſe du voleur ſurpris (1) : quoi de de plus bizarre que cette coutume ? Cependant, ſi l'on ſe rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent dans une république où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & caſſant, on ſentira que les vols de poules & de légumes étoient les ſeuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adreſſe, ſouvent niés avec fermeté (2), de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol, pouvoit donc être très-utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahiſon des Ilotes, que de l'ambition des Perſes, & qui ne pouvoit oppoſer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il eſt donc certain que le vol, nuiſible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

(1) Le vol eſt pareillement en honneur au royaume de Congo ; mais il ne doit point être fait à l'inſu du poſſeſſeur de la choſe volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, diſent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol ; & leur maniere de vivre exigeoit qu'on le punît ſévérement : leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines ; quelle facilité à dérober, & quel déſordre, ſi l'on eût toléré de pareils vols ! Auſſi, dit Ariſtote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(2) Tout le monde ſait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer ſon larcin, ſe laiſſa, ſans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché ſous ſa robe.

A la fin de l'hiver, lorsque la disette des vivres contraint le sauvage à quitter sa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chasse faire de nouvelles provisions, quelques-unes des nations sauvages s'assemblent avant leur départ, font monter leurs sexagénaires sur des chênes, & font secouer ces chênes par des bras nerveux; la plupart des vieillards tombent, & sont massacrés dans le moment même de leur chûte. Ce fait est connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume: cependant, quelle surprise, lorsqu'après avoir remonté à son origine, on voit que le sauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuissance à soutenir les fatigues de la chasse! Les laissera-t-il dans des cabanes ou des forêts en proie à la famine ou aux bêtes féroces? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, &, par des parricides prompts & nécessaires, arracher leurs peres aux horreurs d'un mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume si exécrable; voilà comme un peuple vagabond, que la chasse & le besoin de vivres retiennent six mois dans des forêts immenses, se trouve, pour ainsi dire, nécessité à cette barbarie; & comment, en ces pays, le parricide est inspiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (1).

(1) Au royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun secours aux malades; ils guérissent comme ils peuvent: &, lorsqu'ils sont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainsi abandonnés.

Les habitants de Congo tuent les malades qu'ils imagi-

Mais, ſans avoir recours aux nations ſauvages, qu'on jette les yeux ſur un pays policé, tel que la Chine; qu'on ſe demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort ſur leurs enfants, & l'on verra que les terres de cet empire, quelque étendues qu'elles ſoient, n'ont pu quelquefois ſubvenir qu'avec peine aux beſoins de ſes nombreux habitants : or, comme la trop grande diſproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occaſionneroit néceſſairement des guerres funeſtes à cet empire, & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un inſtant de diſette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la nation Chinoiſe, humaine dans ſes intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a pu, par le ſentiment d'une humanité peu éclairée, regarder ces cruautés comme néceſſaires au repos du monde. *J'y ſacrifie*, s'eſt-elle dit, *quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoiſſance & les horreurs de la mort, en quoi conſiſte peut-être ce qu'elle a de plus redoutable* (1).

---

nent ne pouvoir en revenir; c'eſt, diſent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'iſle Formoſe, lorſqu'un homme eſt dangereuſement malade, on lui paſſe un nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

(1) La maniere de ſe défaire des filles, dans les pays catholiques, eſt de les forcer à prendre le voile : pluſieurs paſſent ainſi une vie malheureuſe, en proie au déſeſpoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, eſt-elle plus barbare que celle des Chinois.

C'eſt, ſans doute, au deſir de s'oppoſer à la trop grande multiplication des hommes, &, par conſéquent, à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conſervent encore aujourd'hui pour des ſolitaires, qui s'interdiſent avec les femmes le commerce qu'ils ſe permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le deſir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suiſſes à publier un édit par lequel il étoit non-ſeulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de ſe pourvoir d'une concubine (1).

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchiſſoient par le poiſon du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remede auſſi odieux que le mal, engagea le légiſlateur à pourvoir à la ſûreté des maris, en forçant les femmes de ſe brûler ſur le tombeau de leurs époux (2).

(1) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suiſſes, leur rappelle l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir ſa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de ſon prochain. *Fra. Paolo, Hiſt du Conc. de Trente, lib. I.*

Il eſt dit au dix-ſeptieme canon du concile de Tolede : *Que celui qui ſe contente d'une ſeule femme à titre d'épouſe ou de concubine, à ſon choix, ne ſera pas rejetté de la communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute inſulte, qu'alors l'égliſe toléroit les concubines.

(2) Les femmes de Mézurado ſont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher ; mais elles font en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

D'accord avec mes raisonnements, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle ou du moins apparente du public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont par la négligence ou la foiblesse des gouvernements, subsisté long-temps après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche faites aux ordres religieux, ne dussent alors être permises, & que la prorogation d'une pareille permission ne fût maintenant aussi absurde & aussi nuisible à l'état qu'elle pouvoit être sage & utile, lorsque la France étoit encore inculte ? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers, sont comme des échafauds qu'il faut abattre, quand les palais sont élevés.

Rien de plus sage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur persuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le dieu son pere. Ce mensonge imprimoit aux sauvages plus de respect pour sa législation ; ce mensonge étoit donc trop utile à cet état naissant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais, après avoir assis les fondements d'une bonne législation, après s'être assuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix seroient toujours

obſervées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ſes peuples, & les changements qu'en conſéquence il faudroit faire dans ſes loix; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ſes ſucceſſeurs, le menſonge utile & néceſſaire dont il s'étoit ſervi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ſes loix le caractere de divinité, qui, les rendant ſacrées & inviolables, devoit s'oppoſer à toute réforme, & qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes loix nuiſibles à l'état, ſi, par le débarquement des Européens, cet empire n'eût été détruit preſque auſſi-tôt que formé.

L'intérêt des états eſt, comme toutes les choſes humaines, ſujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent ſucceſſivement utiles & nuiſibles au même peuple; d'où je conclus que ces loix doivent être tour-à-tour adoptées & rejettées, & que les mêmes actions doivent ſucceſſivement porter les noms de vertueuſes ou de vicieuſes; propoſition qu'on ne peut nier; ſans convenir qu'il eſt des actions à la fois vertueuſes & nuiſibles à l'état, ſans ſaper, par conſéquent, les fondements de toute législation & de toute ſociété.

La concluſion générale de tout ce que je viens de dire, c'eſt que la vertu n'eſt que le deſir du bonheur des hommes; & qu'ainſi la probité, que je regarde comme la vertu miſe en action, n'eſt, chez tous les peuples & dans tous les gouvernements divers, que l'habitude des actions utiles à ſa nation (1).

(1) Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que je

Quelque évidente que ſoit cette concluſion, comme il n'eſt point de nation qui ne connoiſſe & ne confonde enſemble deux différentes eſpeces de vertu; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé*; & l'autre, *vraie vertu*; je crois, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, devoir examiner la nature de ces différentes ſortes de vertu.

---

ne parle ici que de la *probité politique*, & non de la *probité religieuſe*, qui ſe propoſe d'autres fins, ſe preſcrit d'autres devoirs, & tend à des objets plus ſublimes.

CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.

Je donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'obſervation exacte ne contribue en rien au bonheur public; telles ſont la chaſteté des veſtales, les auſtérités de ces fakirs inſenſés dont l'Inde eſt peuplée; vertus qui, ſouvent indifférentes & même nuiſibles à l'état, ſont le ſupplice de ceux qui s'y vouent. Ces fauſſes vertus ſont, dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent, en plus grande vénération que les bons citoyens.

Perſonne de plus honoré dans l'Indouſtan que les Bramines (1) : l'on y adore juſqu'à leurs nudités (2); l'on y reſpecte auſſi leurs pénitences, & ces pénitences ſont réellement affreuſes (3) : les uns reſtent

(1) Les Bramines ont le privilege excluſif de demander l'aumône : ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(2) *Pourquoi*, diſent ces Bramines, *devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puiſque nous ſommes ſortis nuds & ſans honte du ventre de notre mere.*

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des ſauvages couvrent certaines parties de leurs corps, ce n'eſt point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicateſſe, de la ſenſibilité de certaines parties, & de la crainte de ſe bleſſer en traverſant les bois & les halliers.

(3) Il eſt, au royaume de Pégu, des anachoretes,

toute leur vie attachés à un arbre ; les autres se balancent sur les flammes ; ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme ; ceux-là ne se nourrissent que de liquides ; quelques-uns se ferment la bouche d'un cadenat, & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce : il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette, & c'est un honneur aux peres de prostituer leurs filles à des Fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées, une des plus plaisantes, sans contredit, est celle des Juibus, prêtresses de l'isle Formose : » Pour officier dignement, » & mériter la vénération des peuples, elles doivent, après des sermons, des contorsions & des » hurlements, s'écrier qu'elles voient leurs dieux ; » ce cri jetté, elles se roulent par terre, montent » sur le toît des pagodes, découvrent leur nudité, » se claquent les fesses, lâchent leur urine, descendent nues, & se lavent en présence de l'assemblée (1) «.

Trop heureux encore les peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne sont que ridicules ; souvent elles sont barbares (2). Dans la capitale du

---

nommés *Santons* ; ils ne demandent jamais rien, dussent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces Santons logent à la campagne dans des troncs d'arbres : après leur mort, on les honore comme des dieux.

(1) *Voyages de la compagnie des Indes Hollandoises.*

(2) Les femmes de Madagascar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'est un devoir de reli-

Cochin, l'on éleve des crocodiles; & quiconque s'expose à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer, est compté parmi les élus. Au royaume de Martemban, c'est un acte de vertu, le jour qu'on promene l'idole, de se précipiter sous les roues du chariot, ou de se couper la gorge à son passage: qui se voue à cette mort est réputé saint, & son nom est, à cet effet, inscrit dans un livre.

Or, s'il est des vertus, il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une vierge. Dans l'isle Formose, si, pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nud, un homme est

---

gion, lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'exposer leurs enfants aux bêtes, de les enterrer, ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu, on éleve des vierges. Tous les ans, à la fête de l'idole, on sacrifie une de ces infortunées. Le prêtre, en habits sacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache son cœur & le jette au nez de l'idole. Le sacrifice fait, les prêtres dînent, prennent des habits d'une forme horrible, & dansent devant le peuple. Dans les autres temples du même pays, on ne sacrifie que des hommes. On achete, pour cet effet, un esclave beau, bien fait. Cet esclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois matinées, est ensuite montré au peuple. Le quarantieme jour, les prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent son cœur, barbouillent l'idole de son sang, & mangent sa chair comme sacrée. *Le sang innocent*, disent les prêtres, *doit couler en expiation des péchés de la nation; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire ressouvenir de son peuple.* Il est bon de remarquer que les prêtres ne se chargent jamais de la commission.

couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'eſt un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans : ſont-elles groſſes ? elles s'étendent aux pieds de la prêtreſſe, qui, en exécution de la loi, les y foule juſqu'à ce qu'elles ſoient avortées.

Au Pégu, lorſque les prêtres ou magiciens ont prédit la convaleſcence ou la mort d'un malade (1), c'eſt un crime au malade condamné d'en revenir. Dans ſa convaleſcence, chacun le fuit & l'injurie. S'il eût été bon, diſent les prêtres, dieu l'eût reçu en ſa compagnie.

Il n'eſt peut-être point de pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuiſibles à la ſociété.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ſes ennemis vaincus, on peut, ſans crime, dit le P. Cavazi, piler ſes propres enfants dans un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en compoſer une pâte dont on ſe frotte pour ſe rendre invulnérable ; mais ce ſeroit un ſacrilege abominable que de ne pas maſſacrer, au mois de Mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lorſ-

(1) Lorſqu'un Giague eſt mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre, contrefaiſant la voix du mourant, répond qu'il n'a pas aſſez fait de ſacrifices à ſes ancêtres. Ces ſacrifices ſont une partie conſidérable du revenu des prêtres.

que les grains ſont mûrs, la reine, entourée de ſes courtiſans, ſort de ſon palais, égorge ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, & les donne à manger à ſa ſuite : ces ſacrifices, dit-elle, ſont néceſſaires pour appaiſer les mânes de ſes ancêtres, qui voient, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils ſont privés ; cette foible conſolation peut ſeule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo, d'Angole & de Matamba, le mari peut, ſans honte, vendre ſa femme ; le pere, ſon fils ; le fils, ſon pere : dans ces pays on ne connoît qu'un ſeul crime (1) ; c'eſt de refuſer les prémices de ſa récolte au Chitombé, grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le pere Labat, ſi dépourvus de toutes vraies vertus, ſont très-ſcrupuleux obſervateurs de cet uſage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ſes revenus, c'eſt tout ce que leur recommande le Chitombé (2) : il

(1) Au royaume de Lao, les Talapoins, prêtres du pays, ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils ſe confeſſent tous les mois : fideles à cette obſervance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes, qu'un Talapoin, convaincu de fauſſe monnoie, fut renvoyé abſous par le roi. *Les ſéculiers*, diſoit-il, *auroient dû lui faire de plus grands préſents*. Les plus conſidérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les ſervices les plus bas. Aucun d'eux ne ſe vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque temps porté par un Talapoin.

(2) Ce Chitombé entretient jour & nuit un feu ſacré, dont il vend les tiſons fort cher. Celui qui les achete ſe croit à l'abri de tout accident. Ce grand-prêtre ne reconnoît aucun juge. Lorſqu'il s'abſente pour viſiter les pays

ne desire point que ses negres soient plus éclairés ; il craindroit même que des idées trop saines de la vertu ne diminuassent, & la superstition, & le tribut qu'elle lui paie.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus ; c'est-à-dire, à celles qui, sans cesse, ajoutent à la félicité publique, & sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister.

Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, je distinguerai deux différentes especes de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuse*, & l'autre, *corruption politique*. Cette distinction m'est nécessaire, 1°. parce que je considere la probité philosophiquement & indépendamment des rapports que la religion a avec la société ; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage ; 2°. pour éviter la contradiction perpétuelle qui se trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion & ceux de la politique & de la morale. Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'est en qualité de philosophe & non de théologien que j'écris ; & qu'ainsi je ne prétends, dans ce chapitre & les suivants, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné, j'entre en matiere ; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom

---

de sa domination, on est obligé, sous peine de mort, de garder la continence. Les negres sont persuadés que, s'il mouroit de mort naturelle, cette mort entraîneroit la ruine de l'univers. Aussi le successeur désigné l'égorge-t-il dès qu'il est malade.

de

de corruption religieuse à toute espece de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette espece de corruption, dont je ne suis point l'apologiste, & qui est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différents peuples ont cru & croient encore que cette espece de corruption n'est pas criminelle : elle l'est, sans doute, en France, puisqu'elle blesse les loix du pays; mais elle le seroit moins, si les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfants de l'état : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes, chez lesquelles ce que nous appellons le libertinage, non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais se trouve autorisé par les loix, & même consacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les serrails qui sont sous la protection des loix; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine imposée par la loi aux femmes stériles, c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tunquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté; ils soutiennent que, lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (1).

(1) Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête: lors-

C'eſt pareillement ſous la ſauvegarde des loix que les Siamoiſes, la gorge & les cuiſſes à moitié découvertes, portées dans les rues ſur des palanquins, s'y préſentent dans des attitudes très-laſcives. Cette loi fut établie par une de leurs reines, nommée Tirada, qui, pour dégoûter les hommes d'un amour plus deshonnête, crut devoir employer toute la puiſſance de la beauté. Ce projet, diſent les Siamoiſes, lui réuſſit. Cette loi, ajoutent-elles, eſt d'ailleurs aſſez ſage : il eſt agréable aux hommes d'avoir des deſirs, aux femmes de les exciter. C'eſt le bonheur des deux ſexes, le ſeul bien que le ciel met aux maux dont il nous afflige : & quelle ame aſſez barbare voudroit encore nous le ravir (1) !

Au royaume de Batimena (2), toute femme, de quelque condition qu'elle ſoit, eſt, par la loi, & ſous la peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la deſire ; un refus eſt contre elle un arrêt de mort.

---

que ces marques diſparoiſſent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(1) Un homme d'eſprit diſoit, à ce ſujet, qu'il faut, ſans contredit, défendre aux hommes tout plaiſir contraire au bien général ; mais qu'avant cette défenſe, il falloit, par mille efforts d'eſprit, tâcher de concilier ce plaiſir avec le bonheur public. » Les hommes, ajoutoit-il, ſont ſi mal-» heureux, qu'un plaiſir de plus vaut bien la peine qu'on » eſſaie de le dégager de ce qu'il peut avoir de dange-» reux pour un gouvernement ; & peut-être ſeroit-il fa-» cile d'y réuſſir, ſi l'on examinoit, dans ce deſſein, la lé-» giſlation des pays où ces plaiſirs ſont permis «.

(2) *Chriſtianiſme des Indes*, L. IV. p. 308.

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espece de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autorise le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les peuples de l'isle Formose, l'ivrognerie & l'impudicité sont des actes de religion. Les voluptés, disent ces peuples, sont les filles du ciel, des dons de sa bonté ; en jouir, c'est honorer la divinité, c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses & des jouissances de l'amour ne plaise aux dieux ? Les dieux sont bons, & nos plaisirs sont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoissance. En conséquence de ce raisonnement, ils se livrent publiquement à toute espece de prostitution (1).

C'est encore pour se rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la reine des Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux de ses guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouissent, en sa présence, des plaisirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ses temples ! Que d'autels élevés à des femmes prostituées (2) ! Sans rappeller l'ancien culte de

(1) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'est-à-dire, les anneaux de leurs amants : plus elles en ont, & plus leurs nôces sont célebres.

(2) A Babylone, toutes les femmes, campées près le temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obte-

Vénus, de Cotytto, les Baniàns n'honorent-ils pas, ſous le nom de la déeſſe *Banany*, une de leurs reines, *qui*, ſelon le témoignage de Gemelli Carreri, *laiſſoit jouir ſa cour de la vue de toutes ſes beautés, prodiguoit ſucceſſivement ſes faveurs à pluſieurs amants, & même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus, à ce ſujet, qu'un ſeul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, pere du deuxieme ſiecle de l'égliſe, dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* » L'Aſſyrie, ainſi qu'une » partie de l'Afrique, dit ce pere, adore l'Air, ſous » le nom de Junon ou de Vénus vierge. Cette déeſſe » commande aux éléments ; on lui conſacre des » temples : ces temples ſont deſſervis par des prê- » tres qui, vêtus & parés comme des femmes, » prient la déeſſe d'une voix languiſſante & efféminée, irritent les deſirs des hommes, s'y prêtent, » ſe targuent de leur impudicité ; &, après ces plaiſirs préparatoires, croient devoir invoquer la déeſſe » à grands cris, jouer des inſtruments, ſe dire rem- » plis de l'eſprit de la divinité, & prophétiſer «.

Il eſt donc une infinité de pays où la corruption

---

nir, par une proſtitution expiatoire, la rémiſſion de leurs péchés. Elles ne pouvoient ſe refuſer au deſir du premier étranger qui vouloit purifier leur âme par la jouiſſance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt ſatisfait à la pénitence ; mais les laides attendoient quelquefois long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvents des Bonzes ſont remplis de religieuſes idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines. En eſt-on las, on les renvoie, & on les remplace. Les portes de

des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette espece de corruption ! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat, que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement ? En vain ajouteroit-on que les peuples où regne ce libertinage, sont le mépris de l'univers. Mais, sans parler des Orientaux & des nations sauvages ou guerrieres, qui, livrées à toutes sortes de voluptés, sont heureuses au dedans, & redoutables au dehors, quel peuple plus célebre que les Grecs ! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre du Péloponese, époque fatale à leur vertu, quelle nation & quel pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes ! On sait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus déshonnête. Ce goût étoit si général, qu'Aristide, surnommé le Juste, cet Aristide qu'on étoit las, disoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauté

---

ces couvents sont assiégées par ces religieuses, qui, pour y être admises, offrent des présents aux Bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour, font accroire au roi & au peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes.

du jeune Stesileus, de l'isle de Céos, qui, portant dans leur ame les desirs les plus violents, allumа entre eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré par l'oracle d'Apollon, le plus sage des hommes, aimoit Alcibiade & Archelaüs : il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtisanes. Il est donc certain que relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or, cette espece de corruption de mœurs se trouvant, en Grece, portée au dernier excès, dans le temps même que ce pays produisoit des grands hommes en tout genre, qu'il faisoit trembler la Perse, & jettoit le plus grand éclat, on pourroit penser que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuse*, n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un état.

Il est une autre espece de corruption de mœurs qui prépare la chûte d'un empire, & en annonce la ruine : je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique.*

Un peuple en est infecté, lorsque le plus grand nombre des particuliers qui le composent, détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette espece de corruption qui se joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des Moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un état, cette derniere seroit peut-être la plus dangereuse. Un peuple, eût-il d'ailleurs les mœurs les plus pures, s'il est attaqué de cette corruption, est nécessairement malheureux au dedans, & peu redoutable au dehors. La durée d'un tel empire dépend du hasard, qui seul en retarde ou en précipite la chûte.

Pour faire ſentir combien cette anarchie de tous les intérêts eſt dangereuſe dans un état, conſidérons le mal qu'y produit la ſeule oppoſition des intérêts d'un corps avec ceux de la république : donnons aux Bonzes, aux Talapoins, toutes les vertus de nos Saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'eſt point lié à l'intérêt public ; ſi, par exemple, le crédit du Bonze tient à l'aveuglement des peuples, ce Bonze, néceſſairement ennemi de la nation qui le nourrit, ſera, à l'égard de cette nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde ; honnêtes entre eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des bonzes eût-il, en particulier, beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en ſera pas moins ambitieux ; tous ſes membres travailleront, ſouvent ſans le ſavoir, à ſon agrandiſſement ; ils s'y croiront autoriſés par un principe vertueux (1). Il n'eſt donc rien de plus dangereux dans un état qu'un corps dont l'intérêt n'eſt pas attaché à l'intérêt général.

Si les prêtres du paganiſme firent mourir Socrate, & perſécuterent preſque tous les grands hommes, c'eſt que leur bien particulier ſe trouvoit oppoſé au bien public ; c'eſt que les prêtres d'une fauſſe religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, &, pour cet effet, de pourſuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les miniſtres de la vraie religion, qui, ſans le même beſoin, ont ſouvent eu recours aux mêmes cruautés, ont perſécuté, déprimé les grands hom-

(1) Dans la vraie religion même, il s'eſt trouvé des prêtres qui, dans les temps d'ignorance, ont abuſé de la piété des peuples pour attenter aux droits du ſceptre.

mes, ſe ſont faits les panégyriſtes des ouvrages médiocres, & les critiques des excellents (1).

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défenſe faite dans certains pays, d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Eſprit des loix ?* ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à ſon fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'eſprit, répéter à ce ſujet, qu'en ſollicitant cette défenſe, les moines en ont uſé comme les Scythes avec leurs eſclaves ? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournaſſent la meule avec moins de diſtraction.

Il paroît donc que c'eſt uniquement de la conformité ou de l'oppoſition de l'intérêt des particuliers

(1) Voici comme s'exprime, au ſujet de Mr. de Monteſquieu, le pere Millot, jéſuite, dans un diſcours couronné par l'académie de Dijon, ſur la queſtion : *Eſt-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ?...* » Ces re-
» gles de conduite, ces maximes de gouvernement, qui
» devroient être gravées ſur le trône des rois & dans
» le cœur de quiconque eſt revêtu de l'autorité, n'eſt-ce
» pas à une profonde étude des hommes que nous les de-
» vons ? Temoin cet illuſtre citoyen, cet organe, ce juge
» des loix, dont la France & l'Europe entiere arroſent le
» tombeau de leurs larmes ; mais dont elles verront tou-
» jours le génie éclairer les nations, & tracer le plan
» de la félicité publique ; écrivain immortel, qui abré-
» geoit tout, parce qu'il voyoit tout ; & qui vouloit faire
» penſer, parce que nous en avons beſoin bien plus que
» de lire. Avec quelle ardeur, quelle ſagacité, avoit-il
» étudié le genre humain ! Voyageant comme Solon,
» méditant comme Pythagore, converſant comme Platon,
» liſant comme Cicéron, peignant comme Tacite, tou-
» jours ſon objet fut l'homme ; ſon étude fut celle des

avec l'intérêt général ; que dépend le bonheur ou le malheur public ; & qu'enfin, la corruption religieuse de mœurs peut, comme l'hiſtoire le prouve, s'allier ſouvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la ſageſſe, aux talents, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette eſpece de corruption de mœurs, n'aient ſouvent rendu à la patrie des ſervices plus importants que les plus ſéveres anachoretes. Que ne doit-on pas à la galante Circaſſienne, qui, pour aſſurer ſa beauté, ou celle de ſes filles, a, la premiere, oſé les inoculer ? Que d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas ar-

---

» hommes ; il les connut. Déjà commencent à germer les » ſemences fécondes qu'il jetta dans les eſprits modéra- » teurs des peuples & des empires. Ah ! recueillons-en les » fruits avec reconnoiſſance, &c. «. Le Pere Millot ajoute dans une note :... » Quand un auteur d'une probité re- » connue, qui penſe fortement, & qui s'exprime toujours » comme il penſe, dit en termes formels : *La religion chré- » tienne, qui ne ſemble avoir d'autre objet que la félicité de « l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ;* quand » il ajoute, en réfutant un paradoxe dangereux de Bayle : » *Les principes du chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, » ſeroient infiniment plus forts que ce faux honneur des mo- » narchies ; ces vertus humaines des républiques, & cette » crainte ſervile des états deſpotiques*, c'eſt-à-dire, plus forts » que les trois principes du gouvernement politique établis » dans l'*Eſprit des Loix :* peut-on accuſer un tel auteur, ſi « on a lu ſon ouvrage, d'avoir prétendu y porter des » coups mortels au chriſtianiſme « ?

(*On laiſſe cette note, quoiqu'elle ne ſe trouve ni dans l'édition originale, ni dans le manuſcrit de l'auteur.*)

rachés à la mort ? Peut-être n'eſt-il point de fondatrice d'ordre de religieuſes qui ſe ſoit rendue recommandable à l'univers par un auſſi grand bienfait, & qui, par conſéquent, ait autant mérité de ſa reconnoiſſance.

Au reſte, je crois devoir encore répéter à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiſte de la débauche. J'ai ſeulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes eſpeces de corruption de mœurs, qu'on a trop ſouvent confondues, & ſur leſquelles on ſemble n'avoir eu que des idées confuſes. Plus inſtruits du véritable objet de la queſtion, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit aſſigner à ces deux différentes ſortes de corruption, & reconnoître qu'il eſt deux eſpeces différentes de mauvaiſes actions ; les unes qui ſont vicieuſes dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne ſont nuiſibles, &, par conſéquent, criminelles, chez un peuple, que par l'oppoſition qui ſe trouve entre ces mêmes actions & les loix du pays.

Plus de connoiſſance du mal doit donner aux Moraliſtes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront conſidérer la morale d'un point de vue nouveau, &, d'une ſcience vaine, faire une ſcience utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être à la morale la connoissance des principes établis dans les Chapitres précédents.

Si la morale a, jusqu'à présent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions, à beaucoup d'élégance & de netteté, plusieurs Moralistes n'aient joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élévation d'ame : mais, quelque supérieurs qu'aient été ces Moralistes, il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différents vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, jusqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de morale ? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que, peut-être, ils se reprochoient ; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en est la cause ? C'est que les vices d'un peuple sont, si j'ose le dire, toujours cachés au fond de sa législation : c'est là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumieres ni du courage nécessaires pour l'entreprendre, n'est, en ce genre, de presque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un peuple, sans faire aucun

changement dans cette législation, c'eſt prétendre à l'impoſſible, c'eſt rejetter les conſéquences juſtes des principes qu'on admet.

Qu'eſpérer de tant de déclamations contre la fauſſeté des femmes, ſi ce vice eſt l'effet néceſſaire d'une contradiction entre les deſirs de la nature & les ſentiments que, par les loix & la décence, les femmes ſont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar, à Madagaſcar, ſi toutes les femmes ſont vraies, c'eſt qu'elles y ſatisfont, ſans ſcandale, toutes leurs fantaiſies, qu'elles ont mille galants, & ne ſe déterminent au choix d'un époux qu'après des eſſais répétés. Il en eſt de même des ſauvages de la Nouvelle-Orléans, de ces peuples où les parentes du grand Soleil, les princeſſes du ſang, peuvent, lorſqu'elles ſe dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouſer d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fauſſes, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis ſeulement qu'on ne peut raiſonnablement reprocher aux femmes une fauſſeté dont la décence & les loix leur font, pour ainſi dire, une néceſſité ; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laiſſant ſubſiſter les cauſes.

Prenons la médiſance pour ſecond exemple. La médiſance eſt, ſans doute, un vice : mais c'eſt un vice néceſſaire ; parce qu'en tout pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces citoyens, peu intéreſſés à s'inſtruire, doivent croupir dans une honteuſe pareſſe. Or, s'il eſt dans ce pays, de mode & d'uſage de ſe jetter

dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler de choſes, doit néceſſairement parler des perſonnes. Tout panégyrique eſt ennuyeux, & toute ſatyre agréable; ſous peine d'être ennuyeux, l'ignorant eſt donc forcé d'être médiſant. On ne peut donc détruire ce vice, ſans anéantir la cauſe qui le produit, ſans arracher les citoyens à la pareſſe, &, par conſéquent, ſans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'eſprit eſt-il ordinairement moins tracaſſier, dans les ſociétés particulieres, que l'homme du monde? C'eſt que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des perſonnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choſes; c'eſt que l'homme d'eſprit, qui ne médit jamais que pour ſe venger, médit très-rarement, lorſque l'homme du monde, au contraire, eſt preſque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médiſance, je le dis du libertinage, contre lequel les moraliſtes ſe ſont toujours ſi violemment déchaînés. Le libertinage eſt trop généralement reconnu pour être une ſuite néceſſaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, ſi le luxe, comme je ſuis fort éloigné de le penſer, mais comme on le croit communément, eſt très-utile à l'état; ſi, comme il eſt facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les citoyens à la pratique des loix ſomptuaires, ſans changer la forme du gouvernement; ce ne ſeroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit ſe flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation ſur ce ſujet eſt, théologique-

ment, mais non politiquement, bonne. L'objet que ſe propoſent la politique & la législation, eſt la grandeur & la félicité temporelle des peuples : or, relativement à cet objet, je dis que, ſi le luxe eſt réellement utile à la France, il ſeroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'état, conſtitué comme il l'eſt (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), & le mal infiniment petit qu'occaſionne l'amour des femmes. C'eſt ſe plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe eſt néceſſaire, c'eſt une inconſéquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : &, ſi l'on veut lui conſerver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en eſt d'utiles dans certains ſiecles & certains pays, & que c'eſt au limon du Nil que l'Egypte doit ſa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que, blâmables à certains égards, elles ſont, à d'autres, fort utiles au public ; qu'elles ſont, par exemple, de leurs richeſſes un uſage communément plus avantageux à l'état que les femmes les plus ſages. Le deſir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-ſeulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence, où les réduiroit la pratique des loix ſomptuaires, mais lui inſpire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la ſuppoſition que le luxe ſoit utile à une nation, ne ſont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'induſtrie des artiſans du luxe, les rendent

de jour en jour plus utiles à l'état ? Les femmes ſages, en faiſant des largeſſes à des mendiants ou à des criminels, ſont donc moins bien conſeillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le deſir de plaire : celles-ci nourriſſent des citoyens utiles ; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette nation.

Il ſuit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut ſe flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple, qu'après en avoir fait dans ſa législation ; que c'eſt par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs ; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, ſeroient politiquement nuiſibles, ſi elles n'étoient vaines ; mais elles le ſeront toujours, parce que la maſſe d'une nation n'eſt jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me ſoit permis de l'obſerver en paſſant : parmi les Moraliſtes, il en eſt peu qui ſachent, en armant nos paſſions les unes contre les autres, s'en ſervir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conſeils ſont trop injurieux. Ils devroient pourtant ſentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des ſentiments ; que c'eſt une paſſion qui ſeule peut triompher d'une paſſion ; que pour inſpirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modeſtie vis-à-vis du public, il faut mettre en oppoſition ſa vanité avec ſa coquetterie, lui faire ſentir que la pudeur eſt une invention de l'amour & de la volupté raffinée (1) ; que c'eſt à la

(1) C'eſt en conſidérant la pudeur ſous ce point de vue, qu'on peut répondre aux arguments des Stoïciens & des

gaze, dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ſes plaiſirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables ſe préſentent demi-nuds dans les aſſemblées; qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent ſans voile aux regards des hommes, les deſirs perdent tout ce que la curioſité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les beſoins; qu'au contraire, chez les peuples où la pudeur ſuſpend un voile entre les deſirs & les nudités, ce voile myſtérieux eſt le taliſman qui retient l'amant aux genoux de ſa maîtreſſe: & que c'eſt enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le ſceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux ſont en grand nombre; que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de ſon bonheur; qu'ils

---

Cyniques, qui ſoutenoient que l'homme vertueux ne faiſoit rien dans ſon intérieur, qu'il ne dût faire à la face des nations, & qui croyoient, en conſéquence, pouvoir ſe livrer publiquement aux plaiſirs de l'amour. Si la plupart des légiſlateurs ont condamné ces principes cyniques, & mis la pudeur au nombre des vertus, c'eſt, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le ſpectacle fréquent de la jouiſſance ne jettât quelque dégoût ſur un plaiſir auquel ſont attachés la conſervation de l'eſpece & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs ſenti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curioſité, rendoit les careſſes plus délicieuſes, les faveurs plus flatteuſes, & multiplioit enfin

haiſſent

haïſſent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le ſpectacle de vos amuſements eſt un ſpectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahiſſant le ſecret de vos plaiſirs, vous expoſe à tous les traits de leur vengeance.

C'eſt en ſubſtituant ainſi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les Moraliſtes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet article: je rentre dans mon ſujet; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur; qu'on ne peut les ſouſtraire à cette tendance; qu'il ſeroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réuſſir; que, par conſéquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en uniſſant l'intérêt perſonnel à l'intérêt général. Ce principe poſé, il eſt évident que la morale n'eſt qu'une ſcience frivole, ſi l'on ne la confond avec la politique & la légiſlation: d'où je conclus que, pour ſe rendre utiles à

---

les plaiſirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine eſpece de pudeur, & ſi les filles, en préſence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens, c'eſt que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de ſemblables exercices, donnaſſent à l'état des enfants plus robuſtes. Il ſavoit que, ſi l'habitude de voir des femmes nues émouſſoit le deſir d'en connoître les beautés cachées, ce deſir ne pouvoit pas s'éteindre, ſur-tout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en ſecret & furtivement les faveurs de leurs épouſes. D'ailleurs, Lycurgue, qui faiſoit de l'amour un des principaux reſſorts de ſa légiſlation, vouloit qu'il devînt la récompenſe, & non l'occupation des Spartiates.

l'univers, les philoſophes doivent conſidérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même eſprit. C'eſt au Moraliſte d'indiquer les loix, dont le législateur aſſure l'exécution par l'appoſition du ſceau de ſa puiſſance.

Parmi les Moraliſtes, il en eſt peu, ſans doute, qui ſoient aſſez fortement frappés de cette vérité: parmi ceux même dont l'eſprit eſt fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en eſt beaucoup qui, dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne ſont animés que par des intérêts perſonnels & des haines particulieres. Ils ne s'attachent, en conſéquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la ſociété; & leur eſprit, qui, peu à peu, ſe reſſerre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force néceſſaire pour s'élever juſqu'aux grandes idées. Dans la ſcience de la morale, ſouvent l'élévation de l'eſprit tient à l'élévation de l'ame. Pour ſaiſir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la paſſion du bien général; & malheureuſement en morale, comme en religion, il eſt beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des Moraliſtes hypocrites.

J'entends par *hypocrite* celui qui, n'étant point ſoutenu dans l'étude de la morale par le deſir du bonheur de l'humanité, eſt trop fortement occupé de lui-même. Il eſt beaucoup d'hommes de cette eſpece : on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils conſiderent les vices deſtructeurs des empires ; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils ſe déchaînent contre des vices particuliers. C'eſt en vain que de pareils hommes ſe diſent inſpirés par la paſſion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice ſeroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la ſociété : &, ſi la vue des défauts les moins nuiſibles à l'état, ſuffiſoit pour vous irriter, de quel œil conſidéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillants, magnanimes & déſintéreſſés ? De quel chagrin ſeriez-vous affectés, lorſque vous appercevriez quelque défaut dans la juriſprudence ou la diſtribution des impôts, lorſque vous en découvririez dans la diſcipline militaire, qui décide ſi ſouvent du ſort des batailles & du ravage de pluſieurs provinces ? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, déteſtant le jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours ; ou du moins,

prendre exemple sur ce Chinois vertueux, qui, justement irrité des vexations des Grands, se présente à l'empereur, lui porte ses plaintes : *Je viens*, dit-il, *m'offrir au supplice auquel de pareilles représentations ont fait traîner six cents de mes concitoyens ; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine possede encore dix-huit mille bons patriotes, qui, pour la même cause, viendront successivement te demander le même salaire.* Il se tait à ces mots; & l'empereur, étonné de sa fermeté, lui accorde la récompense la plus flatteuse pour un homme vertueux; la punition des coupables & la suppression des impôts.

Voilà de quelle maniere se manifeste l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces censeurs, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice est proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : si vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuisent, vous usurpez le nom de moralistes, vous n'êtes que des égoïstes.

C'est donc par un détachement absolu de ses intérêts personnels, par une étude profonde de la science de la législation, qu'un Moraliste peut se rendre utile à sa patrie. Il est alors en état de peser les avantages & les inconvénients d'une loi ou d'un usage, & de juger s'il doit être aboli ou conservé. L'on n'est que trop souvent contraint de se prêter à des abus & même à des usages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a si long-temps toléré les duels; c'est qu'en des pays où l'on n'est point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'est point exercée par des guerres continuelles, les Moralistes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens,

& d'entretenir le courage dans le corps des citoyens, & de fournir l'état de vaillants défenſeurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal ; ils ſe trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en eſt mille autres où l'on eſt réduit à cette option. Ce n'eſt ſouvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une fauſſe idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces Moraliſtes déclamateurs & ſans eſprit, qui, concentrés dans une petite ſphere d'idées, répetent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs *mies*, recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les paſſions : ils ne ſentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet, ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les paſſions fortes, telles que l'orgueil & le patriotiſme chez les Grecs & les Romains, le fanatiſme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibuſtiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables ; tout homme qui ne menera contre de pareils ſoldats que des hommes ſans paſſions, n'oppoſera que de timides agneaux à la fureur des loups. Auſſi la ſage nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préſervatif contre les raiſonnements de ces philoſophes. Auſſi les nations, ſoumiſes d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuſe indocilité, le peuple, ſcrupuleuſement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris & l'eſclave des autres peuples.

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en est doué, est, pour ainsi dire, désigné par la nature, pour remplir, auprès du législateur, la charge de ministre penseur (1), & justifier ce mot de Cicéron, qu'*un homme d'esprit n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.*

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumieres sur toutes les sciences, & sur-tout sur celle de l'histoire, dont les progrès sont à la fois effet & cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un roi, que les détails propres à faire sortir son caractere; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vices & ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, & non de leurs soupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince, qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour

(1) On distingue à la Chine deux sortes de ministres: les uns sont les ministres *signeurs*; ils donnent les audiences & les signatures: les autres portent le nom de ministres *penseurs*; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changements que le temps & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

inſtruire & plaire, ſubſtituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la miſere publique & des cauſes qui les ont produites. C'eſt à la ſimple expoſition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de la métaphyſique, de la juriſprudence. Il eſt peu de ſciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne, qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne penſe : tout ſe tient dans l'univers.

CHAPITRE XVII.

Des avantages qui réſultent des principes ci-deſſus établis

Je paſſe rapidement ſur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils conſiſteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, juſqu'à préſent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus inſenſés de juſtifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus inſtruit de ſes devoirs, le particulier ſeroit moins dépendant de l'opinion de ſes amis : à l'abri des injuſtices que lui font ſouvent commettre, à ſon inſu, les ſociétés dans leſquelles il vit, il ſeroit alors, en même temps, affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la préſence de la raiſon, mais qui eſt l'effroi de ces ames timides & peu éclairées, qui ſacrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaiſirs, & quelquefois même juſqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires, à la critique deſquels on ne peut échapper, quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement ſoumis à la raiſon & à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces ſentiments mâles & courageux, qui forment le caractere diſtinctif de l'homme vertueux ; ſentiments qu'on deſire dans chaque citoyen, & qu'on eſt en droit d'exiger des Grands. Comment

l'homme élevé aux premiers postes, renversera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, & résistera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puissants, souvent intéressés au malheur public, si son ame n'est inabordable à toute espece de sollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis, procure, du moins, cet avantage au particulier; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher, à cet égard, à toute espece d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, & de lui procurer, en conséquence, les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils seroient, sans doute, plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes, on pourroit, si je l'ose dire, composer un catéchisme de probité, dont les maximes simples, vraies, & à la portée de tous les esprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conséquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; sentir que c'est au besoin de l'état à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris; & enfin au législateur, par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse, & devient vicieuse.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition, supprimeroit-il les abus, réformeroit-il les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établissement, sont devenues depuis si

funeſtes à l'univers ? coutumes qui ne ſubſiſtent que par la crainte où l'on eſt de ne pouvoir les abolir, ſans ſoulever les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, ſans allumer des guerres longues & cruelles, & ſans occaſionner enfin de ces ſéditions qui, toujours haſardeuſes pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractere & d'un eſprit vaſte.

C'eſt donc en affoibliſſant la ſtupide vénération des peuples pour les loix & les uſages anciens, qu'on met les ſouverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la déſolent, & qu'on leur fournit les moyens d'aſſurer la durée des empires.

Maintenant, lorſque les intérêts d'un état ſont changés; & que des loix, utiles lors de ſa fondation, lui ſont devenues nuiſibles; ces mêmes loix, par le reſpect que l'on conſerve toujours pour elles, doivent néceſſairement entraîner l'état à ſa ruine. Qui doute que la deſtruction de la république Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, & que cet aveugle reſpect n'ait forgé les fers dont Céſar chargea ſa patrie ? Après la deſtruction de Carthage, lorſque Rome atteignoit au faîte de la grandeur, les Romains, par l'oppoſition qui ſe trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs loix, devoient appercevoir la révolution dont l'empire étoit menacé; & ſentir que, pour ſauver l'état, la république en corps devoit ſe preſſer de faire, dans les loix & le gouvernement, la réforme qu'exigeoient les temps & les circonſtances, & ſur-tout ſe hâter de prévenir les changements qu'y vouloit apporter l'ambition perſonnelle,

la plus dangereuſe des législatrices. Auſſi les Romains auroient-ils eu recours à ce remede, s'il avoient eu des idées plus nettes ſur la morale. Inſtruits par l'hiſtoire de tous les peuples, ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élévation, ne pouvoient les y ſoutenir; qu'un empire eſt comparable au vaiſſeau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il eſt en danger de périr, ſi, pour ſe parer du naufrage, le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre: vérité politique qu'avoit connue Mr. Locke, qui, lors de l'établiſſement de ſa législation à la Caroline, voulut que ſes loix n'euſſent de force que pendant un ſiecle; que, ce temps expiré, elles devinſſent nulles, ſi elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il ſentoit qu'un gouvernement guerrier ou commerçant ſuppoſoit des loix différentes; & qu'une législation propre à favoriſer le commerce & l'induſtrie, pouvoit devenir un jour funeſte à cette colonie, ſi ſes voiſins venoient à s'aguerrir, & que les circonſtances exigeaſſent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on faſſe aux fauſſes religions l'application de cette idée de Mr. Locke; l'on ſera bientôt convaincu de la ſottiſe & de leur inventeur, & de leurs ſectateurs. Quiconque, en effet, examine les religions (qui, à l'exception de la nôtre, ſont toutes faites de main d'hommes) ſent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'eſprit vaſte & profond d'un législateur, mais de l'eſprit étroit d'un particulier; qu'en conſéquence, ces fauſſes religions n'ont jamais été fondées ſur la baſe des loix & le principe de l'utilité

publique ; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ſes applications à toutes les diverſes poſitions où peut ſucceſſivement ſe trouver un peuple, eſt le ſeul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anaſtaſe, des Ripperda, des Thamas-Kouli-Kan & des Gehan-Gir, tracer le plan d'une nouvelle religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans la compoſition des fauſſes religions, on eût toujours ſuivi ce plan, on auroit conſervé à ces religions tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eut point détruit le tartare ni l'élyſée; le légiſlateur en eût toujours fait, à ſon gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, ſelon la force plus ou moins grande de ſon imagination. Ces religions, ſimplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuiſible, n'euſſent point courbé les eſprits ſous le joug honteux d'une ſotte crédulité; & que de crimes & de ſuperſtitions euſſent diſparu de la terre! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-Java (1), perſuadé, à la plus légere incommodité, que l'heure fatale eſt venue, ſe preſſer de rejoindre le dieu de ſes peres, implorer la mort, & conſentir à la recevoir; les prêtres euſſent vainement voulu lui extorquer un pareil conſentement pour l'étrangler enſuite de leurs propres mains, & ſe gorger de ſa chair. La Perſe n'eût point nourri cette ſecte abominable de Dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ſes principes, qui leva une main homicide ſur un Sophi, & plongea le poignard dans le ſein d'Amurath. Des

(1) A l'orient de Sumatra.

Romains, auſſi ſuperſtitieux que des Negres (1), n'euſſent point reglé leur courage ſur l'appétit des poulets ſacrés. Enfin, les religions n'auroient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres (2) longues & cruelles que les Sarraſins firent d'abord aux chrétiens; que, ſous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarraſins ſe firent entre eux; & qui, ſans doute, firent inventer la fable dont ſe

---

(1) Lorſque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lievre, une corneille ou quelque autre animal timide, c'eſt, diſent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de ſa frayeur: ils le combattent alors avec intrépidité. Mais, s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire; ce chant, diſent-ils, eſt le préſage certain d'une défaite, à laquelle ils ne s'expoſent jamais. Si le chant du coq eſt, à la fois, entendu des deux camps, il n'eſt point de courage qui y tienne, les deux armées ſe débandent & fuient. Au moment que le ſauvage de la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un ſonge ou l'aboyement d'un chien ſuffit pour le faire retourner ſur ſes pas.

(2) Les paſſions humaines ont quelquefois allumé de ſemblables guerres dans le ſein même du chriſtianiſme; mais rien de plus contraire à ſon eſprit, qui eſt un eſprit de déſintéreſſement & de paix; à ſa morale qui ne reſpire que la douceur & l'indulgence; à ſes maximes, qui preſcrivent par-tout la bienfaiſance & la charité; à la ſpiritualité des objets qu'il préſente; à la ſublimité de ſes motifs; enfin à la grandeur & à la nature des récompenſes qu'il propoſe. (*Note qui ne ſe trouve, ni dans l'édition originale, ni dans le manuſcrit de l'auteur*).

ſervit un prince de l'Indouſtan pour réprimer le zele indiſcret d'un Iman.

Soumets-toi, lui diſoit l'Iman ; à l'ordre du très-Haut. La terre va recevoir ſa ſainte loi : la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perſe, la Syrie, l'Aſie entiere ſubjuguées ; l'aigle Romaine foulée aux pieds des fideles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces ſignes certains, reconnois la vérité de ma religion, & plus encore à la ſublimité de l'alcoran ; à la ſimplicité de ſes dogmes, à la douceur de notre loi. Notre dieu n'eſt point un dieu cruel ; il s'honore de nos plaiſirs. C'eſt, dit Mahomet, en reſpirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuſes careſſes de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur, & s'élance plus rapidement vers le ciel. Inſecte couronné, lutteras-tu long-temps contre ton dieu ? Ouvre les yeux ; vois les ſuperſtitions & les vices dont ton peuple eſt infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'alcoran ?

Iman, répondit le prince, il fut un temps où, dans la république des Caſtors, comme dans mon empire, l'on ſe plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques aſſaſſinats : pour prévenir les crimes, il ſuffiſoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes, & d'établir quelques maréchauſſées. Le ſénat des Caſtors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jettant la vue ſur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : Prenons exemple ſur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti, habité & régi par un être plus puiſſant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme ; que le peuple des Caſtors s'y ſoumette. Perſua-

dons-lui qu'un génie eſt, par l'ordre de ce dieu, mis en ſentinelle ſur chaque planete; que, de là, contemplant nos actions, il s'occupe à diſpenſer les biens aux bons & les maux aux méchants : cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il ſe tait : on conſulte, on délibere; l'idée plaît par ſa nouveauté, on l'adopte; voilà la religion établie, & les Caſtors vivant d'abord comme freres. Cependant, bientôt après, il s'éleve une grande controverſe. C'eſt la Loutre, diſent les uns; c'eſt le Rat muſqué, répondent les autres, qui, le premier, préſenta à Michapour les grains de ſable dont il forma la terre. La diſpute s'échauffe; le peuple ſe partage; on en vient aux injures, des injures aux coups; le fanatiſme ſonne la charge. Avant cette religion, il ſe commettoit quelques vols & quelques aſſaſſinats : la guerre civile s'allume, & la moitié de la nation eſt égorgée. Inſtruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman! ajouta ce prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une religion qui déſole l'univers.

Il réſulte de ce chapitre que, ſi le légiſlateur étoit autoriſé, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, à faire, dans les loix, les coutumes & les fauſſes religions, tous les changements qu'exigent les temps & les circonſtances, il pourroit tarir la ſource d'une infinité de maux, &, ſans doute, aſſurer le repos des peuples, en étendant la durée des empires.

D'ailleurs, que de lumieres ces mêmes principes ne répandroient-ils pas ſur la morale, en nous faiſant appercevoir la dépendance néceſſaire qui lie les mœurs aux loix d'un pays, & nous apprenant que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation? Qui doute que, plus aſſidus

à cette étude, les Moraliſtes ne puſſent alors porter cette ſcience à ce haut degré de perfection que les bons eſprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puiſſe jamais atteindre (1) ?

Si, dans preſque tous les gouvernements, toutes les loix, incohérentes entre elles, ſemblent être l'ouvrage du pur haſard, c'eſt que, guidés par des vues & des intérêts différents, ceux qui les font s'embarraſſent peu du rapport de ces loix entre elles. Il en eſt de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines isles : des payſans veulent vuider leur champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles ; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courants, s'amonceler autour de quelques rôſeaux, s'y conſolider, & former enfin une terre ferme.

C'eſt cependant à l'uniformité des vues du légis-

(1) En vain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente législation n'eſt point celui de la ſageſſe humaine ; que ce projet eſt une chimere. Je veux qu'une aveugle & longue ſuite d'événements, dépendants tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, ſoit la cauſe univerſelle de tout ce qui a été, eſt & ſera : en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, ſi, dans cette longue chaîne d'événements, ſont néceſſairement compris les ſages & les fous, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas auſſi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette ſcience devra ſa perfection, & le monde ſon bonheur ?

lateur,

lateur, à la dépendance des loix entre elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe ſimple, tel que celui de l'utilité du public, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre d'hommes ſoumis à la même forme de gouvernement : principe dont perſonne ne connoit toute l'étendue ni la fécondité ; principe qui renferme toute la morale & la législation, que beaucoup de gens répétent ſans l'entendre, & dont les législateurs même n'ont encore qu'une idée ſuperficielle, du moins, ſi l'on en juge par le malheur de preſque tous les peuples de la terre (1).

(1) Dans la plupart des empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les peuples ſur ce point, s'expoſeroit preſque toujours à la fureur des tyrans qui déſolent ces malheureuſes contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs ſujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes ils ſont en droit d'attendre du prince, & le contrat tacite qui le lie à ſes peuples. Quelque raiſon qu'à cet égard ces princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que ſur le deſir pervers de tyraniſer leurs ſujets.

CHAPITRE XVIII.

De l'Esprit, considéré par rapport aux siecles & aux pays divers.

J'ai prouvé que les mêmes actions, successivement utiles & nuisibles dans des siecles & des pays divers, étoient tour-à-tour estimées ou mépriſées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des peuples, & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certains genres d'esprit, & le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'esprit, les siecles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais, dans les deux chapitres suivants, prouver la vérité par des exemples.

CHAPITRE XIX.

L'eſtime pour les différents genres d'Eſprit eſt, dans chaque ſiecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

Pour faire ſentir l'extrême juſteſſe de cette proportion, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis juſqu'aux romans de nos jours, ce genre a ſucceſſivement éprouvé mille changements. En veut-on ſavoir la cauſe ? Qu'on ſe demande pourquoi les romans les plus eſtimés il y a trois cent ans, nous paroiſſent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les paſſions, les uſages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent ſouvent d'un ſiecle à l'autre; ce changement doit donc en occaſionner dans le genre de ſes romans & de ſon goût: une nation eſt donc, par l'intérêt de ſon amuſement, preſque toujours forcée de mépriſer dans un ſiecle ce qu'elle admiroit dans le ſiecle précédent (1). Ce

(1) Ce n'eſt pas que ces anciens romans ne ſoient encore agréables à quelques philoſophes, qui les regardent comme la vraie hiſtoire des mœurs d'un peuple conſidéré dans un certain ſiecle & une certaine forme de gouvernement. Ces philoſophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par

que je dis des romans peut s'appliquer à preſque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement ſentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'eſprit des ſiecles d'ignorance à l'eſprit de notre ſiecle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les eccléſiaſtiques étoient alors les ſeuls qui ſuſſent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs ſermons. Qui les lira, n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (1) & ceux du P. Bourdaloue, qu'entre

---

un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractere & l'eſprit d'une nation par le genre de roman qui la ſéduit. Ces ſortes de jugements ſont d'ordinaire aſſez juſtes : un politique habile pourroit, avec ce ſecours, aſſez préciſément déterminer les entrepriſes qu'il eſt prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les romans moins pour s'inſtruire que pour s'amuſer, ne les conſidere pas ſous ce point de vue, & ne peut, en conſéquence, en porter le même jugement.

(1) Dans un des ſermons de ce Menot, il s'agit de la promeſſe du Meſſie : » Dieu, dit-il, avoit, de toute » éternité, déterminé l'incarnation & le ſalut du genre-» humain ; mais il vouloit que de grands perſonnages, » tels que les Saints Peres, le demandaſſent. Adam, » Enos, Enoch, Mathuſalem, Lamech, Noë, après » l'avoir inutilement ſollicité, s'aviſerent de lui envoyer » des ambaſſadeurs. Le premier fut Moïſe ; le ſecond, » David ; le troiſieme, Iſaïe, & le dernier, l'Egliſe. » Ces ambaſſadeurs n'ayant pas mieux réuſſi que les Pa-» triarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des » femmes. Madame Eve ſe préſenta la premiere, à laquelle » Dieu fit cette réponſe : *Eve, tu as péché ; tu n'es pas*

le *Chevalier du Soleil* & *la Princeſſe de Cleves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumieres s'étant augmentées, l'on ſe moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du ſermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoiſſance des trépaſſés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conſéquence, de l'argent aux moines; débitoit gravement en chaire, *qu'au ſeul ſon de l'argent qui tombe dans le tronc ou le baſſin, & qui fait* tin, tin, tin, *toutes les ames*

» *digne de mon fils*. Enſuite Madame Sara, qui dit: *O Dieu!* » *aide nous*. Dieu lui dit: *Tu t'en es rendue indigne par* » *l'incrédulité que tu marquas, lorſque je t'aſſurai que tu ſe-* » *rois mere d'Iſaac*. La troiſieme fut Madame Rebecca; » Dieu lui dit: *Tu as fait, en faveur de Jacob, trop de tort* » *à Eſaü*. La quatrieme, Madame Judith, à qui Dieu dit: » *Tu as aſſaſſiné*. La cinquieme, Madame Eſther, à qui il » dit: *Tu as été trop coquette; tu perdois trop de temps à* » *t'attiſſer pour plaire à Aſſuerus*. Enfin, fut envoyée la cham- » briere de l'âge de quatorze ans, laquelle, tenant la vue » baſſe & toute honteuſe, s'agenouilla, puis vint à dire: » *Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, afin qu'il y* » *mange du fruit de ſes pommes*; & le jardin étoit le ventre » virginal. Or, le fils ayant oui ces paroles, il dit à ſon » pere: *Mon pere, j'ai aimé celle-ci dès ma jeuneſſe, & je* » *veux l'avoir pour mere*. A l'inſtant, Dieu appelle Gabriel, » & lui dit: *O Gabriel, va-t-en vîte en Nazareth, à Marie,* » *& lui préſente de ma part ces lettres*. Et le fils y ajouta: » *Dis-lui, de la mienne, que je la choiſis pour ma mere.* » *Aſſure-la*, dit enſuite le Saint-Eſprit, *que j'habiterai en* » *elle, qu'elle ſera mon temple, & remets-lui ces lettres de ma* » *part* «. Tous les autres ſermons de ce Menot ſont à peu près dans le même goût.

du purgatoire ſe prennent tellement à rire, qu'elles font ha, ha, ha, hi, hi, hi (1) ?

Dans la ſimplicité des ſiecles d'ignorance, les objets ſe préſentent ſous un aſpect très-différent de celui ſous lequel on les conſidere dans les ſiecles éclairés. Les tragédies de la paſſion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à préſent ſcandaleuſes. Il en ſeroit de même de preſque toutes les queſtions ſubtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des diſputes en regle, pour ſavoir ſi Dieu eſt habillé ou nud dans l'hoſtie ; ſi Dieu eſt tout-puiſſant, s'il a le pouvoir de pécher ; ſi Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille, & mille autres queſtions encore plus extravagantes (2).

---

(1) Dans ces temps, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec ſes paroiſſiens, pour ſavoir aux frais de qui l'on paveroit l'égliſe ; ce curé, lorſque le juge étoit prêt à le condamner, s'aviſa de citer ce paſſage de Jérémie : *Paveant illi, & ego non paveam.* Le juge ne ſut que répondre à la citation : il ordonna que l'égliſe ſeroit pavée aux dépens des paroiſſiens.

Il y eut un temps, dans l'égliſe, où la ſcience & l'art d'écrire furent regardés comme des choſes mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même, à ce ſujet, que les anges fouetterent St. Jérôme, pour avoir voulu imiter le ſtyle de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'eſt pour l'avoir mal imité.

(2) *Utrum Deus potuerit ſuppoſitare mulierem, vel diabolum, vel aſinum, vel ſilicem, vel cucurbitam : &, ſi ſuppoſitaſſet cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, editura*

Tout, jusqu'aux miracles, portoit dans ce temps d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du siecle (1).

---

miraculis, & quonammodo fuisset fixa cruci. Apolog. P. Horodor. tom. III. p. 127.

(1) Quelque chose qu'on dise en faveur des siecles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philosophes, ou contre les académies de province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'agriculture, les enrégistrer dans le rôle des laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendiants, de soldats, d'artisans de luxe & de domestiques, c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces: or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques*, dit Mr. l'abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire.* Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute Mr. Hume, que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs loix & leur police. L'esprit est comme le feu; il agit en tous sens: il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne sait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes loix, & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siecles d'ignorance? Solon,

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres* (1), j'en choisis un opéré en faveur d'un moine. » Ce moine revenoit d'une maison dans la-» quelle il s'introduisoit toutes les nuits. Il avoit, à » son retour, une riviere à traverser : Satan renversa » le bateau, & le moine fut noyé, comme il com-» mençoit l'invitatoire des matines de la Vierge. » Deux diables se saisissent de son ame, & sont ar-» rêtés par deux anges, qui la reclament en qualité » de chrétienne. Seigneurs anges, disent les diables, » il est vrai que Dieu est mort pour ses amis, & ce » n'est pas une fable ; mais celui-ci étoit du nombre » des ennemis de Dieu : &, puisque nous l'avons » trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jetter » dans le bourbier de l'enfer ; nous serons bien ré-» compensés de nos prévôts. Après bien des con-» testations, les anges proposent de porter le diffé-» rend au tribunal de la Vierge. Les diables répondent » qu'ils prendront volontiers Dieu pour juge, parce

---

Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considere les savants simplement comme des commerçants, & si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies & aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espece de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

(1) *Histoire de l'Académie des inscriptions & belles-lettres*, tome XVIII.

» qu'il jugeoit ſelon les loix : mais, pour la Vierge, » diſent-ils, nous n'en pouvons eſpérer de juſtice : » elle briſeroit toutes les portes de l'enfer, plutôt » que d'y laiſſer un ſeul jour celui qui, de ſon vi- » vant, a fait quelques révérences à ſon image. Dieu » ne la contredit en rien ; elle peut dire que la pie » eſt noire, & que l'eau trouble eſt claire ; il lui » accorde tout : nous ne ſavons plus où nous en » ſommes ; d'un ambeſas elle fait un terne, d'un » double-deux un quine, elle a le dez & la chance : » le jour que Dieu en fit ſa mere, fut bien fatal » pour nous ».

L'on ſeroit, ſans doute, peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuſes, ſur la viſite de l'évêque d'Halicarnaſſe*, & qui m'a paru trop plaiſant pour réſiſter au deſir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême, l'auteur raconte » qu'autrefois, dans le royaume d'Arménie, » il y eut un roi qui avoit beaucoup de haine contre » les chrétiens ; c'eſt pourquoi il perſécuta la religion » d'une maniere bien cruelle. Il méritoit bien que » Dieu l'eût alors puni : cependant Dieu, infiniment » bon, qui ouvrit le cœur à St. Paul pour le con- » vertir, lorſqu'il perſécutoit les fideles, ouvrit auſſi » le cœur à ce roi pour qu'il connût la ſainte religion. » Auſſi arriva-t-il que le roi tenant ſon conſeil dans » le palais, avec les mandarins, pour délibérer ſur » les moyens d'abolir entiérement la religion chré- » tienne dans le royaume, le roi & les mandarins » furent auſſi-tôt changés en cochons. Tout le » monde accourut aux cris de ces cochons, ſans » ſavoir quelle pouvoit être la cauſe d'une choſe

» auſſi extraordinaire. Alors il y eut un chrétien, » nommé Grégoire, qui avoit été mis à la queſtion » le jour de devant, qui accourut au bruit, & » qui reprocha au roi ſa cruauté envers la religion. » Au diſcours que fit Grégoire, les cochons s'arrê- » terent, & s'étant tus, ils leverent le muſeau en » haut pour écouter Grégoire, lequel interroge » tous les cochons en ces termes : Déſormais êtes- » vous réſolus de vous corriger ? A cette demande, » tous les cochons firent un coup de tête, & crie- » rent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient dit » *oui*. Grégoire reprit ainſi la parole : Si vous êtes » réſolus de vous corriger, ſi vous vous repentez » de vos péchés, & que vous veuilliez être baptiſés » pour obſerver la religion parfaitement, le ſeigneur » vous regardera dans ſa miſéricorde ; ſinon, vous » ſerez malheureux dans ce monde & dans l'autre. » Tous les cochons frapperent la tête, firent la ré- » vérence, & crierent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils » avoient voulu dire qu'ils le deſiroient ainſi. Gré- » goire, voyant les cochons humbles de cette ſorte, » prit de l'eau bénite, & baptiſa tous les cochons : » & il arriva ſur le champ un grand miracle ; car, » à meſure qu'il baptiſoit chaque cochon, auſſi tôt » il ſe changeoit en une perſonne plus belle qu'au- » paravant «.

Ces miracles, ces ſermons, ces tragédies & ces queſtions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient ſi ridicules, étoient & devoient être admirées dans les ſiecles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'eſprit du temps, & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La groſſiere imbécillité de la plupart d'entre eux ne

leur permettoit pas de connoître la ſainteté & la grandeur de la religion : dans preſque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainſi dire, qu'une ſuperſtition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philoſophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuſte qu'on ſoit envers les ſciences, quelque corruption qu'on les accuſe d'introduire dans les mœurs, il eſt certain que celles de notre clergé ſont maintenant auſſi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins ſi l'on conſulte & l'hiſtoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célebres d'entre eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes, religioſi, concubinarii.* » Damnés, infames, s'écrie Maillard, dont les noms ſont » inſcrits dans les regiſtres du diable; larrons, voleurs, comme dit St. Bernard ; penſez-vous que » les fondateurs de vos bénéfices vous les aient donnés pour ne faire autre choſe que de vivre à pot » & à cuiller avec des filles, & jouer au glic ? Et » vous, Meſſieurs les gros abbés, avec vos bénéfices, qui nourriſſez chevaux, chiens & filles, » demandez à St. Etienne s'il a eu paradis pour mener une telle vie, faiſant grande chere, étant toujours parmi les feſtins & banquets, & donnant » les biens de l'égliſe & du crucifix aux filles de » joie (1) «.

(1) Ce Maillard, qui déclamoit de cette maniere contre le clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ſes confreres. On l'appelloit le *docteur Gomorrhéen.* On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroît aſſez bien tournée pour le temps :

Noſtre maiſtre Maillard tout par tout met le nez,
Tantoſt va chez le roy, tantoſt va chez la royne ;

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces siecles grossiers, où tous les hommes, superstitieux & braves, ne s'amusoient que des contes de moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie, les auteurs, quoique nés dans des siecles différents, écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût, ni, par conséquent, de révolutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'est, du moins, que dans les siecles éclairés qu'elles sont remarquables. Or, ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la position d'un peuple. Il est donc une dépendance secrétement établie entre le goût d'une nation & ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles

---

Il fait tout, il sçait tout, & à rien n'est idoine ;
Il est grand orateur, poëte des mieux nés,
Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés,
Sophiste aussy aigu que les fesses d'un moine.
Mais il est si meschant, pour n'être que chanoine,
Qu'auprès de luy sont saincts le diable & les damnés.
Si se fourrer par-tout à gloire il le repute,
Pourquoi, dedans Poissy, n'est-il à la dispute ?
Il dit qu'à grand regret il en est éloigné ;
Car Beze il eust vaincu, tant il est habile homme,
Pourquóy donc n'y est-il ? Il est embesoigné
Après les fondements pour rebastir Sodome.

des Atrides, n'allumeroit plus en nous les mêmes tranſports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs; & l'on verra que cette différence d'impreſſion tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance: cette paſſion, miſe aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favoriſoit ce culte. Dans un ſiecle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colere, la fureur & la trahiſon, étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront: c'eſt ainſi qu'on entretenoit, dans le cœur des citoyens, une crainte reſpective & ſalutaire, qui ſuppléoit au defaut de police. La peinture de cette paſſion étoit donc trop analogue au beſoin, au préjugé des peuples anciens, pour n'y être pas conſidérée avec plaiſir.

Mais, dans le ſiecle où nous vivons, dans un temps où la police eſt, à cet égard, fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne ſommes plus aſſervis aux mêmes préjugés, il eſt évident qu'en conſultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une paſſion, qui loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la ſociété, n'y occaſionneroit que des déſordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces ſentiments mâles & courageux qu'inſpire l'amour de la patrie, ne feroient-elles plus ſur nous que des impreſſions légeres? C'eſt qu'il eſt très-rare que les peuples allient une certaine eſpece de courage & de vertu avec l'extrême ſoumiſſion; c'eſt que les

Romains devinrent bas & vils ſi-tôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin, comme dit Homere :

L'affreux inſtant qui met un homme libre aux fers ;
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere.

D'où je conclus que les ſiecles de liberté, dans leſquels s'engendrent les grands hommes & les grandes paſſions, ſont auſſi les ſeuls où les peuples ſoient vraiment admirateurs des ſentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illuſtre poëte ? C'eſt qu'on ſortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles où les eſprits, encore échauffés du feu de la ſédition, ſont plus audacieux, plus eſtimateurs des ſentiments hardis, & plus ſuſceptibles d'ambition ; c'eſt que les caracteres que Corneille donne à ſes héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient, par conſéquent, plus analogues à l'eſprit du ſiecle, qu'ils ne le ſeroient maintenant, qu'on rencontre peu de héros (1), de citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a ſuccédé à tant d'orages, & que les volcans de la ſédition ſont éteints de toutes parts.

Comment un artiſan habitué à gémir ſous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand ſeigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le ſaint reſpect que l'Egyptien a pour ſes dieux, & le negre pour ſon fétiche, ſeroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe ?

(1) Les guerres civiles ſont un malheur auquel on doit ſouvent de grands hommes.

De pareils ſentiments doivent leur paroître fous & giganteſques ; ils n'en pourroient admirer l'élévation, ſans avoir ſouvent à rougir de la baſſeſſe des leurs : c'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte un petit nombre d'eſprits & de caracteres élevés, qui conſervent encore pour Corneille une eſtime raiſonnée & ſentie, les autres admirateurs de ce grand poëte l'eſtiment moins par ſentiment que par préjugé & ſur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit néceſſairement amener des révolutions dans ſon goût. D'un ſiecle à l'autre, un peuple eſt différemment frappé des mêmes objets, ſelon la paſſion différente qui l'anime.

Il en eſt des ſentiments des hommes comme de leurs idées : ſi nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluſte, être affectés que des paſſions qui nous affectent nous-mêmes fortement (1).

Pour être touché de la peinture de quelque paſſion, il faut ſoi-même en avoir été le jouet.

Suppoſons que le berger Tircis & Catilina ſe rencontrent, & ſe faſſent réciproquement confidence des ſentiments d'amour & d'ambition qui les agitent ; ils ne pourront certainement pas ſe communiquer l'impreſſion différente qu'excitent en eux les différentes paſſions dont ils ſont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de ſi ſéduiſant le pouvoir ſuprême, & le ſecond ce que la conquête d'une femme a de ſi flat-

(1) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il eſt capable de faire lui-même ; il rejette le reſte comme inventé.

teur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe; je dis qu'en tout pays où les habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en présentant sur le théatre des passions convenables à des particuliers, telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles : il est certain que des ames fieres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés de la peinture de cette passion : & c'est précisément la raison pour laquelle les pieces de théatre n'ont de succès pleins & entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissements. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or, parmi les passions de cette espece, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfere-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siecle, ou un pays différent tel que l'Angleterre, auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractere, suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs,

mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies, qui ne ſont plus maintenant que des comédies d'un ſtyle élevé, & dont l'action ſe paſſe dans les palais des rois.

C'eſt l'heureux accroiſſement de l'autorité ſouveraine, qui, déſarmant la ſédition, aviliſſant la condition des bourgeois, a dû preſque entiérement les bannir de la ſcene comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, leſquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & ſont proprement les bourgeois du ſiecle.

On voit donc qu'en des temps différents, certains genres d'eſprit font ſur le public des impreſſions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les eſtimer. Or, cet intérêt public eſt quelquefois, d'un ſiecle à l'autre, aſſez différent de lui-même, pour occaſionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantiſſement ſubit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels ſont tous les ouvrages de controverſe, ouvrages maintenant auſſi ignorés, qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés ſur leur croyance, étoient animés de l'eſprit de fanatiſme; où chaque ſecte, ardente à ſoutenir ſes opinions, vouloit, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverſes étoient, premiérement quant au choix du ſujet, des ouvrages trop généralement intéreſſants, pour n'être pas univerſellement eſtimés: d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins

de la part de certains hérétiques, avec toute l'adresse & l'esprit imaginables ; car enfin, pour persuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme sont quelques hérésies (1), il étoit impossible que les controversistes n'employassent, dans leurs écrits, toute la souplesse, la force & les ressources de la logique, que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que, tant par l'importance de la matiere, que par la maniere de la traiter, les controversistes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais dans un siecle où l'esprit de fanatisme a presque entiérement disparu ; où les peuples & les rois, instruits par les malheurs passés, ne s'occupent plus des disputes théologiques ; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse Péruvienne, dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux, qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres, composées sur ce sujet : & c'est l'indifférence avec laquelle on

(1) Voyez l'*Histoire des Hérésies*, par St. Epiphane.

a considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre M. de la Motte & du savant abbé Terrasson ; dissertations qui, regardées, à juste titre, comme des chefs-d'œuvre & des modeles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différents siecles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantissement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journellement arrivés dans les mœurs, les passions & les goûts d'un peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siecles.

Pour cet effet, il faut se rappeller que le genre d'esprit le plus estimé dans un siecle & dans un pays, est souvent le plus mépriſé dans un autre siecle & dans un autre pays ; que l'esprit, par conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passageres, & les autres durables. On peut donc réduire à deux especes toutes les différentes sortes d'esprit : l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode* (1) : l'autre, dont l'utilité éternelle, inalté-

(1) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses : je comprends, par

rable, indépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, eſt, par conſéquent, toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai eſprit, c'eſt-à-dire, comme l'eſprit le plus deſirable.

Tous les genres d'eſprit réduits ainſi à ces deux eſpeces, je diſtinguerai, en conſéquence, deux différentes ſortes d'ouvrages.

Les uns ſont faits pour avoir un ſuccès brillant & rapide; les autres, un ſuccès étendu & durable. Un roman ſatyrique où l'on peindra, par exemple, d'une maniere vraie & maligne, les ridicules des Grands, ſera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le ſentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les Grands & les Petits : ces derniers ſaiſiſſent donc, avec tout le plaiſir & la ſagacité poſſibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces Grands paroiſſent indignes de leur ſupériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un ſuccès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a néceſſairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naiſſance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du ſouvenir des hommes les ridicules anciens & les

---

conſéquent, ſous ce même mot, les ouvrages qui nous paroiſſent les plus durables : telles ſont les fauſſes religions, qui, ſucceſſivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des ſiecles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des Petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de juſtifier ſes mépris pour les Grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chûte de ces ſortes d'ouvrages, dont la célébrité ſouvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel eſt le genre de réuſſite que doivent avoir les romans ſatyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphyſique, ſon ſuccès ne peut être le même : le deſir de s'inſtruire, toujours plus rare & moins vif que celui de cenſurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un ſi grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs ſi paſſionnés. D'ailleurs, les principes de ces ſciences, avec quelque clarté qu'on les préſente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention, qui doit encore en diminuer conſidérablement le nombre.

Mais ſi le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphyſique eſt moins rapidement ſenti que celui d'un ouvrage ſatyrique, il eſt plus généralement reconnu ; parce que des Traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent néceſſairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, & même les conſerver dans chaque ſiecle. Tout ouvrage qui ne tire ſon mérite que de la fineſſe des obſervations faites ſur la nature de l'homme & des choſes, ne peut ceſſer de plaire en aucun temps.

J'en ai dit aſſez pour faire connoître la vraie cauſe des différentes eſpeces d'eſtime attachées aux différents genres d'eſprit : s'il reſte encore quelque

doute ſur ce ſujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-deſſus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on ſavoir, par exemple, quels ſeroient les divers ſuccès de deux écrivains, dont l'un ſe diſtingueroit uniquement par la force & la profondeur de ſes penſées, & l'autre par la maniere heureuſe de les exprimer ? Conſéquemment à ce que j'ai dit, la réuſſite du premier doit être plus lente ; parce qu'il eſt beaucoup plus de juges de la fineſſe, des graces, des agréments d'un tour ou d'une expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle, qu'il n'eſt de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des ſuccès plus rapides qu'étendus, & plus brillants que durables. Il en eſt deux cauſes : la premiere, c'eſt qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours dans la traduction, la fraîcheur & la force de ſon coloris, & ne paſſe, par conſéquent, aux étrangers que dépouillé des charmes du ſtyle, qui, dans ma ſuppoſition, en faiſoient le principal agrément : la ſeconde, c'eſt que la langue vieillit inſenſiblement ; c'eſt que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs ; & qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été compoſé, des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conſerver à ſon auteur qu'une eſtime de tradition.

Pour obtenir un ſuccès entier, il faut, aux graces de l'expreſſion, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut ſoutenir l'épreuve du temps, & ſur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuſet le plus propre à ſé-

parer l'or pur du clinquant. Auſſi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens poëtes, le mépris injuſte que quelques gens raiſonnables ont conçu par la poéſie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit : c'eſt qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les ſiecles & les pays divers, il en eſt qui, plus vivement & plus généralement intéreſſants pour l'humanité, doivent avoir des ſuccès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il ſuffit de ſe rappeller que, parmi les hommes, il en eſt peu qui n'aient éprouvé quelque paſſion ; que la plupart d'entre eux ſont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une deſcription ; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, preſque tous, plus ſenti que vu, mais plus vu que réfléchi (1) ; qu'ainſi la peinture des paſſions doit être plus généralement agréable que la peinture des objets de la nature ; & la deſcription poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philoſophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoiſſance de la botanique, de la géographie & des beaux-arts que de la connoiſſance du cœur humain, les philoſophes excellents en ce dernier genre, doivent être plus généralement connus & eſtimés que les botaniſtes, les géographes & les grands critiques. Auſſi, Mr. de

(1) Voilà pourquoi, dans la Grece, dans Rome, & dans preſque tous les pays, le ſiecle des poëtes a toujours annoncé & précédé celui des philoſophes.

la Motte (qu'il me ſoit encore permis de le citer pour exémple) eût-il été, ſans contredit, plus généralement eſtimé, s'il eût appliqué à des ſujets plus intéreſſants la même fineſſe, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ſes diſcours ſur l'ode, la fable & la tragédie.

Le public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poëtes, fait peu de cas des grands critiques; leurs ouvrages ne ſont lus, jugés & appréciés que par les gens de l'art auxquels ils ſont utiles. Voilà la vraie cauſe du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de Mr. de la Motte.

Voyons maintenant quels ſont les ouvrages qui doivent, au ſuccès rapide & brillant, unir le ſuccès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux eſpeces de ſuccès que par des ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a ſu joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels ſont certains genres de poëmes, de romans, de pieces de théatre, & d'écrits moraux ou politiques: ſur quoi il eſt bon d'obſerver que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du pays où ils ſont faits, ne conſervent, aux yeux de la poſtérité, que les ſeules beautés communes à tous les ſiecles & à tous les pays; & qu'Homere, par cette raiſon, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de ſon temps. Mais cette perte, & ſi je l'oſe dire, ce déchet en mérite eſt plus ou moins grand, ſelon que les beautés durables qui entrent dans la compoſition d'un ouvrage, & qui y ſont toujours inégalement mêlangées aux

beautés du jour, l'emportent plus ou moins sur ces dernieres. Pourquoi les *Femmes savantes* de l'illustre Moliere sont-elles déjà moins estimées que son *Avare*, son *Tartuffe* & son *Misanthrope* ? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pieces ; l'on n'a point, en conséquence, déterminé le degré d'estime qui leur est dû : mais l'on a éprouvé qu'une comédie, telle que l'*Avare*, dont le succès est fondé sur la peinture d'un vice toujours subsistant, & toujours nuisible aux hommes, renfermoit nécessairement, dans ses détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce sujet, c'est-à-dire, de beautés durables ; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes savantes*, dont la réussite n'est appuyée que sur un ridicule passager, ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce sujet, & peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le public, n'en pouvoient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit gueres, chez les différentes nations, que les pieces de caractere passer, avec succès, d'un théatre à l'autre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprit, est dans chaque siecle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

CHAPITRE XX.

De l'Esprit, considéré par rapport aux différents pays.

Ce que j'ai dit des siecles divers, je l'applique aux pays différents, & je prouve que l'estime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'esprit, est chez les différents peuples toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, & , par conséquent, de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les républicains ? C'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carriere des richesses & des grandeurs. Or, l'amour & le respect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non-seulement l'éloquence, mais encore toutes les sciences, qui, telles que la politique, la jurisprudence, la morale, la poésie, ou la philosophie, peuvent servir à former des orateurs.

Dans les pays despotiques, au contraire, si l'on fait peu de cas de cette même espece d'éloquence, c'est qu'elle ne mene point à la fortune; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage, & qu'on ne se donne pas la peine de persuader, lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant

de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe ? C'est qu'une république pauvre & petite, qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les arts, propres à amollir le courage, qu'on eût, peut-être, avec raison, déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome & dans la Grece on n'en avoit pour cette même science ? C'est que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur position physique, moins besoin de grands généraux que d'habiles négociants ; c'est que l'esprit de commerce, qui nécessairement amene à sa suite le goût du luxe & de la mollesse, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre & même pour le courage : vertu que, chez un peuple libre, soutient long-temps l'orgueil national ; mais qui, s'affoiblissant néanmoins de jour en jour, est, peut-être, la cause éloignée de la chûte ou de l'asservissement de cette nation. Si les écrivains célebres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Adisson, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très-grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément, à Londres, des gens instruits ; rencontre plus difficile

à faire en France, non que le climat Anglois; comme on l'a prétendu, ſoit plus favorable à l'eſprit que le nôtre : la liſte de nos hommes célebres, dans la guerre, la politique, les ſciences & les arts, eſt peut-être plus nombreuſe que la leur. Si les ſeigneurs Anglois ſont, en général, plus éclairés que les nôtres, c'eſt qu'ils ſont forcés de s'inſtruire ; c'eſt qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir ſur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-conſidérable ſur nous ; avantage qu'ils conſerveront juſqu'à ce que le luxe ait entiérement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait inſenſiblement pliés au joug de la ſervitude, & leur ait appris à préférer les richeſſes aux talents. Juſqu'aujourd'hui, c'eſt, à Londres, un mérite de s'inſtruire; à Paris, c'eſt un ridicule. Ce fait ſuffit pour juſtifier la réponſe d'un étranger que Mr. le duc d'Orléans, régent, interrogeoit ſur le caractere & le génie différent des nations de l'Europe : *La ſeule maniere*, lui dit l'étranger, *de répondre à votre alteſſe royale, eſt de lui répéter les premieres queſtions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément ſur le compte d'un homme qui ſe préſente dans le monde. En Eſpagne*, ajouta-t-il, *on demande :* Eſt-ce un Grand de la premiere claſſe ? *En Allemagne :* Peut-il entrer dans les chapitres ? *En France :* Eſt-il bien à la cour ? *En Hollande :* Combien a-t-il d'or ? *En Angleterre :* Quel homme eſt-ce ?

Le même intérêt général qui, dans les états républicains & ceux dont la conſtitution eſt mixte, préſide à la diſtribution de l'eſtime, eſt auſſi, dans les empires ſoumis au deſpotiſme, le diſtributeur

unique de cette même estime. Si, dans ces gouvernements, l'on fait peu de cas de l'esprit, & si l'on a plus de considération à Ispahan, à Constantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le bacha, que pour l'homme de mérite; c'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes: ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles & desirables; mais aucun des particuliers, dont l'assemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents? Les grands talents sont toujours suspects aux gouvernements injustes: les talents n'y procurent ni les dignités ni les richesses. Or, les richesses & les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens; & soient universellement desirés. En vain diroit-on qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs: ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple: c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talents; aussi les pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernements infiniment plus sages & plus éclairés, la

poſſeſſion de l'or eſt preſque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages univerſels, ſe croient ſupérieurs (1) à l'homme de talent, ſe félicitent, d'un ton ſuperbement modeſte, d'avoir préféré l'utile à l'agréable, & d'avoir, au défaut d'eſprit, fait, diſent-ils, emplette de bon ſens, qui, dans la ſignification qu'ils attachent à ce mot, eſt le vrai, le bon & le ſuprême eſprit! De telles gens doivent toujours prendre les philoſophes pour des ſpéculateurs viſionnaires, leurs écrits pour des ouvrages ſérieuſement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richeſſes & les dignités ſont trop généralement deſirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples où les prétentions au mérite ſont excluſives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'eſprit n'eſt-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en quelque

(1) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entre eux ſe croient, du moins, fort au deſſus de quiconque n'eſt pas ſupérieur en ſon genre. Ils ne ſentent pas qu'il en eſt des gens d'eſprit comme des coureurs: Un tel, diſent-ils entre eux, ne court pas. Cependant, ce n'eſt ni l'impotent, ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la courſe.

Si l'on ſe tait ſur la médiocrité d'eſprit de la plupart de ces gens ſi vains de leurs richeſſes, c'eſt qu'on ne ſonge pas même à les citer. Le ſilence, ſur notre compte, eſt toujours un mauvais ſigne; c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de notre ſupériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

genre que ce ſoit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues ? Pour obtenir la faveur des Grands, à quelles flatteries, à quelles baſſeſſes ne doit-il pas ſe plier ? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expoſe aux dédains d'un muphti ou d'une ſultane ; en France, aux bontés outrageantes d'un grand ſeigneur (1) ou d'un homme en place, qui, mépriſant en lui un genre d'eſprit trop différent du ſien, le regardera comme un homme inutile à l'état, incapable d'affaires ſérieuſes, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuſes bagatelles. D'ailleurs, ſecrétement jaloux de la réputation des gens de mérite (2), & ſenſible à leur cenſure, l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faſte, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans ſa maiſon. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette paſſion pour la gloire, qui l'arrache

(1) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens ; mais, à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogene, on apperçoit la vanité.

(2) » En entrant dans le monde, diſoit un jour Mr. le » préſident de Monteſquieu, on m'annonça comme un » homme d'eſprit, & je reçus un accueil aſſez favorable » des gens en place : mais lorſque, par le ſuccès des » *Lettres Perſanes*, j'eus peut-être prouvé que j'en avois, » & que j'eus obtenu quelque eſtime de la part du public, » celle des gens en place ſe refroidit ; j'eſſuyai mille dé- » goûts. Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement bleſſés » de la réputation d'un homme célebre, c'eſt pour s'en » venger qu'ils l'humilient ; & qu'il faut ſoi-même mériter » beaucoup d'éloges, pour ſupporter patiemment l'éloge » qu'on nous fait d'autrui «.

aux douceurs du plaiſir, s'aviliſſe juſqu'à ce point ? Quiconque eſt né pour illuſtrer ſon ſiecle, eſt toujours en garde contre les Grands ; il ne ſe lie dumoins qu'avec ceux dont l'eſprit & le caractere, faits pour eſtimer les talents, & s'ennuyer dans la plupart des ſociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'eſprit avec le même plaiſir que ſe rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la premiere vue.

Le caractere propre à former les hommes illuſtres, les expoſe donc néceſſairement à la haine, ou, du moins, à l'indifférence des Grands & des hommes en place, & ſur-tout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, croupiſſent dans une honteuſe ignorance, & tiennent, ſi je l'oſe dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'eſtime pour le mérite eſt, dans l'Orient, fondé ſur le peu d'intérêt que les peuples ont d'eſtimer les talents ; pour faire mieux ſentir la puiſſance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous ſoient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié ſelon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la diſſertation ; pourquoi le ton nous en paroît inſupportable : & l'on ſentira que la diſſertation eſt pénible & fatigante ; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins beſoin d'inſtruction que d'amuſement, ils ne deſirent, en général, que la ſorte d'eſprit qui les rend agréables dans un ſouper ; qu'ils doivent, en conſéquence, faire peu de cas de l'eſprit de raiſonnement ; & reſſembler tous,

tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarrassé des raisonnements qu'un homme sage apportoit en preuve de son opinion, s'écria vivement : *Ah ! Monsieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse. Si, dans la conversation, l'on ne se sert que de phrases décousues & hyperboliques ; si l'exagération est devenue l'éloquence particuliere de notre siecle & de notre nation ; si l'on n'y fait nul cas de la justesse & de la précision des idées & des expressions, c'est que nous ne sommes nullement intéressés à les estimer. C'est par ménagement pour cette même paresse que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un instinct supérieur à toute connoissance raisonnée, & enfin comme un sentiment vif & prompt du bon & du mauvais ; sentiment qui nous dispense de tout examen, & réduit toutes les regles de la critique aux deux seuls mots de *délicieux* ou de *détestable.* C'est à cette même paresse que nous devons aussi quelques-uns des avantages que nous avons sur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait desirer, dans les ouvrages, une netteté qui supplée à cette incapacité d'attention : nous sommes des enfants qui voulons, dans nos lectures, être toujours soutenus par la lisiere de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant se donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ses lecteurs ; il doit souvent répéter d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or, la nécessité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, supérieurs aux écrivains Anglois !

ſi ces derniers ſont peu de cas de cette clarté, c'eſt que leurs lecteurs y ſont moins ſenſibles, & que des eſprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent ſuppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une ſcience telle que la métaphyſique, doit nous donner quelques avantages ſur nos voiſins. Si l'on a toujours appliqué à cette ſcience le proverbe : *Point de merveille ſans voile*, & ſi ſes ténebres l'ont rendue long-temps reſpectable, maintenant notre pareſſe n'entreprendroit plus de les percer ; ſon obſcurité la rendroit mépriſable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eſt encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myſtérieux qui l'environnent. Or, ce deſir, qu'on ne doit qu'à la pareſſe, eſt l'unique moyen de faire une ſcience de choſes de cette même métaphyſique, qui juſqu'à préſent n'a été qu'une ſcience de mots. Mais, pour ſatisfaire, ſur ce point, le goût du public, il faut, comme le remarque l'illuſtre hiſtoriographe de l'académie de Berlin, » que les eſprits, briſant les » entraves d'un reſpect trop ſuperſtitieux, connoiſ- » ſent les limites qui doivent éternellement ſéparer » la raiſon de la religion ; & que les examinateurs » follement révoltés contre tout ouvrage de raiſonne- » ment, ne condamnent plus la nation à la frivolité «.

Ce que j'ai dit ſuffit, je penſe, pour nous découvrir en même temps la cauſe de notre amour pour les hiſtoriettes & les romans, de notre habileté en ce genre, de notre ſupériorité dans l'art frivole, & cependant aſſez difficile, de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'eſprit d'agrément ſur tout autre genre d'eſprit ; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'eſprit comme

divertiſſant, à l'avilir en le confondant avec le pantomine ; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition eſt, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens ; il ne leur reſte que celle du plaiſir. Entre les plaiſirs, celui de l'amour eſt le plus vif ; pour en jouir, il faut ſe rendre agréable aux femmes : dès que le beſoin d'aimer ſe fait ſentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureuſement, il en eſt des amants comme de ces inſectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent ; ce n'eſt qu'en empruntant la reſſemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, ſi les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de graces, que de force & de juſteſſe dans les idées, nos eſprits, ſe modelant ſur les leurs, doivent, en conſéquence, ſe reſſentir des mêmes vices.

Il n'eſt que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'eſt de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur eſprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choſes, ſi l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les ſemences de l'eſprit & de la vertu. Le ſecond moyen (& ce n'eſt pas certainement celui que je conſeillerois), ce ſeroit de débarraſſer les femmes d'un reſte de pudeur, dont le ſacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes,

devenues plus communes, paroîtroient moins précieuſes ; alors les hommes, plus indépendants, plus ſages, ne perdroient près d'elles que les heures conſacrées aux plaiſirs de l'amour, & pourroient, par conſéquent, étendre & fortifier leur eſprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des romaines ou des ſultanes ; le milieu entre ces deux partis eſt le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-deſſus prouve que c'eſt à la diverſité des gouvernements, &, par conſéquent, des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caracteres, de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'eſtime générale ; ſi, par exemple, la ſcience militaire eſt, chez preſque tous les peuples, regardée comme la premiere, c'eſt que le grand capitaine eſt, preſque en tous les pays, l'homme le plus utile, du moins juſqu'à la convention d'une paix univerſelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, ſans contredit, aux hommes célebres dans les ſciences, les loix, les lettres & les beaux-arts, la préférence ſur le plus grand capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt général eſt, dans chaque nation, le diſpenſateur unique de ſon eſtime.

C'eſt à cette même cauſe, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris injuſte ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs uſages & leurs caracteres différents.

CHAPITRE XXI.

Le mépris reſpectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.

Il en eſt des nations comme des particuliers : ſi chacun de nous ſe croit infaillible, place la contradiction au rang des offenſes, & ne peut eſtimer ni admirer dans autrui que ſon propre eſprit, chaque nation n'eſtime pareillement dans les autres que les idées analogues aux ſiennes; toute opinion contraire eſt donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup-d'œil rapide ſur l'univers. Ici, c'eſt l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorſque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'eſt l'Arabe, qui, perſuadé de l'infaillibilité de ſon Kalife, ſe rit de la ſotte crédulité du Tartare qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'eſt le Negre, qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une maſſe immenſe de divinités, & ſe moque de la diſette où nous ſommes de dieux; tandis que le Muſulman, peu inſtruit, nous accuſe d'en reconnoître trois. Plus loin, ce ſont les habitants de la montagne de Bata : ils ſont perſuadés que tout homme qui mange avant ſa mort un coucou rôti, eſt un ſaint; ils ſe moquent, en conſéquence de l'Indien. Quoi de plus ridicule, lui diſent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, ſi la

vache, dont on tire la queue, vient à piſſer, & qu'il tombe quelques gouttes de ſon urine ſur le moribond, ce moribond eſt un ſaint ? Quoi de plus abſurde aux Bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant ſix mois, ils ſe tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache (1).

C'eſt toujours ſur une ſemblable différence de mœurs & de coutumes qu'eſt fondé le mépris reſpectif des nations. C'eſt par ce motif (2) que l'habitant d'Antioche mépriſoit jadis, dans l'empereur Julien, cette ſimplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion, &, par conſéquent, d'opinion, déterminoit, dans le même temps, des chrétiens plus zélés que juſtes, à noircir, par les plus infames calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétabliſſant la diſcipline militaire, & ranimant la vertu expirante des Romains, a ſi juſtement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (3).

---

(1) *Théatre de l'idolâtrie*, par Abraham Roger.

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, eſt réputée ſainte & ſacrée au Calicut. Il n'eſt point d'être qui généralement ait plus de réputation de ſainteté : il paroit que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, eſt fort ancienne en Orient.

(2) Bleſſé de nos mépris, » Je ne connois de ſauvage, » dit le Caraïbe, que l'Européan, qui n'adopte aucun de » mes uſages «. *De l'orig. & des mœurs des Caraïbes*, par La Borde.

(3) On grava, à Tarſe, ſur le tombeau de Julien : *Ci gît Julien, qui perdit la vie ſur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier.*

Qu'on jette les yeux de toutes parts ; tout eſt plein de ces injuſtices. Chaque nation, convaincue qu'elle ſeule poſſede la ſageſſe, prend toutes les autres pour folles, & reſſemble aſſez au Marilanois (1), qui, perſuadé que ſa langue eſt la ſeule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne ſavent pas parler.

S'il deſcendoit du ciel un ſage, qui, dans ſa conduite, ne conſultât que les lumieres de la raiſon ; ce ſage paſſeroit univerſellement pour fou. Il ſeroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtiſſiers accuſeroient, devant un tribunal d'enfants, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui ſûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ſes opinions ſur les démonſtrations les plus fortes ; toutes les nations ſeroient, à ſon égard, comme ce peuple de boſſus, chez lequel, diſent les Fabuliſtes Indiens, paſſa un dieu, beau, jeune & bien fait : ce dieu, ajoutent-ils, entre dans la capitale ; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants ; ſa figure leur paroit extraordinaire : les ris & les brocards annoncent leur étonnement : on alloit pouſſer plus loin les outrages, ſi, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui ſans doute avoit vu d'autres hommes que des boſſus, ne ſe fut tout-à-coup écrié : Eh ! mes amis, qu'allons-nous faire ? N'inſultons point ce malheureux contrefait ; ſi le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnoiſſance pour les immortels, allons au temple en rendre graces

(1) *Voyages de la compagnie des Indes Hollandoiſes.*

aux dieux. Cette fable eſt l'hiſtoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ſes défauts, & mépriſe les qualités contraires : pour réuſſir dans un pays, il faut être porteur de la boſſe de la nation chez laquelle on voyage.

Il eſt, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cauſe des nations voiſines, & peu d'hommes qui reconnoiſſent en eux le ridicule dont ils accuſent l'étranger, & qui prennent exemple ſur je ne ſais quel Tartare qui fit, à ce ſujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de ſon injuſtice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, viſité les pays des Lappons, & même acheté du vent de leurs ſorciers (1). De retour en ſon pays, il raconte ſes aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, diſoit-il, l'eſprit humain n'eſt-il pas capable ! que de coutumes bizarres ! quelle crédulité dans les Lappons ! Sont-ce des hommes ? Oui, vraiment, répondit le Tartare : Apprends même quelque choſe de plus étrange ; c'eſt que ces Lappons, ſi ridicules avec leurs ſorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie ! répond le grand Lama, oſes-tu bien prononcer ce blaſpheme, & comparer ma religion avec la leur ? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'impoſition ſacrée de ta main ſur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te repréſenterai que, par tes ris, tu ne dois pas enga-

(1) Les Lappons ont des ſorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

ger tes sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévere de l'examen & du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui sait si ton culte même seroit à l'abri des railleries de l'incrédulité ? Peut-être que ta sainte urine & tes saints excréments (1), que tu distribues en présent aux princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux ; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même faveur, n'en saupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs sauces. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Visthnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent & l'avenir, tu nous l'as répété souvent ; c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puissance sur la terre : sans la soumission entiere à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de ténebres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu sais que les Lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine ; & que, sans elle, l'examen, toujours impie, ne prît les Lamas pour des sorciers Lappons qui vendent du vent aux sots qui l'achetent ? Excuse donc, ô Fo vivant ! les discours que me dicte l'intérêt de ton culte ; & que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ses vues, paroit se servir pour te soumettre la terre.

(1) On donne au grand Lama le nom de *Pere éternel*. Les princes sont friands de ses excréments. *Histoire générale des Voyages*, tome VII.

Peu d'hommes ſont, à cet exemple, ſentir à leur nation le ridicule dont elle ſe couvre aux yeux de la raiſon, lorſque, ſous un nom étranger, elle rit de ſa propre folie ; mais il eſt encore moins de nations qui ſuſſent profiter de pareils avis. Toutes ſont ſi ſcrupuleuſement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de ſages qu'à ceux *qui*, comme diſoit Mr. de Fontenelle, *ſont fous de la folie commune.* Quelque bizarre que ſoit une fable, elle eſt toujours crue de quelques nations ; & quiconque en doute eſt traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida, où l'on adore le Serpent, quel homme oſeroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, diſent-ils, inſulta à la divinité du Serpent(1), & le mangea. Un ſaint Marabou, ajoutent ils, s'en apperçoit, en porte ſes plaintes au roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'enſuit ; & la race en alloit être anéantie, lorſque les peuples repréſenterent au roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juſte de punir tant d'innocents ; ces remontrances ſuſpendent la colere du prince ; on appaiſe le grand Marabou, le maſſacre ceſſe, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus reſpectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le Serpent ſait allumer la colere des rois, pour ſe venger des impies : que l'univers reconnoiſſe ſa divinité, & ſon temple, à ſon ſacrificateur, à l'ordre de Marabou deſtiné à le ſervir, enfin, aux vierges conſacrées à ſon culte. Si, retiré au

(1) *Voyages de Guinée & de la Cayenne*, par le pere Labat.

fond de ſon ſanctuaire, le dieu Serpent, inviſible aux yeux même du roi, ne reçoit ſes demandes, & ne rend ſes réponſes que par l'organe des prêtres, ce n'eſt point aux mortels à porter ſur ces myſteres un œil profane : leur devoir eſt de croire, de ſe proſterner & d'adorer.

En Aſie, au contraire, lorſque les Perſes, tout ſouillés (1) du ſang des Serpents immolés au dieu du bien, couroient au temple des Mages ſe vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu ? Plus une opinion eſt folle, plus il eſt honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Auſſi, Mr. de Fontenelle a-t-il toujours répété, que, *s'il tenoit toutes les vérités dans ſa main, il ſe garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet, ſi la découverte d'une ſeule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les priſons de l'inquiſition, à quel ſupplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (2) ?

Parmi les lecteurs raiſonnables qui rient dans cet inſtant de la ſottiſe de l'eſprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en eſt-il aucun, qui, dans le ſiecle de ce philoſophe, n'en eût ſollicité la mort. Ils euſſent alors eu des opinions

(1) Beauſobre. *Hiſtoire du Manichéiſme.*

(2) Penſer, dit Ariſtippe, c'eſt s'attirer la haine irréconciliable des ignorants, des foibles, des ſuperſtitieux & des hommes corrompus, qui tous ſe déclarent hautement contre tous ceux qui veulent ſaiſir, dans les choſes, ce qu'il y a de vrai & d'eſſentiel.

différentes : & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions ? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre ? attachement cependant, dont il seroit également juste, utile & facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeller que ce fut six cents ans après l'établissement des universités, qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (1), que son siecle persécuta, & le mit ensuite aux rangs des demi-dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conséquences.

Quelle que soit la vanité des hommes, il est certain que, s'ils se rappelloient souvent de pareils faits; si, comme Mr. de Fontenelle, ils se disoient souvent à eux-mêmes : *Personne n'échappe à l'erreur; serois-je le seul homme infaillible ? ne seroit-ce pas dans les choses même que je soutiens avec le plus de fanatisme que je me tromperois ?* Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'appercevoir la vérité; ils seroient plus doux, plus tolérants, & sans doute auroient

(1) *Descartes.*

une moins haute opinion de leur ſageſſe. Socrate répétoit ſouvent : *Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien.* On ſait tout dans notre ſiecle, excepté ce que Socrate ſavoit. Les hommes ne ſe ſurprennent ſi ſouvent en erreur, que parce qu'ils ſont ignorants, & qu'en général leur folie la plus incurable, c'eſt de ſe croire ſages.

Cette folie, commune à toutes les nations, & produite en partie par leur vanité, leur fait non-ſeulement mépriſer les mœurs & les uſages différents des leurs, mais leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la ſupériorité que quelques-unes d'entre elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur état.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

La vanité eſt encore le principe de cette erreur : & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur ? Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler aſſez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris, & débarque à Conſtantinople ; quelle idée ſe formera-t-il des pays ſoumis au deſpotiſme, lorſqu'il conſidérera l'aviliſſement où s'y trouve l'humanité ? qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'eſclavage ? qu'il verra la tyrannie infecter, de ſon ſouffle, les germes de tous les talents & de toutes les vertus, porter l'abrutiſſement, la crainte ſervile & la dépopulation du Caucaſe juſqu'à l'Egypte ? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans ſon ſerrail, tandis que le Perſan bat ſes troupes & ravage ſes provinces, le tranquille Sultan, indifférent aux calamités publiques, boit ſon ſorbet, careſſe ſes femmes, fait étrangler ſes Bachas, & s'ennuie ? Frappé de la lâcheté & de la ſervitude de ces peuples, à la fois animé du ſentiment de l'orgueil & de l'indignation ; quel François ne ſe croira pas d'une nature ſupérieure au Turc ? En eſt-il beaucoup qui ſentent que le mépris pour une nation eſt toujours un mépris injuſte ? que c'eſt de la forme, plus ou

moins heureuse, des gouvernements que dépend la supériorité d'un peuple sur un autre ? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un Perse fit à un soldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de sa nation : Pourquoi m'insulter ? lui disoit-il ; sache qu'il n'est plus de nation par-tout où l'on reconnoît un maître absolu. Un roi est l'ame universelle d'un état despotique ; c'est son courage ou sa foiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs sous Cyrus, si nous sommes vaincus sous Xercès, c'est que Cyrus eût à fonder le trône où Xercès s'est assis en naissant ; c'est que Cyrus eut, en naissant, des égaux ; c'est que Xercès fut toujours environné d'esclaves : & les plus vils, tu le sais, habitent les palais des rois. C'est donc la lie de la nation que tu vois aux premiers postes ; c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnois l'injustice de tes mépris. Et si tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xercès pour maître ; tu seras le lâche, & moi le héros.

Rappellons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe, où son tonnerre se faisoit entendre du Nord au Midi de la France (1) : supposons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'esprit de citoyen, arrive à Paris, & se présente dans la bonne compagnie ; quelle surprise pour lui de voir chacun y traiter, avec indifférence, les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une histoire galante, ou d'un petit chien !

(1) Dans la derniere guerre, lorsque les ennemis entrerent en Provence.

Frappé, à cet égard, de la différence qui ſe trouve entre notre nation & la ſienne, il n'eſt preſque point d'Anglois qui ne ſe croie un être d'une nature ſupérieure; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, & la France pour le royaume Babiole: ce n'eſt pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'eſt non-ſeulement à la forme de leur gouvernement que ſes compatriotes doivent cet eſprit de patriotiſme & d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres; mais qu'ils le doivent encore à la poſition phyſique de l'Angleterre.

En effet, pour ſentir que cette liberté, dont les Anglois ſont ſi fiers, & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, eſt moins le prix de leur courage qu'un don du haſard, conſidérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; & l'on ſera convaincu que, ſi les mers, en embraſſant cet empire, ne l'euſſent rendu inacceſſible aux peuples voiſins, ces peuples, en profitant des diviſions des Anglois, ou les euſſent ſubjugués, ou du moins euſſent fourni à leurs rois des moyens de les aſſervir, & qu'ainſi leur liberté n'eſt point le fruit de leur ſageſſe. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particuliere à leur nation; après le crime affreux commis dans la perſonne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux? Auroient-ils ſouffert que, par des ſervices & des proceſſions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, diſent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le ſupplice, néceſſaire au monde,

devoit

devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de ſoumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout Anglois ſenſé conviendra donc que c'eſt à la poſition phyſique de ſon pays qu'il doit ſa liberté ; que la forme de ſon gouvernement ne pourroit ſubſiſter telle qu'elle eſt en terre ferme, ſans être infiniment perfectionnée ; & que l'unique & légitime ſujet de ſon orgueil ſe réduit au bonheur d'être né inſulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera, ſans doute, un pareil aveu, mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à ſa vanité les entraves de la raiſon : plus d'équité dans ſes jugements ſuppoſeroit une ſuſpenſion d'eſprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature, les vertus qu'il tient de la forme de ſon gouvernement. L'intérêt de ſa vanité le lui conſeillera : & qui réſiſte au conſeil de l'intérêt ?

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit, conſidéré par rapport aux pays divers, c'eſt que l'intérêt eſt le diſpenſateur unique de l'eſtime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'eſprit différents.

La ſeule objection qu'on puiſſe oppoſer à cette concluſion, eſt celle-ci : Si l'intérêt, dira-t-on, étoit le ſeul diſpenſateur de l'eſtime accordée aux différents genres de ſcience & d'eſprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'eſt-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Deſcartes, des Newton eſt-il plus célebre que ceux des Nicole, des La Bruyere & de tous les Moraliſtes, qui,

peut-être, ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit ? C'est, répondrai-je, que les grands physiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers, & que la plupart des Moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter, sans cesse, qu'il est beau de mourir pour la patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les Moralistes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens : *J'envoie contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs ;* alors les Sarrasins, trompés par les prestiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire ; & , dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme ; & ce sont les passions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les Moralistes devoient le sentir, & savoir que, semblable au sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur législation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs loix, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des loix, dit le sultan Mahmouth, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur. La récompense, la punition, la gloire & l'infamie, soumises à ses

volontés, ſont quatre eſpeces de divinités avec leſquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illuſtres en tous les genres.

Toute l'étude des Moraliſtes conſiſte à déterminer l'uſage qu'on doit faire de ces récompenſes & de ces punitions, & les ſecours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt perſonnel à l'intérêt général. Cette union eſt le chef-d'œuvre que doit ſe propoſer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier, ſans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes ſeroient néceſſités à la vertu; & la félicité des nations ſeroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette ſuppoſition, cette ſcience ne fût infiniment honorée, & que les écrivains, excellents en ce genre, ne fuſſent, du moins, par l'équitable & reconnoiſſante poſtérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfection de la morale & la lenteur de ſes progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui ſe trouve entre l'eſtime accordée aux Moraliſtes, & les efforts d'eſprit néceſſaires pour perfectionner cette ſcience. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préſide donc pas à la diſtribution de l'eſtime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obſtacles inſurmontables, qui ſe ſont, juſqu'à préſent, oppoſés à l'avancement de la morale, chercher les cauſes de l'indifférence avec laquelle on a, juſqu'à préſent, regardé une ſcience dont les progrès annoncent toujours ceux de la légiſlation, & que, par conſéquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII.

Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale.

Si la poésie, la géométrie, l'astronomie, & généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau; c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner & des loix & des mœurs, ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait, l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons, pour ainsi dire, que la morale de l'enfance du monde; & comment la perfectionner ?

Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public; il faut que chacun des citoyens, qui composent une nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant; ce dernier, indifférent au progrès des autres sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au dessus de ses concitoyens; le tyran, qui les a

foulés à ſes pieds; le fanatique, qui les y tient proſternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes eſpeces de ſcélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien ſenti que leur puiſſance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine: auſſi ont-ils toujours impoſé ſilence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injuſtice.

Mais, repliquera-t-on, ſi dans les premiers ſiecles du monde, lorſque les deſpotes tenoient les nations aſſervies ſous un ſceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les ſoulevant contre les tyrans, euſſent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance: aujourd'hui que le ſceptre n'eſt plus le prix du crime; que, remis d'un conſentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conſerve; que la gloire & le bonheur d'une nation, réfléchis ſur le ſouverain, ajoutent à ſa grandeur & à ſa félicité: quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'oppoſent encore aux progrès de la morale?

Ce ne ſont plus les rois, mais deux autres eſpeces d'hommes puiſſants. Les premiers ſont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux: ceux-ci ſont les ſoutiens des maximes de la religion; ceux-là en ſont les deſtructeurs: les uns ſont amis de (1) l'humanité; les autres, doux

(1) Ils diroient volontiers aux perſécuteurs, comme les

au dehors & barbares au dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esaü : indifférents aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils sont, mais seulement sur ce qu'ils croient; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité (1). Ils haïssent mortellement, disoit la reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe; & leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que, pour s'asservir les peuples, ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient-ils sans cesse à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations; toute vérité nouvelle leur est suspecte; ils ressemblent aux enfants que tout effraie dans les ténebres.

La seconde espece d'hommes puissants, qui s'opposent aux progrès de la morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils sont paresseux, & qu'ils voudroient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci sont les plus

---

Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes ?* Si les chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch Carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de sa fausseté; combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer, contre eux, cet argument ? Parmi nous, que de prêtres de Moloch !

(1) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

à craindre ; ce sont des hommes dont l'esprit est dépourvu de talents, & l'ame de vertus, auxquels, pour être de grands scélérats, il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur considération tient au respect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (1) contre lui les passions & les préjugés même

(1) L'intérêt est toujours le motif caché de la persécution : nul doute que l'intolérance ne soit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en est point à se repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces disputes, dira-t-on, sont dangereuses. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magistrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait est prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais, replique-t-on, cette tolérance convenable à certains gouvernements, seroit peut-être funeste à d'autres : les Turcs, dont la religion est une religion de sang, & le gouvernement une tyrannie, ne sont-ils pas encore plus tolérants que nous ? On voit des églises à Constantinople, & point de mosquées à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance ; & leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de chrétien, la persécution est un crime. Presque par-tout, l'évangile, les Apôtres & les Peres, prêchent la douceur & la tolérance. St. Paul & St. Chrysostôme disent qu'un évêque doit s'acquitter de sa place, en gagnant les hommes par la persuasion, & non par la contrainte ; les évêques, ajoutent-ils, ne regnent que sur ceux qui le veulent, bien dif-

qu'ils mépriſent, & ne ceſſent d'effaroucher les foibles eſprits par le mot de *nouveauté.*

Comme ſi les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux ſans être imbécille, que la morale en démontrât la néceſſité; & que l'étude de cette ſcience devînt, par conſéquent, funeſte à l'univers; ils veulent qu'on tienne les peuples proſternés devant les préjugés reçus, comme

---

férents, en cela, des rois qui regnent ſur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le concile qui avoit conſenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération St. Baſile ne donna-t-il pas, dans le quatrieme ſiecle de l'égliſe, lorſqu'on agitoit la queſtion de la divinité du Saint-Eſprit? queſtion qui cauſoit alors tant de trouble. Ce ſaint, dit St. Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Eſprit, conſentit alors qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troiſieme perſonne de la Trinité.

Si cette condeſcendance ſi ſage, ſuivant le ſentiment de Mr. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés; s'ils accuſerent St. Baſile de trahir la vérité par ſon ſilence; cette même condeſcendance fut approuvée par les hommes les plus célebres & les plus pieux de ce temps-là, entre autres par le grand St. Athanaſe, que l'on ne ſoupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait eſt détaillé dans Mr. de Tillemont, *Vie de St. Baſile*, art. 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le Concile écuménique de Conſtantinople approuva la conduite de St. Baſile en l'imitant.

St. Auguſtin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idée que nous; à

devant les crocodiles sacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale ? C'est à nous seuls, disent-ils, qu'il faut la révéler; nous seuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépositaires : que le reste des humains soit enveloppé des ténebres du préjugé, l'état naturel de l'homme est l'aveuglement.

Assez semblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abuserent de la crédu-

---

moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu; ce qui est impossible. St. Athanase, dans ses Epîtres *ad Solitarios*, tome I. p. 855, dit que les persécutions des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader, & non de contraindre; il faut prendre exemple sur le Sauveur, qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, pag. 830, que pour faire adopter ses opinions, le diable, pere du mensonge, a besoin de haches & de coignées; mais le Sauveur est la douceur même : il frappe, si on ouvre, il entre; si on le refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, & enfin à main armée, qu'on enseigne la vérité, mais par la voix de la persuasion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raisons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on en rit, on ne le persécute point. Le feu & les gibets ont souvent servi d'arguments aux théologiens; ils ont, à cet égard, donné prise sur eux aux hérétiques & aux incrédules. Jesus-Christ ne faisoit violence à personne; il disoit seulement : *Voulez-vous me suivre ?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ses ministres d'imiter sa modération.

lité de quelques prélats pour excommunier un remède dont les secours sont si prompts & si salutaires, ils abusent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité stupide & séduite pourroit, sous un gouvernement moins sage, traîner au supplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels sont les moyens dont se sont servi ces deux especes d'hommes pour imposer silence aux esprits éclairés. En vain, pour leur résister, s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorsqu'un citoyen est animé de la passion de la vérité & du bien général, je sais qu'il s'exhale toujours de son ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient son protecteur : mais comme, sous le bouclier de la reconnoissance & de l'estime publique, on n'est pas à l'abri des persécutions de ces fanatiques ; parmi les gens sages, il en est très-peu d'assez vertueux pour oser braver leur fureur.

Voilà quels obstacles insurmontables se sont, jusqu'à présent, opposés aux progrès de la morale, & pourquoi cette science, presque toujours inutile, a, conséquemment à mes principes, toujours mérité peu d'estime.

Mais ne peut-on faire sentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale ? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette science, en honorant davantage ceux qui la cultivent ? Vu l'importance de la matiere, au risque d'une digression, je vais traiter ce sujet.

CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la morale.

Il suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à ses progrès les deux espèces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réussir est de les démasquer ; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité ; d'apprendre aux nations que les hommes sont, en général, encore plus stupides que méchants ; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices ; & que s'opposer, à cet égard, à leur guérison, c'est commettre un crime de leze-humanité.

Tout homme qui, dans l'histoire, considere le tableau des miseres publiques, s'apperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier : Heureuse la nation où, du moins, les citoyens ne se permettroient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle ! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (1) !

(1) Un roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cent huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tome VI, page 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'école de Niagam pro-

Cependant l'homme eſt fait pour être vertueux : en effet, ſi c'eſt dans le plus grand nombre que réſide eſſentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que conſiſte la juſtice, il eſt évident que la juſtice eſt, par ſa nature, toujours armée du pouvoir néceſſaire pour réprimer le vice & néceſſiter les hommes à la vertu.

ſiterent de leur faveur auprès des princes, pour faire maſſacrer les Baudhiſtes dans pluſieurs royaumes : ces Baudhiſtes ſont athées & les autres déiſtes. Balta fut le prince qui fit répandre le plus de ſang : pour ſe purifier de ce crime, il ſe brûla en grande ſolemnité ſur la côte d'Oricha. Il eſt à remarquer que ce furent les déiſtes qui firent couler le ſang humain. Voyez les *Lettres du P. Pont, jéſuite.*

Les prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaiſoit, un courier au roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez Diodore.

Quiconque tue le roi de Sumatra, eſt élu roi. C'eſt, diſent les peuples, par cet aſſaſſinat que le ciel déclare ſes volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur, qui, déclamant ſur le faſte des Sophis, diſoit qu'ils étoient athées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laiſſât vivre ; & que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conſerver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raiſonnement ?

C'eſt, ſans doute, à la vue de tant de ſang, répandu par le fanatiſme, que l'abbé de Longuerue, ſi profond dans l'hiſtoire, diſoit que, ſi l'on mettoit, dans les deux baſſins d'une balance, le bien & le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit ſur le bien. Tom. I. pag. 11.

Ne prenez point de maiſon, dit, à ce ſujet, une ſentence Perſane, *dans un quartier dont le menu peuple ſoit ignorant & dévot.*

Si le crime audacieux & puiſſant met ſi ſouvent à la chaîne la juſtice & la vertu, & s'il opprime les nations, ce n'eſt que par le ſecours de l'ignorance : c'eſt elle qui, cachant à chaque nation ſes véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ſes forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténebres de l'ignorance ? L'on n'a point, juſqu'à préſent, aſſez fortement inſiſté ſur cette vérité ; non qu'on doive renverſer en un jour tous les autels de l'erreur ; je ſais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je ſais même qu'en les détruiſant, on doit reſpecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, ſi les erreurs commencent à s'écouler, & ſi l'on apperçoit çà & là pointer dans l'univers quelques isles où la vertu & la vérité puiſſent prendre terre pour ſe communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne ſe prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniſer ? Il faut, d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies malfaiſants ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'inſenſiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral ; & que le

ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe jetter les fondements d'une morale utile.

Comment ſe flatter de dérober aux hommes la connoiſſance de ce principe ? Pour y réuſſir, il faut donc leur défendre de ſonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'hiſtoire, où l'on voit les peuples, de tous les ſiecles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaiſir, immoler leurs ſemblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur ſenſualité & à leur amuſement. J'en prends à témoin & ces viviers où la gourmandiſe barbare des Romains noyoit des eſclaves, & les donnoit en pâture à leurs poiſſons, pour en rendre la chair plus délicate; & cette iſle du Tibre, où la cruauté des maîtres tranſportoit les eſclaves infirmes, vieux & malades, & les y laiſſoit périr dans le ſupplice de la faim : j'en atteſte encore les débris de ces vaſtes & ſuperbes arênes, où ſont gravés les faſtes de la barbarie humaine; où le peuple le plus policé de l'univers ſacrifioit des milliers de gladiateurs au ſeul plaiſir que produit le ſpectacle des combats; où les femmes accouroient en foule; où ce ſexe, nourri dans le luxe, la molleſſe & les plaiſirs, ce ſexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, ſemble ne devoir reſpirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs bleſſés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, ſont trop avérés, pour ſe flatter d'en dérober aux hommes la véritable cauſe. Chacun ſait qu'il n'eſt pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de ſon éducation produit la différence de ſes ſentiments, &

le fait frémir au seul récit d'un spectacle que l'habitude lui eût, sans doute, rendu agréable, s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'examiner, & de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particuliere de leur nature les sentiments humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal (1), & comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre premiere habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussit : quel avantage en retireroient les nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi ; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne seroient point autres qu'ils sont : cette ignorance ne leur seroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur seroit nuisible : c'est, en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent : cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats ; elle a fait confusément appercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle

(1) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés.

autre baſe, en effet, pourroit-on les appuyer ? Seroit-ce ſur les principes de ces fauſſes religions, qui, dira-t-on, toutes fauſſes qu'elles ſont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (1) ? Mais la plupart de ces religions ſont trop abſurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuyera pas non plus ſur les principes de la vraie religion ; non que la morale n'en ſoit excellente, que ſes maximes n'élevent l'ame juſqu'à la ſainteté, & ne la rempliſſent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleſte ; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus ſur la terre ; & qu'un philoſophe, qui, dans ſes écrits, eſt toujours cenſé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondements ſur leſquels toutes les nations puiſſent également bâtir, &, par conſéquent, l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel. Il doit ſe tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adreſſe par un légiſlateur habile, ſuffiſent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur religion, admettent le dogme de la néceſſité, principe deſtructif de toute religion, & qui peuvent, en conſéquence, être regardés comme des déiſtes ; l'exemple des Chinois matérialiſtes ; (2) celui des Saducéens, qui nioient l'immortalité

(1) Cicéron ne le penſoit pas ; puiſque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

(2) Le P. Le Comte & la plupart des jéſuites conviennent que tous les Lettrés ſont athées. Le célebre abbé de Longuerue eſt de ce ſentiment.

de

de l'ame, & qui recevoient chez les Juifs le titre de juſtes par excellence; enfin, l'exemple des Gymnoſophiſtes, qui, toujours accuſés d'athéiſme, & toujours reſpectés pour leur ſageſſe & leur retenue, rempliſſoient, avec la plus grande exactitude, les devoirs de la ſociété; tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'eſpoir ou la crainte des peines ou des plaiſirs temporels, ſont auſſi efficaces, auſſi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaiſirs éternels, qui, conſidérés dans la perſpective de l'avenir, font communément une impreſſion trop foible pour y ſacrifier des plaiſirs criminels, mais préſents.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel? Ils n'inſpirent aucune de ces pieuſes & ſaintes cruautés que condamne (1) notre

(1) Lorſque Bayle dit que la religion, humble, patiente & bienfaiſante dans les premiers ſiecles, eſt devenue depuis une religion ambitieuſe & ſanguinaire; qu'elle fait paſſer au fil de l'épée tout ce qui lui réſiſte; qu'elle appelle les bourreaux, invente les ſupplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte, anime les conſpirations, & enfin ordonne le meurtre des princes; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion; & les chrétiens n'ont que trop ſouvent été des hommes. Lorſqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance: leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêcherent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce ſujet que, ſi les chrétiens ne détrônerent pas les Néron & les Dioclétien, ce n'eſt pas qu'ils n'en euſſent le droit, mais ils n'en avoient pas la force: auſſi faut-il convenir qu'ils en ont fait uſage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruiſirent le paganiſme, qu'ils

religion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ſes miniſtres ont fait ſi ſouvent uſage; cruautés qui ſeront à jamais la honte des ſiecles paſſés, l'horreur & l'étonnement des ſiecles à venir.

De quelle ſurpriſe, en effet, ne doit point être ſaiſi, & le citoyen vertueux, & le chrétien pénétré de cet eſprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorſqu'il jette un coup-d'œil ſur l'univers paſſé! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatiſme, & s'abreuver de ſang humain (1). Ici,

---

combattirent les héréſies, qu'ils prêcherent l'évangile aux Friſons, aux Saxons, & dans tout le Nord. Tous ces faits prouvent qu'on n'abuſe que trop ſouvent des principes d'une religion ſainte.

(1) Dans l'enfance du monde, le premier uſage que l'homme fait de ſa raiſon, c'eſt de ſe créer des dieux cruels; c'eſt par l'effuſion du ſang humain qu'il penſe ſe les rendre propices; c'eſt dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du deſtin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ſes ennemis; ſon ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commiſération lui paroîtroit un ſacrilege. Pour calmer la colere des Néréides, des peuples policés attachent Andromede au rocher; pour appaiſer Diane, & s'ouvrir la route de Troye, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe, & croit honorer les dieux.

Au lieu de la note (1) *on lit dans l'édition originale :* Les païens n'accuſerent pas d'abord les chrétiens d'aſſaſſinats ni d'incendies, mais ils les convainquirent, dit Tacite, du crime d'*inſociabilité; crime*, ajoute l'hiſtorien, *qui leur fut toujours commun avec les juifs, gens opiniâtres, attachés à leur croyance, & qui, pénétrés de l'eſprit de fanatiſme, portoient aux autres nations une haine implacable.* Pluſieurs autres

ce sont des chrétiens, libres, comme le prouve Warburton, d'exercer leur culte, s'ils n'eussent pas voulu détruire celui des idoles, qui par leur intolérance excitent la persécution des païens : Là, ce sont différentes sectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres, qui déchirent l'empire de Constantinople : plus loin, s'élève en Arabie une religion nouvelle; elle commande aux Sarrasins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces Barbares, on voit succéder la guerre contre les infideles : sous l'étendard des Croisés, des nations entieres désertent l'Europe pour inonder l'Asie, pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'ensevelir dans les sables de l'Arabie & de l'Egypte. C'est ensuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes chrétiens; il ordonne aux catholiques le massacre des hérétiques; il fait reparoître sur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Busiris & les Néron; il dresse, il allume en Espagne les bûchers de l'inquisition, tandis que les pieux Espagnols quittent leurs ports, traversent les mers, pour planter la croix & la désolation en Amérique (1). Qu'on jette les yeux

auteurs, cités dans Grotius, en portent le même témoignage. Abdas, évêque de Perse, renversa un temple de Mages; & son fanatisme excita une longue persécution contre les chrétiens, & des guerres cruelles entre les Romains & les Perses.

(1) Aussi, dans un épître, qu'on suppose adressée à Charles-Quint, on fait ainsi parler un Américain :

... Ce n'est point nous qui sommes les barbares :

ſur le Nord, le Midi, l'Orient & l'Occident du monde, par-tout l'on voit le coûteau ſacré de la religion levé ſur le ſein des femmes, des enfants, des vieillards; & la terre fumante du ſang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Etre ſuprême, n'offrir de toutes parts que le vaſte, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel chrétien, ſi ſon ame tendre eſt remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il eſt ſenſible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois eſſuyé leurs larmes, ne ſeroit point, à ce ſpectacle, touché de compaſſion pour l'humanité (1), & n'eſſayeroit

---

Ce ſont, Seigneur, ce ſont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un ſyſtême nouveau,
Aſſemblent, contre nous, le prêtre & le bourreau.

(1) C'eſt à l'occaſion de la perſécution que Thémiſte le ſénateur, dans un écrit adreſſé à l'empereur Valens, lui dit: » Eſt-ce un crime de penſer autrement que vous? » Si les chrétiens ſont diviſés entre eux, les philoſophes » le ſont bien. La vérité a une infinité de faces, ſous leſ- » quelles on peut l'enviſager. Dieu a gravé dans tous les » cœurs du reſpect pour ſes attributs; mais chacun eſt le » maître de témoigner ce reſpect de la maniere qu'il croit » la plus agréable à la divinité: perſonne n'eſt en droit » de le gêner ſur ce point «.

St. Grégoire de Nazianze eſtimoit beaucoup ce Thémiſte; c'eſt à lui qu'il écrit: » Vous êtes le ſeul, ô Thémiſte! » qui luttiez contre la décadence des lettres: vous êtes » à la tête des gens éclairés; vous ſavez philoſopher dans » les plus hautes places, joindre l'étude au pouvoir, & » les dignités à la ſcience «.

point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectables que ceux de la religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnel ?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs suffisent pour nécessiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'olympe de scélérats, étoit, sans contredit, moins propre que la nôtre à former des hommes justes : qui peut, cependant, douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? Qui peut nier que les maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stilet & du poison ? & que, dans les temps où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (1) que dans les siecles où la dévotion s'attiédit, & la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes loix (2)

(1) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La Saint-Barthelemi, l'assassinat de Henri III, le massacre des Templiers, &c. &c. en sont la preuve.

(2) Eusebe, *Préparation évangélique*, liv. VI. chap. 10, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe Syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras lex est qua cædes, fcortatio, furtum & fimulachrorum cultus omnis prohibetur; quare in ampliffima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* » Chez les Seres, la loi défend » le meurtre, la fornication, le vol & toute espece de

qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consiste donc à forcer les hommes, par le sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain; & préliminairement savoir que les hom-

---

» culte religieux; de sorte que, dans cette vaste région, » on ne voit ni temple, ni adultere, ni maquerelle, ni » fille de joie, ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur «: preuve que les loix suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples, qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, & plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le P. Jobien, jésuite, ni autels, ni temples, ni sacrifices, ni prêtres: ils avoient seulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas*, qui prédisoient l'avenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis: l'enfer est une fournaise où le diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge: le paradis est un lieu plein de coco, de sucre & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis; ceux qui meurent d'une mort violente, ont l'enfer pour partage, & les autres le paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au sud des isles Mariannes, sont trente-deux isles, habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion, ni connoissance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur conversion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni sacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux

mes, ſenſibles pour eux ſeuls, indifférents pour les autres, ne ſont nés ni bons ni méchants, mais prêts à être l'un ou l'autre, ſelon qu'un intérêt commun les réunit ou les diviſe; que le ſentiment de préférence que chacun éprouve pour ſoi, ſentiment auquel eſt attachée la conſervation de l'eſpece, eſt gravé

---

qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril, d'où ſortirent les hommes. Ce Longuo eſt le premier agent; il avoit fait la terre ſans montagnes, qui, ſelon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premieres créatures; elle répandit beaucoup de maux ſur la terre: elle ſe croyoit très-belle; mais, ayant vu le ſoleil, elle alla ſe cacher, & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoiſſent aucune divinité. *Lettre édif.* recueil 24.

Les Giagues, ſelon le P. Cavaſſy, ne reconnoiſſent aucun être diſtinct de la matiere, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée: leur ſeul culte eſt celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants: ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indouſtan, dit le P. Pons, jéſuite, il eſt une ſecte de Brachmanes, qui penſe que l'eſprit s'unit à la matiere, & s'y embarraſſe; que la ſageſſe, qui purifie l'ame, & qui n'eſt autre choſe que la ſcience de la vérité, produit la délivrance de l'eſprit, par le moyen de l'analyſe. Or, l'eſprit, ſelon ces Brachmanes, ſe dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités: *Je ne ſuis en aucune choſe, aucune choſe n'eſt en moi, le moi n'eſt point.* Lorſque l'eſprit ſera délivré de toutes ſes formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'eſprit à ſe dégager de ſes formes, les religions ne font que ſerrer les liens dans leſquelles il s'embarraſſe.

par la nature d'une maniere ineffaçable (1); que la ſenſibilité phyſique a produit en nous l'amour du plaiſir & la haine de la douleur; que le plaiſir & la douleur ont enſuite dépoſé & fait éclorre dans tous les cœurs le germe de l'amour de ſoi, dont le développement a donné naiſſance aux paſſions, d'où ſont ſortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'eſt par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les paſſions, dont l'arbre défendu n'eſt, ſelon quelques rabbins, qu'une ingénieuſe image, portent également ſur leur tige les fruits du bien & du mal; qu'on apperçoit le méchaniſme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus; & qu'enfin un légiſlateur découvre le moyen de néceſſiter les hommes à la probité, en forçant les paſſions à ne porter que des fruits de vertu & de ſageſſe.

Or, ſi l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous eſt interdit par les deux eſpeces d'hommes puiſſants, cités ci-deſſus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale ſeroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la ſtupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le ſceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils ſe ſervent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'obſerverai que ce moyen ſimple & facile dans la ſpéculation, eſt très-difficile dans l'exécution; non qu'il

(1) Le ſoldat & le corſaire deſirent la guerre; & perſonne ne leur en fait un crime. On ſent qu'à cet égard leur intérêt n'eſt point aſſez lié à l'intérêt général.

ne naîſſe des hommes qui, à des eſprits vaſtes & lumineux, uniſſent des ames fortes & vertueuſes. Il eſt des hommes qui, perſuadés qu'un citoyen ſans courage eſt un citoyen ſans vertu, ſentent que les biens & la vie même d'un particulier ne ſont, pour ainſi dire, entre ſes mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de reſtituer, lorſque le ſalut du public l'exige : mais de pareils hommes ſont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public : d'ailleurs, la vertu eſt toujours ſans force, lorſque les mœurs d'un ſiecle y attachent la rouille du ridicule. Auſſi la morale & la législation, que je regarde comme une ſeule & même ſcience, ne feront-elles que des progrès inſenſibles.

C'eſt uniquement le laps du temps qui pourra rappeller ces ſiecles heureux déſignés par les noms d'Aſtrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblême de la perfection de ces deux ſciences.

CHAPITRE XXV.

De la probité par rapport à l'univers.

S'il existoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne seroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or, il n'est point d'action qui puisse immédiatement influer sur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus sensible que la pierrre, jettée dans l'océan, n'en produit sur les mers, dont elle éleve nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduiroit au desir constant & habituel du bonheur des hommes, &, par conséquent, au vœu simple & vague de la félicité universelle, je dis que cette espece de probité n'est encore qu'une chimere platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle; si les paix conclues entre les nations, ne sont proprement que des trêves comparables au temps qu'après un long combat deux vaisseaux prennent pour se ragréer, & recommencer l'attaque; si les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins; enfin, si la félicité & l'agrandissement d'un peuple est presque toujours attaché au malheur

& à l'affoiblissement d'un autre; il est évident que la passion du patriotisme, passion si desirable, si vertueuse & si estimable dans un citoyen, est, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette espece de probité, que les nations, par des loix & des conventions réciproques, s'unissent entre elles, comme les familles qui composent un état; que l'intérêt particulier des nations fût soumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour universel: supposition qui ne se réalisera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'est en ce point que l'esprit differe de la probité.

En effet, si les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel, & si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire, il n'en est pas ainsi de ses idées: qu'un homme découvre un spécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productins de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (1).

(1) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre, par conséquent, les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que, même, le roman de cette législation n'est pas encore fait; & qu'il s'écoulera bien des siecles avant

D'ailleurs, en matiere d'eſprit, comme en matiere de probité, l'amour de la patrie n'eſt point excluſif de l'amour univerſel. Ce n'eſt point aux dépens de ſes voiſins qu'un peuple acquiert des lumieres : au contraire, plus les nations ſont éclairées, plus elles ſe réfléchiſſent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'eſprit univerſel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'eſt point de probité relative à l'univers, il eſt du moins certains genres d'eſprit qu'on peut conſidérer ſous cet aſpect.

---

qu'on en réaliſe la fiction : mais, enfin, en s'armant de la patience de Mr. l'abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable exiſtera.

Il faut bien que les hommes ſentent confuſément que l'eſprit eſt le premier des dons ; puiſque l'envie permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité, & non de ſon eſprit.

CHAPITRE XXVI.

De l'Esprit par rapport à l'univers.

L'esprit, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus désirable. Il n'est aucun temps où l'espece d'idées, réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées auquel une nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque nation, un temps de stupidité & d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité. Ces siecles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poëte, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les miseres & le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives; ce sont celles qui appartiennent à certains genres de science & d'art: mais il en est aussi d'agréables; telles sont, premiérement, les idées & les sentiments admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Tasse, de Milton, dans lesquels, comme je l'ai déjà dit,

ces illuſtres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un ſiecle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles ſont, en ſecond lieu, les grandes images dont ces poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce ſoit, il eſt des beautés propres à plaire univerſellement, je choiſis ces mêmes images pour exemple : & je dis que la grandeur eſt, dans les tableaux poétiques, une cauſe univerſelle de plaiſir (1); non que tous les hommes en ſoient également frappés : il en eſt même d'inſenſibles aux beautés de la deſcription, comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il ſeroit, à cet égard, auſſi injuſte qu'inutile de vouloir déſabuſer : *ils ont*,

(1) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cauſe étrangere à leur grandeur. C'eſt, le plus ſouvent, parce que ces tableaux ſe trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet déſagréable. Sur quoi j'obſerverai qu'il eſt très-rare, à la lecture d'une deſcription poétique, de recevoir uniquement l'impreſſion pure, que doit faire ſur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainſi qu'à la beauté des objets auxquels ils ſont le plus communément unis; c'eſt à cette cauſe qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthouſiaſmes injuſtes. Un proverbe uſité dans les places publiques, fût-il, d'ailleurs, excellent, nous paroît toujours bas; parce qu'il ſe lie néceſſairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en ſervent.

Peut-on douter que, par la même raiſon, les contes d'eſprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt?

par leur insensibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaisir qu'ils n'éprouvent pas; mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le desir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue & plus agréable; soit enfin quelque autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou

---

que, sur les Pyrénées, au milieu des déserts, des abymes & des rochers, l'imagination frappée de l'estampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Ossa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géants? Qui doute que le souvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les Nymphes, nues, fugitives, & poursuivies par les desirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles se confondent, où l'on n'entend, enfin, que le murmure des soupirs de l'amour heureux; qui doute, dis-je, que le souvenir d'une description si voluptueuse n'embellisse à jamais tous les bocages?

Voilà la raison pour laquelle il est si difficile de séparer du plaisir total que nous recevons, à la présence d'un objet, tous les plaisirs particuliers qui sont, pour ainsi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaſte plaine, à s'étendre ſur la ſurface des mers, à ſe perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui eſt grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes: cette eſpece de beauté l'emporte, dans les deſcriptions, infiniment ſur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la juſteſſe des proportions, ne peuvent être ni auſſi vivement ni auſſi généralement ſenties, puiſque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, ſi l'on oppoſe aux caſcades que l'art proportionne, aux ſouterrains qu'il creuſe, aux terraſſes qu'il éleve, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creuſées dans l'Ethna, les maſſes énormes de rochers entaſſés ſans ordre ſur les Alpes; ne ſent-on pas que le plaiſir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & groſſiere que la nature met dans tous ſes ouvrages, eſt infiniment ſupérieur au plaiſir qui réſulte de la juſteſſe des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit ſur une montagne, pour y contempler le firmament: quel eſt le charme qui l'y attire? eſt-ce la ſymmétrie agréable dans laquelle les aſtres ſont rangés? Mais, ici, dans la voie lactée, ce ſont des ſoleils ſans nombre amoncelés, ſans ordre, les uns ſur les autres; là, ce ſont de vaſtes déſerts. Quelle eſt donc la ſource de ſes plaiſirs? l'immenſité même du ciel. En effet, quelle idée ſe former de cette immenſité, lorſque des mondes enflammés ne paroiſſent que des points lumineux, ſemés çà & là dans les plaines

plaines de l'Éther, lorſque des ſoleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y ſont apperçus qu'avec peine ? L'imagination qui s'élance de ces dernieres ſpheres, pour parcourir tous les mondes poſſibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vaſtes & immenſurables concavités des cieux, ſe plonger dans le raviſſement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entiere, ſans cependant la fatiguer ? C'eſt auſſi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit ſi inférieur à la nature : ce qui, en termes intelligibles, ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les grands tableaux nous paroiſſent préférables aux petits.

Dans les arts ſuſceptibles de ce genre de beauté, tels que la ſculpture, l'architecture & la poéſie, c'eſt l'énormité des maſſes qui place le coloſſe de Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'eſt la grandeur des deſcriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime. Auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'une autre eſpece, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu, par ce ſujet, l'architecte du paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur les bords de l'abîme informe du cahos, il avoit à en tirer cette matiere premiere propre à former l'univers, à creuſer le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les ſoleils, à les allumer, à déployer au-

tour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniere dont ſa vive imagination embellit la nature nouvellement éclose. Il avoit donc non-ſeulement à nous préſenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, ſont encore deux cauſes univerſelles de plaiſir.

Il en eſt de l'imagination comme de l'eſprit : c'eſt par la contemplation & la combinaiſon, ſoit des tableaux de la nature, ſoit des idées philoſophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur eſprit, les poëtes & les philoſophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents, & dans leſquels il eſt également rare &, peut-être, également difficile de réuſſir.

Quel homme, en effet, ne ſent pas que la marche de l'eſprit humain doit être uniforme, à quelque ſcience ou à quelque art qu'on l'applique ? Si, pour plaire à l'eſprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper, ſans le fatiguer ; ſi l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premieres, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement ſon attention ; ſi l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui préſentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le ſujet ſoit un, ſimple, &, par conſéquent, facile à embraſſer, & où la variété ſe trouve identifiée à la ſimplicité (1) ; c'eſt pareille-

(1) Il eſt bon de remarquer que la ſimplicité, dans un ſujet & dans une image, eſt une perfection relative à la foibleſſe de notre eſprit.

ment à la triple combinaiſon de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la ſimplicité dans les tableaux qu'eſt attaché le plus grand plaiſir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la deſcription d'un grand lac nous eſt agréable, celle d'une mer calme & ſans bornes nous eſt, ſans doute, plus agréable encore; ſon immenſité eſt pour nous la ſource d'un plus grand plaiſir. Cependant, quelque beau que ſoit ce ſpectacle, ſon uniformité devient bientôt ennuyeuſe. C'eſt pourquoi, ſi, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, perſonnifiée par l'imagination du poëte, ſe détache du midi, en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la ſucceſſion rapide, ſimple & variée des tableaux effrayants que préſente le bouleverſement des mers, ne faſſe, à chaque inſtant, ſur notre imagination, des impreſſions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe ſans nous fatiguer, & ne nous plaiſe, par conſéquent, davantage? Mais, ſi la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête, & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, ſoient à l'inſtant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette mer obſcure, changée tout-à-coup en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Auſſi l'art du poëte, conſidéré purement comme deſcripteur, eſt de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; & même de frapper, s'il le peut, dans ſes deſcriptions, pluſieurs ſens à la fois. La peinture du mugiſſement des eaux, du ſif-

flement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur ſecrete, & , par conſéquent, au plaiſir que nous fait éprouver le ſpectacle d'une mer en furie ? Au retour du printemps, lorſque l'aurore deſcend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet inſtant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiſeaux, le murmure des caſcades n'augmentent-ils pas encore le charme de ces boſquets enchantés ? Tous les ſens ſont autant de portes par leſquelles les impreſſions agréables peuvent entrer dans nos ames : plus on en ouvre à la fois, plus il y pénetre de plaiſir.

On voit donc que s'il eſt des idées généralement utiles aux nations comme inſtructives, (telles ſont celles qui appartiennent directement aux ſciences) il en eſt auſſi d'univerſellement utiles comme agréables ; & que, différent en ce point de la probité, l'eſprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La concluſion de ce diſcours, c'eſt que, tant en matiere d'eſprit, qu'en matiere de morale, c'eſt toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe. L'intérêt eſt donc le ſeul diſpenſateur de leur eſtime : l'eſprit, ſous quelque point de vue qu'on le conſidere, n'eſt donc jamais qu'un aſſemblage d'idées neuves, intéreſſantes, & , par conſéquent, utiles aux hommes, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

Fin du premier Volume.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'objet de ce Discours est de prouver que la *sensibilité physique* & la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées*; & que tous nos *faux jugements* sont l'effet, ou de nos *passions*, ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER. Pag. 1
Exposition des principes.

CHAP. II. *Des Erreurs occasionnées par nos passions.* 16

CHAP. III. *De l'ignorance.* 19
On prouve, dans ce Chapitre, que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits de la comparaison desquels dépend, en chaque genre, la justesse de nos décisions.

CHAP. IV. *De l'abus des Mots.* 37
Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

Il résulte de ce Discours, que c'est dans nos *passions* & notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugements* sont l'effet des causes accidentelles qui ne supposent point, dans l'*esprit*, une *faculté de juger* distincte de la *faculté de sentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

On se propose de prouver, dans ce Discours, que le

même *intérêt*, qui préside au jugement que nous portons sur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes* au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les *idées*; & qu'ainsi, tant en matière de *morale* que d'*esprit*, c'est l'*intérêt* seul qui dicte tous nos *jugements*: vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en considérant la *probité* & l'*esprit* relativement, 1°. *à un particulier*, 2°. *à une petite société*, 3°. *à une nation*, 4°. *aux différents siecles & aux différents pays*, & 5°. *à l'univers*.

CHAPITRE PREMIER. Pag. 50
Idée générale.

CHAP. II. *De la Probité, par rapport à un Particulier.* 56

CHAP. III. *De l'Esprit, par rapport à un Particulier.* 62
On prouve, par les faits, que nous n'estimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

CHAP. IV. *De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres.* 71
On prouve encore, dans ce Chapitre, que nous sommes, par la paresse & la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CHAP. V. *De la Probité, par rapport à une société particuliere.* 83
L'objet de ce Chapitre est de montrer que les sociétés particulieres ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles: or, l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent souvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public; elles doivent donc, par

l'éloge de ces actions, souvent séduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur insu, du chemin de la vertu.

CHAP. VI. *Des moyens de s'assurer de la Vertu.* 87

On indique, en ce Chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulieres, résister à leurs séductions, & conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CHAP. VII. *De l'Esprit, par rapport aux sociétés particulieres.* 91

On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on sent qu'elles doivent, en conséquence, porter, sur les mêmes objets, des jugements très-différents de ceux du public.

CHAP. VIII. *De la différence des jugements du public, & de ceux des sociétés particulieres.* 104

Conséquemment à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public & celui des sociétés particulieres, on prouve, dans ce Chapitre, que ces sociétés doivent attacher une grande estime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel usage*.

CHAP. IX. *Du bon ton & du bel usage.* 111

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel usage, la même estime que les sociétés particulieres.

CHAP. X. *Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde.* 122

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des sociétés particulieres tient à la différence de leurs intérêts.

CHAP. XI. *De la Probité par rapport au public,* 131

En conséquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préside au jugement que le public porte sur les actions des hommes.

CHAP. XII. *De l'Eſprit par rapport au public.* 133

Il s'agit de prouver, dans ce Chapitre, que l'eſtime du public pour les idées des hommes eſt toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les eſtimer.

CHAP. XIII. *De la Probité, par rapport aux ſiecles & aux Peuples divers.* 145

L'objet qu'on ſe propoſe, dans ce Chapitre, c'eſt de montrer que les peuples divers n'ont, dans tous les ſiecles & dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuſes qu'aux actions, ou qui étoient, ou, du moins, qu'ils croyoient utiles au public. C'eſt pour jetter plus de jour ſur cette matiere, qu'on diſtingue, dans ce même Chapitre, deux différentes eſpeces de vertus.

CHAP. XIV. *Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.* 155

On entend ici par *vertus de préjugé* celles dont l'exacte obſervation ne contribue en rien au bonheur public; &, par *vraies vertus*, celles dont la pratique aſſure la félicité des peuples. Conſéquemment à ces deux différentes eſpeces de vertus, on diſtingue dans ce même Chapitre deux différentes eſpeces de *corruptions de mœurs*; l'une *religieuſe*, & l'autre *politique*: connoiſſance propre à répandre de nouvelles lumieres ſur la ſcience de la morale.

CHAP. XV. *De quelle utilité peut être à la Morale la connoiſſance des principes établis dans les Chapitres précédents.* 171

L'objet de ce Chapitre eſt de prouver que c'eſt de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples; & que la plupart des Moraliſtes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroiſſent moins inſpirés par l'amour du bien public, que par des intérêts perſonnels, ou des haines particulieres.

CHAP. XVI. *Des Moraliſtes hypocrites.* 179

Développement des principes précédents.

CHAP. XVII. *Des avantages qui réſultent des principes ci-deſſus établis.* 184

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la législation; & nous fourniſſent, enfin, les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

CHAP. XVIII. *De l'Eſprit, conſidéré par rapport aux ſiecles & aux pays divers.* 194

Expoſition de ce qu'on examine dans les Chapitres ſuivants.

CHAP. XIX. *L'eſtime pour les différents genres d'Eſprit, eſt, dans chaque ſiecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.* 195

CHAP. XX. *De l'Eſprit, conſidéré par rapport aux différents pays.* 218

Il s'agit, conformément au plan de ce Diſcours, de montrer que l'intérêt eſt, chez tous les peuples, le diſpenſateur de l'eſtime accordée aux idées des hommes; & que les nations, toujours fidelles à l'intérêt de leur vanité, n'eſtiment, dans les autres nations, que les idées analogues aux leurs.

CHAP. XXI. *Le mépris reſpectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.* 229

Après avoir prouvé que les nations mépriſent, dans les autres, les mœurs, les coutumes & les uſages différents des leurs; on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la ſupériorité que quelques-unes d'entre elles ont ſur les autres; ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur État.

CHAP. XXII. *Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.* 238

On fait voir, dans ce Chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; & que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point pour la morale l'estime qu'elles devroient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir, jusqu'à présent, été d'aucune utilité à l'univers.

CHAP. XXIII. *Des Causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la Morale.* 244

CHAP. XXIV. *Des Moyens de perfectionner la Morale.* 251

CHAP. XXV. *De la probité par rapport à l'univers.* 266

CHAP. XXVI. *De l'Esprit, par rapport à l'univers.* 269

L'objet de ce Chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers; & que les idées de cette espece sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

La conclusion générale de ce Discours c'est que l'*intérêt*, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'*estime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des hommes.

Fin de la Table sommaire.